

Lily-Rose

Le Ruban bleu

Daniel
Deschênes



Table des matières

Chapitre 1	8
Chapitre 2	12
Chapitre 3	15
Chapitre 4	17
Chapitre 5	22
Chapitre 6	26
Chapitre 7	30
Chapitre 8	35
Chapitre 9	40
Chapitre 10	44
Chapitre 11	48
Chapitre 12	50
Chapitre 13	53
Chapitre 14	55
Chapitre 15	56
Chapitre 16	59
Chapitre 17	61
Chapitre 18	63
Chapitre 19	65
Chapitre 20	67
Chapitre 21	72

Les Éditions La Plume D'or
4604 Papineau
Montréal (Québec) H2H 1V3
<http://editionslpd.com>

Lily-Rose

Tome 1

Le ruban bleu

Daniel Deschênes



Conception graphique de la couverture: M.L. Lego

© Daniel Deschênes, 2016

Dépôt légal – 2016

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

ISBN:978-2-924594-31-5

Aussi disponible au format papier

Les Éditions La Plume D’or reçoivent l’appui du gouvernement du Québec par l’intermédiaire de la SODEC

À la douce mémoire de ma mère, Madeleine, qui a allumé en moi la flamme créatrice qui m'habite depuis
mon enfance.

Je te rends grâce, Maman.

À mon épouse, Lise, qui m'encourage à poursuivre mon rêve et qui m'appuie dans mes démarches;

À Suzanne Aubry, scénariste, romancière, conférencière et auteure de la série «Fanette», qui par ses précieux conseils, m'a donné le goût de persévérer dans la poursuite de mon rêve de raconter les histoires qui me tiennent à cœur;

À tous ceux et celles qui me liront et qui me demanderont de continuer.

Merci.

Daniel Deschênes

Chapitre 1

Il pleuvait encore sur Londres. Il pleuvait toujours sur Londres; une pluie fine et incessante qui pénétrait jusqu'aux os et qui durait plusieurs jours, ne laissant entrevoir le soleil que très brièvement, le temps, pour les nuages, de refaire leurs provisions d'eau. Alors, ça recommençait de plus belle, avant que quoi que ce soit n'ait eu le temps de sécher complètement.

Les gens allaient et venaient, vaquant à leurs occupations, toutes plus urgentes que les autres, sous une forêt de parapluies pour les plus fortunés, qui en plus d'être hautains, arrogants et présomptueux, s'exposaient à la vulgaire rocaille des petites gens sans le sou tentant de trouver un abri éphémère sous divers auvents de boutiques ou dans les entrées cochères de quelque échoppe d'arrière-cour.

La morosité et la monotone grisaille du temps portaient le chapeau quant à la figure de carême qu'affichaient les Londoniens, indépendamment de leur classe sociale ou de leur fortune. Comment conserver sa bonne humeur quand il pleut sans arrêt? Depuis toujours, la capitale de l'Empire britannique connaissait un climat humide et sombre, et bien qu'habitué aux humeurs de la météo, ses habitants continuaient d'en souffrir. D'humeur maussade, personne ne se parlait plus qu'il ne le fallait, parce que trop pressé de se réfugier à l'intérieur.

À la pluie, au froid et à l'humidité, s'ajoutait la brume, laquelle donnait aux rues et aux ruelles une allure fantomatique. La pluie tombait de plus en plus fort et les gens désespéraient de trouver couvert, jurant contre ces conditions météorologiques exécrables.

Épuisée tant moralement que physiquement, Lily-Rose suivait son chemin, espérant arriver bientôt. La faim la tenaillait, ses yeux peinaient à rester ouverts et elle frissonnait dans ses vêtements lourds et détrempés qui lui collaient à la peau. Son abondante chevelure dégoulinait sur son visage avec autant d'eau de pluie que de larmes de découragement.

La jeune femme aurait sacrifié une petite fortune en échange d'une boisson chaude et réconfortante. Bien qu'elle fût là à déambuler sous cette pluie, elle ignorait le but de son étrange escapade. Pourquoi errait-elle ainsi au hasard et arpentait-elle ces tristes rues pavées de briques? Que connaissait-elle de ce quartier miséreux et des pauvres gens qui y circulaient? Rien, absolument rien. De même, elle ignorait totalement où elle se rendait et d'où elle venait.

Toute cette aventure l'effrayait au plus haut point, au même titre que ce rêve récurant...

Dans ce rêve, elle se balade tranquillement sur un agréable petit sentier de campagne, respirant à pleins poumons l'air parfumé de cèdre et de fleurs sauvages. Une brise légère venant du lac caresse amoureusement ses joues, pendant que plusieurs espèces d'oiseaux lui chantent la pomme.

Tout à coup, un furet traverse son chemin, s'immobilise momentanément, se lève sur ses pattes arrière et la fixe intensément, comme s'il voulait s'entretenir avec elle. Et voilà qu'il disparaît dans le sous-bois aussi rapidement qu'il est apparu, quand un grand aigle survole la scène. Lily-Rose lève alors les yeux sur le grand oiseau qui dessine de grands cercles au-dessus de sa proie potentielle. Pour tout l'or du monde, elle ne voudrait être à la place du malheureux furet, sans doute bientôt pris au piège par cet oiseau majestueux. Ce rêve bizarre, elle l'avait fait à plusieurs reprises, par le passé, mais chaque fois, elle en oubliait les étranges circonstances, tout autant qu'elle en ignorait la signification.

Les odeurs nauséabondes des égouts à ciel ouvert la rappelaient brutalement à la réalité. De chaque côté de la rue, les femmes vidaient leurs seaux d'eau usée par les fenêtres des étages, sans égard aux passants qu'elles éclaboussaient. Qui déambulait dans les rues populaires de Londres s'exposait à ces douches aussi inattendues qu'immondes. Les marcheurs avaient beau exprimer leur dégoût, les matrones les envoyaient paître. Lily-Rose ignorait où elle se dirigeait et pourquoi elle devait s'y rendre. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'elle devait continuer. Elle ne pouvait s'arrêter, la peur, le froid et la faim l'obligeant à persévérer et à poursuivre son chemin, quel qu'il fût.

La jeune femme percevait maintenant très clairement derrière elle les lourds pas de quelqu'un qui la suivait et qui se rapprochait rapidement. Regardant par-dessus son épaule, elle accéléra le pas, craignant cet homme de grande taille, tout de noir vêtu, portant chapeau haut de forme, cape et canne et sortant de la brume tel un spectre provenant tout droit des enfers. Elle se remémora alors le grand aigle. Pourquoi s'acharnait-il à la suivre? Quel malheur l'attendait? Aucune rue ni ruelle ne débouchaient sur son chemin, donc aucune possibilité de fuite. Les gens la bousculaient et l'invectivaient, insultés de voir cette jeune sans cervelle se retrouver en travers de leur chemin. Pourquoi errait-elle ainsi sans but, sans égard aux autres et sans aucun sens du danger éminent?

— *Quelle petite sotte. Écarte-toi de mon chemin! lui aboya une matrone toute ronde, à l'allure et à l'odeur des gens provenant des plus bas-fonds de ce quartier malfamé de Londres.*

Même les pigeons, porteurs de toutes sortes de maladies, semblaient rire de sa déconfiture apparente. Son imagination lui jouait-elle de sombres tours? Est-ce que même les chiens errants sa payaient sa tête? Tout en s'entredéchirant, ils semblaient rire à gorge déployée de ses malheurs.

Elle s'immobilisa bientôt devant la vitrine d'une boutique que tous ceux et celles qui la bousculaient semblaient complètement ignorer. C'est là le seul endroit qu'elle avait trouvé pour fuir ce grand homme en noir qui arrivait maintenant à sa hauteur. Autant elle ne se souvenait en rien du début de son périple, autant cette boutique lugubre qui barrait maintenant son chemin l'inquiétait. Cette vieille façade de pierre percée d'une large vitrine toute crasseuse qui ne laissait voir l'intérieur des lieux que très difficilement. Au-dessus de la porte, un vieil écriteau de bois usé par de nombreuses années de balancement au bout de ses deux crochets rouillés affichait péniblement: «CHEZ MONSIEUR LONDON - MARCHAND DE RUBANS».

Autour de Lily-Rose, pas la moindre issue alors que le corvidé se rapprochait inexorablement. Qu'advierait-il d'elle? Bien qu'elle le craignait au plus haut point, elle rassembla tout son courage et se tourna pour l'affronter. L'homme émacié la salua poliment en levant son chapeau. Voilà un gentilhomme parfait, vaniteux et arrogant, fier représentant de cette classe prétentieuse typique des mieux nantis de Londres.

— *Bonjour, jeune demoiselle, comment puis-je vous aider? lui demanda-t-il.*

— *Que me voulez-vous? lui répondit Lily-Rose la voix brisée et les genoux tremblant de peur. Pourquoi me suivez-vous ainsi?*

Surpris par la façon dont cette jeune personne venait de l'apostropher, mais sentant aussi son profond désarroi, l'étranger hésita une seconde avant de répondre, pantois:

— *Mais je ne vous suivais pas, ma pauvre enfant, je me dirigeais vers ma boutique. Je vous demande pardon. Je n'entretiens aucune mauvaise intention à votre égard, je vous prie de me croire.*

Dès lors, Lily-Rose réalisa que celui qu'elle avait tant craint jusque-là ne semblait nullement menaçant. Tout ce qu'elle pouvait voir sous le costume et le chapeau haut de forme noirs se limitait à un vieillard cachectique, aux yeux accablés enfoncés dans un visage sans teint et qui accusait plusieurs longues décennies de souffrance.

— *Mais où se situe votre boutique? s'enquit-elle.*

— *Mais juste derrière vous, belle enfant.*

— *Mais je ne vous connais pas, Monsieur!*

— *Je vous conjure, chère demoiselle, de pardonner mes mauvaises manières. Je me nomme Carl London, marchand de rubans. Puis-je vous demander à mon tour comment vous vous appelez?*

— *Vous pouvez m'appeler Lily-Rose, fit la jeune femme.*

Le triste faciès du vieil homme sembla s'illuminer, lorsqu'il réalisa que la peur disparaissait lentement des magnifiques yeux de son interlocutrice. Loin de lui la sombre intention d'effrayer une si belle jeune femme qui respirait toute l'innocence de son jeune âge.

— *Voilà un très beau prénom, mademoiselle Lily-Rose, et votre nom, si vous pouvez*

pardonner l'indiscrétion d'un pauvre vieillard?

Elle avait beau creuser dans sa mémoire, Lily-Rose ne parvenait nullement à se souvenir de son nom. Comme pour tout le reste, elle l'avait oublié.

— *Je n'en sais rien. Je me suis endormie chez moi avant de m'éveiller ici, maintenant, sans la moindre idée de mon nom de famille et de la raison pour laquelle je me trouve ici. Tout ce que je sais, c'est que je rêvais à une jolie campagne et à un furet qui bloquait mon chemin.*

En entendant le mot furet, le vieillard sursauta, cela faisant remonter de très vieux souvenirs à son esprit. Des souvenirs douloureux au sujet d'un vieil ami condamné par un magistral véreux.

— *Entrez, je vous prie. Je crois que vous devriez vous reposer un peu et reprendre vos esprits. Votre histoire, quoique fantaisiste, ne me surprend pas vraiment, car depuis toutes ces années, beaucoup de personnes des plus étranges entrent et sortent de mon humble boutique. Par contre, pour cette histoire de furet, ignorant ce petit criminel sévissant dans ces parages du temps de ma jeunesse, je ne puis rien pour vous aider.*

Sur ces paroles quelque peu rassurantes, quoiqu'étranges au sujet de ce furet, l'étranger inséra une vieille clef rouillée dans la serrure antique et ouvrit la porte. Ses yeux étaient si insistants, que Lily-Rose n'eut d'autre choix que de le précéder dans le magasin, où elle découvrit un lieu sinistre et poussiéreux, où pénétrait avec grande difficulté un minimum de clarté blafarde. Les deux seules sources de lumière se résumaient à la vitrine de façade privée de tout entretien depuis de nombreuses années et à un lustre de cristal magnifique, malgré des décennies d'accumulation de poussière et de toiles d'araignées.

Tout autour, on ne distinguait que de vieilles étagères débordant de boîtes poussiéreuses, du même genre que celles qui se retrouvaient sur le comptoir antique, au fond de la pièce. Elles envahissaient toute la boutique, du plancher crasseux au plafond sculpté, et de l'escalier en spirale situé sur la gauche jusqu'à la sombre mezzanine, où un nombre aussi imposant occupait tout l'espace.

Dans le coin droit, au fond de la pièce mal éclairée, trônait un vieux secrétaire sur lequel gisaient encore d'autres boîtes poussiéreuses, desquelles dépassaient des bouts de rubans de toutes les couleurs.

— *Dites-moi, monsieur London, ces boîtes contiennent toutes des rubans? demanda Lily-Rose.*

— *Oui, certainement, tous plus beaux les uns que les autres.*

— *Mais j'en vois partout.*

Bien que l'endroit était effectivement submergé de boîtes de rubans, et ce, depuis de nombreuses années, le vieillard rachitique se souvenait de chaque ruban qu'il avait fabriqué, vendu ou pas.

— *Cette boutique existe depuis longtemps? chercha à savoir Lily-Rose.*

En guise de réponse, Carl London lui expliqua qu'aussi loin qu'il pouvait se rappeler, il avait toujours vu son père Hilbert fabriquer ici même les plus beaux rubans. Puis un jour, son grand âge le dérobant de plus en plus de ses capacités, le fils entreprit de lui succéder. Au fil des décennies, il acquit une très grosse clientèle, ainsi que la réputation d'offrir un produit et un service exceptionnels.

À l'époque, les gens venaient de partout à travers le monde pour se procurer des rubans fabriqués de sa main. Par contre, aujourd'hui, ils n'en achetaient plus beaucoup, les disant démodés et inutiles.

— *Oh non, moi, au contraire, je les trouve très beaux, fit Lily-Rose. Je les aime beaucoup. Vous voyez, j'en porte un dans les cheveux. Toutefois, il ne se compare en rien à ceux que vous fabriquez.*

Ce disant, elle se découvrit et montra au vieillard le ruban bleu minuit qui retenait ses longues boucles brunes. Sa mère adorait broser sa chevelure abondante, qu'elle décorait toujours de beaux rubans. Lily-Rose adorait aussi les porter. Elle se sentait tellement plus jolie. Aussi, sa coiffure ne lui semblait jamais adéquate sans un beau ruban.

— *Oui, j'admire sa beauté. Puis-je vous montrer mes humbles rubans?*

— *Oui, je voudrais bien, mais je manque d'argent.*

— *Loin de moi l'idée de vous vendre quoi que ce soit. Je désirais juste vous montrer mes plus beaux trésors.*

Tel un enfant innocent à qui l'on accordait la permission d'exhiber ses nouveaux jouets, le vieux rubanier s'empressa de se diriger vers le comptoir principal pour quérir quelques boîtes qu'il déposa dans un équilibre précaire sur le vieux secrétaire déjà embourbé de plusieurs autres boîtes, écrins, coffrets, enveloppes et papiers de toutes sortes.

— *Alors, je veux bien les voir.*

— *Est-ce que personne ne s'inquiètera de votre retard?*

— *Non, nul ne m'attend. Alors, je peux bien rester un peu.*

Lily-Rose déboutonna prestement son manteau encore lourd et trempé, pendant que Monsieur London prenait une boîte archaïque sur son secrétaire cendrex et l'ouvrait devant elle. Celle-ci contempla le plus joli ruban, d'un jaune aussi éclatant qu'une aveuglante tranche de soleil.

Puis, l'homme ouvrit une deuxième boîte, puis une troisième et ainsi de suite. Chaque ruban qu'il exhibait brillait encore plus que le précédent. Après quoi, il gravit l'escalier chambranlant et revint avec un vieil écrin tout poussiéreux qu'il tendit à sa jeune invitée. Ce boîtier antique renfermait une pièce unique, que jamais il n'avait montrée à qui que ce soit jusque-là et qu'il avait fabriquée dans sa lointaine jeunesse pour une personne qu'il aimait tout particulièrement. Malheureusement, elle ne l'apprécia nullement.

— *Mais pourquoi elle ne l'aimait pas?*

Malheureusement, je ne crois pas qu'une si longue et triste histoire intéresse une aussi charmante jeune femme comme vous.

— *Mais si, au contraire. Vous semblez tellement triste quand vous en parlez. Je vous en prie... racontez-moi l'histoire de ce magnifique ruban.*

Comment pouvait-il refuser une telle requête? Sur ce, il dépoussiéra deux vieilles chaises de bois défraîchi sur lesquelles Lily-Rose et lui prirent place et entreprit de lui raconter sa malheureuse histoire.

Chapitre 2

— *Ma triste enfance ne me rappelle que de douloureux souvenirs, commença péniblement le vieillard amaigri. Je n'ai jamais connu mes véritables parents. Ma pauvre mère est décédée à ma naissance... Voilà sans aucun doute l'ironie du destin: la cigogne travaillant main dans la main avec la Grande Faucheuse. Quant à mon père, mystère total. Qui sait? Peut-être a-t-il vécu une merveilleuse histoire d'amour avec ma mère, jusqu'à ce qu'on le bannisse aux colonies? Je ne sais rien sur eux et malheureusement, personne ne pourra jamais me renseigner. Peu après mon arrivée inopportune dans ce bas monde, on m'a abandonné sur le perron d'un vieil orphelinat où les religieuses m'ont recueilli. J'ai grandi dans ce lieu sordide jusqu'à l'âge de sept ans. Les bonnes sœurs tentaient de toutes leurs forces et à mon corps souffrant de m'inculquer les bienfaits du travail acharné, sous prétexte que je leur occasionnais trop de dépenses inutiles et que je devais gagner ma très maigre pitance. Les saintes corneilles me tabassaient fréquemment parce que, selon elles, je n'accomplissais pas ma juste part des rudes travaux ménagers. Elles ne me nourrissaient pas très bien et aussi, la maladie m'assaillait constamment. Finalement, par un printemps humide et froid comme la plupart des printemps londoniens, ces nobles épouses du Christ, modèles vivantes de l'amour chrétien, m'ont vendu à une imposante troupe de gitans sans scrupules qui devaient quitter Londres à toute vitesse. Voilà la façon imaginative qu'elles ont trouvée pour se rembourser de ma dette envers elles. Puis Lucian Drago, le roi des gitans, m'a adopté. Il m'a traité comme son fils et j'ai connu en lui un homme aussi bon que sévère qui m'a enseigné tout ce que je devais savoir pour me débrouiller dans la vie. J'aimais cet homme. J'ignorais tout de ma pauvre mère biologique, mais en même temps, j'ai connu plusieurs mères. Toutes les jeunes gitanes voulaient attirer l'œil de Drago, car elles rêvaient toutes de devenir la toute puissante reine des gitans. Alors pour attirer les précieuses et rares faveurs de mon père adoptif, elles me gâtaient. Sauf que Lucian n'a jamais cédé à leurs sournoises manigances. Il cachait son cœur profondément dans l'armure forgée depuis son tout jeune âge. Jamais il ne laissait entrer quiconque dans son cercle intérieur. Il exploitait le commerce lucratif des enfants. Ne se contentant guère de chourer ceux qui erraient dans les ruelles afin de les vendre comme malheureux esclaves aux autres gitans, il enlevait les enfants de gens fortunés avant d'exiger une forte rançon en retour. Il gardait deux garçons, chez lui: le prince Ulric, son fils héritier, et moi-même. Lorsque Ulric a atteint ses treize ans, il devait se choisir une épouse. La tradition gitane lui imposait d'enlever une malheureuse fillette à peine pubère et étrangère au peuple gitan, puis d'assassiner ses parents devant elle. Ceci fait, il devenait un homme de plein droit et méritait d'épouser la fillette. Comprenant la situation sans espoir dans laquelle elle se trouvait plongée et réalisant l'absence de toute alternative en la matière, celle-ci devait se résigner et accepter les épousailles. De leur union naîtrait un garçon qui devrait répéter l'exploit, afin qu'on le reconnaisse comme un homme. Si par malheur naissait une fille, celle-ci gagnerait sa vie comme diseuse de bonne aventure, voleuse à la tire, prostituée ou autre sordide métier que son mari et maître lui imposerait impunément, car selon la loi des gitans, le mari détenait tous les droits sur son épouse, y compris ceux de la prêter à un ami, de la louer, de la vendre et même, de la battre et la mettre à mort, si cela l'enchantait. Drago a entrepris très tôt mon éducation relativement à ce que je devais savoir sur la vie de gitan et à ce que l'on attendrait de moi lors de mon passage à l'âge adulte. En prévision de ce jour, il a décrété que je devais assister au crime d'Ulric qui en tant que digne héritier du roi des gitans, s'acquittait de sa tâche meurtrière avec célérité et sang-froid. Alors âgé d'à peine douze ans, je savais ne pas pouvoir accomplir pareils crimes. Aussi, ai-je décidé de les dénoncer. On les arrêta donc et libéra la jeune victime. Les deux ont subi leur procès et pour leurs crimes, le juge les condamna à la pendaison. Par je ne sais quelle chance, on commua leur peine à l'exil en Australie, colonie pénale d'où nul ne revenait. Je me suis alors retrouvé seul, à errer dans les ruelles sombres et malodorantes, à voler à la tire et à me transformer petit à petit en un insignifiant criminel de bas étage, comme beaucoup*

de malheureux enfants abandonnés à eux-mêmes. Puis, j'ai rencontré celui qui allait me sortir de la rue et par le fait même, me sauver de la potence. Hilbert London, commerçant prospère, mais déjà âgé et sans héritier ni famille aucune, m'a pris sous son aile bienfaitrice et dans son cœur charitable, me considéra rapidement comme son fils légitime. Mon charitable bienfaiteur m'adopta, me donna son nom, m'enseigna tout ce qu'il savait, mais je conservais tout de même le pénible souvenir de Drago, qui ne cessait de me répéter: «Mon fils, n'accorde jamais ta confiance à qui que ce soit; surtout pas aux femmes. Ces viles créatures te perdront». Alors toute ma longue vie durant, personne n'a pu mériter pleinement ma confiance, sauf mon aimable père adoptif. Aussi, jamais je n'ai succombé à une femme, car le véritable amour et la confiance entière vont de pair. Aujourd'hui, je vieillis seul, sans famille et sans ami.

— *Vous n'avez jamais aimé qui que ce soit? questionna Lily-Rose.*

— *Oh si. J'ai aimé à la folie; une fois.*

— *Qu'est-il arrivé?*

— *Lors d'un déplacement à la campagne, j'ai rencontré la plus jolie et la plus charmante jeune femme de toute ma courte vie. Je ne cessais de rêver à sa silhouette de déesse, son teint de pêche, sa crinière luxuriante et ses yeux d'un vert des plus troublants. Elle s'appelait Geneviève de Lafontaine. Fille d'aristocrate, elle se promenait dans le parc par un beau dimanche après-midi, pendant que j'étais assis sur la pelouse, adossé à un grand chêne. Je lisais un grand classique de la littérature grecque. Elle s'est approchée gracieusement de moi et m'a interpellé.*

— *Que lisez-vous, Monsieur? me demanda-t-elle.*

— *J'achève de lire l'Iliade, lui répondis-je*

— *Je lus ce livre, plus jeune. Vous aimez les classiques?*

— *Certainement; toute culture moderne requiert la connaissance des classiques.*

Et le vieil homme poursuivit en disant:

— *Puis elle s'est présentée et nous avons causé de littérature et d'une multitude de sujets enrichissants pendant tout le reste de l'après-midi. Nous nous sommes revus plusieurs fois et inévitablement, je devins follement amoureux d'elle.*

— *Quelle merveilleuse histoire d'amour! s'exclama Lily-Rose.*

— *Il ne peut exister une aussi belle histoire d'amour à sens unique. Elle ne m'aimait aucunement et jouait en toute impunité avec mon pauvre cœur. Puis un jour, elle m'a avoué être engagée à un autre et que de ce fait, nous devions cesser de nous fréquenter. J'ai protesté, je l'ai implorée et suppliée, mais rien n'y fit. Elle m'a entièrement détruit. À nouveau, je me suis remémoré péniblement les paroles d'avertissement de Drago au sujet de la confiance et de l'amour. J'ai reconnu sa sagesse tordue, mais je souffrais tellement. Je me suis alors rappelé les vieilles leçons de magie de Lucian et décidai sur-le-champ de me consacrer corps et âme à perfectionner cet art. C'est ainsi que j'ai créé un ruban magique avec lequel je comptais bien ensorceler celle que j'aimais. Après plusieurs suppliques désespérées de ma part, elle a consenti à me rencontrer par un beau dimanche après-midi. Mon cœur malheureux a bondi d'espoir quand je l'ai vue marcher élégamment vers moi. Je me suis levé du banc sur lequel j'étais assis et l'ai saluée avant de l'inviter à prendre place à mes côtés. Le soleil brillait ardemment et aucun nuage ne tachait le bleu azur du firmament. Le bonheur m'habitait à la seule pensée qu'elle acceptait de me rencontrer dans ce merveilleux parc, où les parfums des fleurs, les chants des oiseaux et le spectacle visuel de la nature m'enivraient. De toutes parts, je pouvais apercevoir des gens heureux qui se promenaient dans les sentiers de gravier; des couples d'amoureux assis sur la pelouse fraîche en train de déguster un repas, des enfants accompagnant leurs parents pour leur sortie dominicale et d'autres poussant leurs cerceaux ou jouant au ballon. Je suis rapidement revenu à la réalité lorsqu'elle m'a sommé d'en finir au plus vite, car elle devait s'entretenir avec des gens plus importants que moi et que je l'importunais énormément. Je lui ai alors remis le ruban que je voulais miraculeux en cadeau. Elle l'a noué négligemment dans ses cheveux et a déguerpi en riant, sans même me permettre de m'expliquer et de lui avouer mon profond amour pour elle. Je ne l'ai jamais revue. Quelques années plus tard, un messenger m'a rapporté le fameux ruban. Dans une courte missive, le père*

de Geneviève m'a dépeint la vie malheureuse qu'était celle de sa fille auprès de son époux. Pour une raison que tous ignoraient, toutes ses tentatives pour accéder au bonheur se retournaient contre elle. Toujours imbue d'elle-même, elle ne cherchait que la reconnaissance ou l'admiration des autres. Seule elle-même importait à ses yeux.

— Mais la magie du ruban n'agissait-elle pas? fit Lily-Rose.

— Au contraire, elle agissait parfaitement.

— Alors?

— Elle ne m'a jamais laissé le temps de lui expliquer le pouvoir du ruban, parce qu'elle me l'a pris des mains en toute hâte pour s'enfuir avec celui-ci. Jamais elle n'a su la vraie portée de la magie du ruban. Par contre, elle en a subi les malheurs tout au long de sa triste vie.

Chapitre 3

— *Mais quel pouvoir magique ce fameux ruban possède-t-il? interrogea Lily-Rose.*

Le piteux vieillard lui expliqua alors que grâce à ce ruban, il put voyager dans plusieurs pays et ainsi, découvrir diverses cultures et coutumes. Outre le fait d'avoir appris plusieurs langues et compris certaines choses que l'on ne réalise qu'à la suite d'une très longue vie, il visita toute l'Europe, une grande partie de l'Asie, de l'Afrique et enfin, l'Amérique.

— *L'Amérique, l'Amérique... je ressens très peu d'intérêt pour ces colonies éloignées, confessa Lily-Rose.*

M. London lui précisa alors que dans un futur pas si lointain, le monde tournerait autour de ces mêmes colonies.

— *Dans le futur? Mais comment pouvez-vous connaître l'avenir?*

— *Parce que je m'y suis déjà aventuré, petite.*

— *Je ne comprends pas.*

Le rubanier expliqua alors à Lily-Rose que grâce au ruban enchanté, il pouvait se déplacer autant dans des lieux éloignés qu'à d'autres époques. Il lui raconta qu'il ne s'agissait que de le désirer suffisamment fort et de n'avoir que de bonnes intentions. Par contre, le fait de nourrir de mauvais desseins retournerait le pouvoir du ruban contre son utilisateur.

— *Geneviève a donc subi les sombres conséquences de son propre sortilège? voulut savoir la jeune fille.*

L'autre lui répondit que oui, peut-être dans une certaine mesure, car elle ignorait tout du pouvoir magique du ruban. Celui-ci l'affecta inévitablement, mais cette heureuse ignorance dut certainement limiter les séquelles dévastatrices. Sinon, sa connaissance des pouvoirs du ruban aurait occasionné de terribles conséquences, et ce, autant pour les autres que pour elle-même.

— *Mis à part son pouvoir magique, c'est un très joli ruban.*

— *Laissez-moi alors vous l'offrir.*

— *Quoi? Vous me le donnez? lança Lily-Rose, embarrassée.*

— *Avec grand plaisir; en fait, il vous appartient depuis déjà un certain temps.*

— *Que dites-vous? Mais vous venez juste de me le montrer et nous ne nous connaissons que depuis quelques minutes.*

— *Vous ne vous en doutez vraiment pas?*

— *Bien sûr que non, quelle question!*

— *Si vous retournez dans votre passé le plus lointain, mon enfant, que vous rappelez-vous?*

— *Je marchais dans la rue et vous me suiviez. Puis nous sommes arrivés ici, dans votre boutique, et...*

— *Vous ne vous souvenez de rien qui a précédé ce moment?*

— *Je crains que non; que m'arrive-t-il?*

Carl London lui raconta alors qu'ils se rencontraient maintenant pour la troisième fois. À chaque fois, elle entraînait dans sa boutique et il lui remettait ce ruban magique. Il poursuivit en lui expliquant que le grand pouvoir du ruban permettait d'accomplir de nombreux bienfaits; mais uniquement pour les autres et non pour son propriétaire. Aussi, si elle revenait le visiter encore et encore, c'est qu'elle ne l'utilisait pas de la bonne façon et qu'elle continuerait à revenir le voir tant et aussi longtemps qu'elle n'apprendrait pas à l'employer convenablement. Le ruban permettait de voyager dans l'espace et dans le temps afin d'aider les autres. De plus,

il pouvait déceler les bonnes ou mauvaises intentions, de même que les motivations de celui ou celle qui l'utilisait. Selon la pureté du cœur et la sincérité de son usager, il agissait de façon bénéfique. Dans le cas contraire, son sombre pouvoir se retournait contre lui.

— *Si vous me dites la vérité, s'enquit Lily-Rose, comment puis-je ne pas me souvenir de mes visites antérieures? Pourquoi toujours revenir vers vous?*

— *Vous continuerez à revenir vers moi tant et aussi longtemps que vous utiliserez le ruban à mauvais escient. Vous ne vous souvenez qu'à votre point de départ. Ici, vous ne vous souvenez de rien, parce que vous n'appartenez pas à cet espace-temps.*

— *Comment puis-je revenir chez moi et dans mon temps, comme vous dites?*

— *Vous devez le désirer assez fort. Il faut que vous le vouliez de tout votre cœur. Sinon, vous demeurerez ici, prisonnière de ce lieu et de ce temps.*

— *Donc, si je le désire vraiment, je peux retourner chez moi?*

— *Vous devez fermer les yeux et le demander de façon sincère à la magie du ruban, puis l'univers s'occupera du reste.*

— *Sinon, je reviens vous voir encore une fois et tout recommence?*

Malheureusement, la prochaine fois, elle ne le retrouverait pas. Des occupations plus pressantes le réclamant ailleurs, il devait quitter ce lieu sitôt après leur rencontre. Donc si elle revenait, personne ne pourrait l'accueillir comme il le fit jusqu'à aujourd'hui. Or, si une telle chose devait se produire, elle se perdrait à jamais dans ce lieu et époque. Elle devait fermer les yeux et demander pardon au ruban, tout en promettant de faire mieux dans le futur, le passé et le présent, ici et ailleurs, pour les autres et non pour elle-même. Seulement alors pourrait-elle retourner dans son monde.

— *Alors je peux le faire tout de suite, car je peux vraiment rentrer. Vous pourrez m'aider?*

Son interlocuteur exprima son profond regret de devoir lui répondre par la négative. De même, elle ne pourrait invoquer l'immense pouvoir du ruban dans son humble boutique, car aucune magie n'y fonctionnait. Elle devait quitter ce lieu protégé et ne se fier à personne d'autre qu'elle-même. Dorénavant, elle devait apprendre à s'en sortir seule.

— *Mais où dois-je aller? implora-t-elle.*

— *Je n'en sais rien, petite, mais vous ne pouvez rester ici et mon aide doit s'arrêter dès à présent. Maintenant, vous devez partir.*

Se levant péniblement de sa chaise, Carl London indiqua à la jeune fille d'en faire autant et l'escorta jusqu'à la sortie de l'échoppe. Franchissant la porte, Lily-Rose se retrouva abandonnée dans la rue pavée de briques, bondée de gens qui se précipitaient dans toutes les directions. Quelque peu étourdie, elle voulut retourner à l'intérieur du commerce lorsqu'à sa grande surprise, elle constata la disparition de celui-ci. Plutôt que la vitrine opaque, la porte d'entrée se plaignant sur ses gonds et l'écriteau patiné, se trouvait un mur de briques couvert de suie. Quelle sombre magie se manifestait donc ici?

Chapitre 4

Les gens erraient, sans se regarder et sans porter attention à quiconque. Lily-Rose ne comprenait nullement la froideur de ces êtres qui s'ignoraient ainsi et qui se hâtaient de rentrer chez eux, sûrement parce qu'ils n'appréciaient guère se promener dans les rues de ce quartier plutôt malfamé après la tombée de la nuit, laquelle approchait à grands pas.

Repensant à tout ce que le pauvre vieillard venait de lui raconter, elle resta songeuse. En fait, elle y croyait difficilement. Pourtant, après s'être retournée à nouveau, seul le vieux mur de briques souillé par les reliques de tant d'histoire du petit peuple de Londres s'offrait à ses yeux.

Le crachat cessait enfin, mais l'humide brouillard se densifiait de plus en plus. Les gens, toujours inquiets, désertaient maintenant les rues. Sur sa droite, Lily-Rose remarqua un homme de stature assez grande, mais quelque peu abattu par le poids des années, vêtu d'un grand manteau noir et coiffé d'un vieux chapeau de feutre noir, garni d'une drôle de fourrure de la même couleur. Titubant tel un vieil ivrogne et peinant à allumer sa pipe, il semblait regarder dans sa direction. Voyant qu'elle l'observait avec une certaine insistance, il détourna prestement le regard et sourit à une vieille dame qui claudiquait péniblement du côté plus sombre de la rue. Il lui leva son chapeau miteux et celle-ci répondit douloureusement à sa salutation en lui adressant un sourire inquiet.

La démarche lente et pénible de la dame témoignait de son grand âge. La pauvre devait souffrir énormément. Toute de noir vêtue, elle affichait malgré tout tant de grâce que son visage fit réaliser à Lily-Rose qu'elle dut afficher une beauté certaine dans sa lointaine jeunesse.

La grisaille envahissait tout le paysage. Le pavage de briques usées, les deux chicots d'arbres, les bâtiments historiques, le ciel troublé, tout se confondait dans l'épaisse brume. Même si le vieux préposé allumait les lampadaires au gaz, leurs flammes mêmes se cachaient derrière le gris du brouillard.

Dans les fenêtres graisseuses, de légères lueurs se distinguaient à peine. Londres se préparait pour la nuit.

À quelque distance de là, un bâtiment crasseux de trois étages barrait l'étroite rue, sauf pour une arche, laquelle permettait aux gens de circuler. Ainsi donc, la rue traversait la bâtisse, pour en ressortir de l'autre côté. Sous cette arche, un Bobby effectuait lentement sa ronde, frappant légèrement sa main gauche avec le bâton qu'il tenait dans la droite.

Le soleil voilé descendait rapidement mais sûrement derrière les bâtiments, le triste jour cédant inexorablement sa place à la nuit. Lily-Rose ressentit tout à coup l'urgence de rentrer chez elle; mais comment? Se sentant seule elle pleura en silence. Les larmes coulaient librement sur ses joues et elle ne savait plus que faire. Scrutant sans cesse les alentours, elle ne voyait aucune issue.

Puis quelqu'un s'adressa tout à coup à elle, en posant une main réconfortante sur son épaule. La vieille dame qui la dépassa quelques secondes plus tôt dans la rue revint sur ses pas après avoir deviné son profond désarroi.

— *Pourquoi pleures-tu, petite? demanda-t-elle. Tu sembles perdue dans ce voisinage maudit.*

— *Je suis loin de chez moi, et je ne sais pas comment rentrer. Je m'ennuie des miens, la faim me tire et la fatigue me gagne, fit la jeune malheureuse au bord du désespoir.*

— *Depuis quand erres-tu toute seule dans ces rues malfamées?*

— *Je l'ignore, madame. Je ne sais même pas pourquoi je me trouve ici ni d'où je viens, lui répondit Lily-Rose en pleurs.*

— *Attends un peu... tu affirmes ne pas savoir d'où tu viens?*

Avec un vieux mouchoir de dentelle qu'elle sortit de son sac, elle épongea tendrement les yeux de la jeune fille et lui tapota légèrement l'épaule afin de la consoler.

Lily-Rose se résolut à lui raconter qu'elle déambulait dans cette rue, lorsqu'un vieux monsieur à l'allure d'un grand corbeau l'invita à entrer dans sa sombre boutique, avant de lui remettre un ruban magique et de la sommer de rentrer chez elle.

— *Mais de quel vieux monsieur parles-tu et de quelle boutique s'agit-il?*

— *Il s'appelle Monsieur London. Il possède la boutique de rubans qui est juste là, au bout de la rue.*

— *Mais il n'y a jamais eu de boutique à cet endroit. Et je ne connais pas ce Monsieur London. Mais attends un peu... connais-tu le prénom de ce monsieur?*

— *Certainement, il dit s'appeler Carl London.*

La vieille dame se doutait bien qu'il ne pouvait s'agir que du même homme, elle qui connut jadis un certain Carl London. Elle croyait que tout jeune, il l'aimait. Mais terriblement centrée sur sa petite personne, elle ne vit que beaucoup trop tard toute la peine qu'elle lui causât. Puis, après s'être enfuie ici à Londres, elle ne le revit jamais.

Elle demanda à Lily-Rose de quel ruban elle parlait, car Monsieur London lui en avait remis un, lors de leur dernière rencontre, sans toutefois lui préciser qu'il s'agissait d'un ruban magique.

— *Certainement, consentit Lily-Rose, le voici.*

Sur ce, elle sortit le ruban de la poche de son manteau et le montra à la dame. Cette dernière regarda l'objet familial avec tant de tristesse et de larmes dans les yeux, qu'elle les essuya avec le même vieux mouchoir tout fripé et tout mouillé des larmes de Lily-Rose. Celle-ci contemplait son interlocutrice et sympathisait avec cette grand-mère qui pleurait devant elle tout en caressant le ruban.

— *Maman, quel soulagement de vous retrouver enfin; mais sur la rue et à cette heure? Rentrons souper! lança une voix autoritaire derrière Lily-Rose.*

— *Mais oui, Monsieur l'agent, je rentrais à la maison quand j'ai rencontré cette pauvre petite. Elle semblait perdue et en plus, je crois que ça ne va pas, la tête. Elle dit qu'un ruban magique l'a amenée jusqu'ici.*

— *Ça alors! Un ruban magique, dit l'homme en posant un regard sévère sur Lily-Rose. Alors, Mademoiselle, pourquoi vous promenez-vous dans les rues d'un quartier aussi infâme à cette heure du jour; n'en connaissez-vous pas les dangers?*

De la façon la plus polie possible, Lily-Rose salua le policier qu'elle avait observé plus tôt, alors qu'il déambulait sous l'arche, et entreprit de lui raconter sa triste et étrange histoire, comme elle venait de le faire pour celle qu'il appelait Maman, laquelle lui confirma qu'il s'agissait bien de son fils aimant.

Ce dernier lui demanda alors si elle pouvait identifier ce monsieur dont elle parlait et où se situait sa boutique. Lily-Rose lui répondit que la fameuse boutique se trouvait juste là, au bout de la rue, avec sa grande vitrine, sa vieille porte de bois toute patinée et son grand écriteau crasseux au-dessus de la vitrine qui indiquait: «Chez Monsieur London, marchand de rubans».

— *Mais jamais je n'ai vu une telle boutique à cet endroit. Je commence à croire que vous essayez de vous moquer de moi, l'accusa le policier qui se trouvait à deux doigts de perdre patience.*

Lily-Rose se défendit énergiquement de vouloir le berner, non sans préciser que la dame lui avait confirmé l'inexistence de ladite boutique. Elle ne pouvait d'ailleurs que la croire, puisqu'à peine sortie du magasin, alors qu'elle voulut se retourner pour saluer son hôte, elle ne vit plus qu'un vieux mur de briques.

— *Jamais, Monsieur l'agent, je n'oserais jamais me moquer de vous, enchaîna-t-elle.*

— *Vous réalisez bien, Monsieur l'agent, la profonde confusion de cette petite, sourit la charmante grand-maman. Que diriez-vous, Monsieur mon policier préféré, si nous l'amenions à la maison pour souper avec nous?*

— *Voilà une merveilleuse idée, Maman. Je crois que sa compagnie agrémentera notre repas. Alors, jeune demoiselle, nous vous accueillerons chez nous avec grand plaisir. Vous pouvez m'appeler constable Murphy et je vous présente ma mère. Maman, nous donnerons à manger à cette pauvre jeune femme perdue et après une bonne nuit de sommeil, nous la conduirons au poste de police, et ensuite, elle pourra repartir chez elle, si bien sûr la mémoire lui revient.*

— *Merci Monsieur l'agent, merci Madame, rétorqua Lily-Rose.*

Une fois dans l'humble résidence de ses hôtes, elle se vit servir un copieux repas. Si la vieille dame s'avérait très aimable, Monsieur Murphy, malgré son titre d'agent de la paix, semblait tout aussi gentil. Durant le repas, celui-ci remercia sa mère et la complimenta pour son souper exceptionnel.

— *Vous savez petite, je ne cuisine pas de si gros repas tous les jours. Aujourd'hui, comme chaque fois que c'est l'anniversaire de naissance de mon policier préféré, je lui prépare son repas favori, soit un «Sunday Roast and Yorkshire Pudding». De plus, le roast se prépare avec de l'agneau et non du bœuf. Vous devez absolument le servir avec un bon Yorkshire Pudding bien léger et bien aéré pour absorber le jus de la viande.*

Après ce délicieux souper, l'agent Murphy s'installa confortablement dans son fauteuil, puis s'alluma une bonne pipe et entreprit de lire son journal quotidien, avec une bonne rasade de son scotch préféré.

Pendant ce temps, la bonne grand-maman proposa à Lily-Rose de lui montrer sa chambre. Celle-ci la suivit docilement jusqu'à l'étage, où elle découvrit une charmante chambre typique du XIX^e siècle, décorée spécialement pour une jeune femme de son âge.

Sur le mur, à sa gauche, une simple commode à six tiroirs en bois couleur miel, et un banc rembourré, sans dossier, recouvert du même tissu que les somptueuses draperies ornant les deux grandes fenêtres du mur du fond. Devant le banc, une modeste table basse sur laquelle reposaient plumes, crayons et papier, alors que deux tables décoratives placées sous les grandes fenêtres cernaient une petite commode de quatre tiroirs, au-dessus de laquelle trônait un élégant miroir de forme ovale.

Le long du mur de droite, une remarquable armoire double tentait tant bien que mal de se faire oublier dans son coin. Mais la pièce maîtresse était sans contredit cet immense lit à baldaquin, dont les énormes poteaux semblaient soutenir le plafond. De multiples dentelles descendaient le long des poteaux tournés, jusqu'à toucher le sol. Après une si longue et éprouvante journée, Lily-Rose ne désirait que s'y allonger pour s'offrir une bonne nuit de sommeil.

La vieille dame sortit de la commode une jolie robe de nuit toute blanche qu'elle déposa délicatement sur le lit, avant de confier que sa petite fille Pénélope dormait jadis dans cette chambre douillette. Lorsque Lily-Rose lui demanda pourquoi elle parlait d'elle au passé, elle lui répondit que celle-ci les quitta un an auparavant, la maladie l'ayant emportée très jeune. Toujours en pleine forme, elle tomba subitement d'une forte fièvre et décéda. Son fils souffrait encore énormément, du fait qu'il perdit à la fois sa fille adorée et son épouse.

— À la façon dont il te regarde, ajouta-t-elle, je vois à nouveau la vie dans ses yeux.

L'aïeule remerciait Dieu, tant pour la présence opportune de la jeune femme dans son humble demeure, que pour le fait de la voir dormir dans cette chambre autrefois si joyeuse. Le cœur brisé, son fils refusait absolument d'y changer quoi que ce soit, voyant pratiquement en cette chambre un musée en l'honneur de sa fille adorée.

— *Maintenant, Lily, tu dois dormir. Tu obtiendras sans doute les réponses à tes interrogations à ton réveil.*

— *Merci beaucoup pour tout, Madame, et remerciez monsieur l'agent Murphy de sa gentillesse. Au fait, comment dois-je vous appeler? Pourrais-je savoir votre nom?*

— *À la suite du décès de mon deuxième époux, monsieur Murphy, j'ai repris mon nom de jeune fille. Alors depuis, on m'appelle madame de Lafontaine; mais tu peux m'appeler Granny*

Gen, comme tout le monde.

— Granny Gen? Gen comme Geneviève?

— Eh oui! Quelle perspicacité.

— Madame Geneviève Bergeyre, comtesse de Caussigac, à qui Monsieur Carl London a remis jadis le ruban magique? demanda Lily-Rose en se laissant quelque peu emporter par les émotions qui l'animaient alors.

— Mais qu'est-ce que tu racontes, à la fin?

— Monsieur London m'a raconté votre triste histoire; comment, lors de votre dernière rencontre, il vous a remis en cadeau un ruban magique. De même, il m'a parlé de l'immense chagrin que fut le sien lorsqu'il vous a perdue pour ne plus jamais vous revoir.

— Mais d'où tiens-tu ces renseignements? Personne d'autre que moi ne peut connaître ces sombres détails datant de tellement d'années.

— En effet, madame, personne d'autre que vous et monsieur Carl London.

Granny Gen lui raconta alors qu'elle aima Carl London à la folie, mais démolie par l'absence de réciprocité, elle consentit finalement à épouser l'homme choisi par son père, le comte de Lafontaine.

Aussitôt les épousailles achevées, Brandon MacAdams ramena sa nouvelle épouse, Lady Geneviève, sur ses terres d'Écosse, où ils vécurent dans la misère la plus totale. En plus d'abuser d'elle physiquement et mentalement, l'homme dilapida sa maigre fortune, ainsi que la dot de sa jeune épouse, dans le jeu et l'alcool, accumulant ainsi de fortes dettes.

Quelque trois ans plus tard, il décéda aux mains d'un créancier peu compréhensif et aucunement tolérant. Malheureusement, aucune preuve solide ne suffit à faire condamner l'assassin de son ignoble mari.

Les habitants de la région accueillirent son décès tel une libération, car toute sa vie durant, il se croyait supérieur à tous, se plaisant à lever le nez sur les pauvres gens et les femmes. Il ne voyait en ces dernières qu'une classe sociale inférieure, mais nécessaire au confort primal de l'homme. Donc, pendant ces trois années d'enfer, le devoir de Lady Geneviève ne consistait qu'à assouvir les besoins bestiaux de son époux et maître.

Après les funérailles de son tortionnaire, elle rentra chez son père, qui l'accueillit à bras ouverts, non sans regretter amèrement cette union consentie par lui. Ensemble, ils pleurèrent dans les bras l'un de l'autre, tant pour évacuer leur peine que pour célébrer leurs retrouvailles.

Mais la vie ne la gâta pas plus qu'auparavant. Sortant de plus en plus dans des endroits fort peu recommandables, elle rencontra un débardeur du nom de George Murphy. Dans une sainte colère, son père l'expulsa alors de la résidence familiale, en plus de la déshériter.

Le comte de Lafontaine aimait profondément sa fille, mais fier de sa réputation et de sa notoriété, lesquelles comptaient par-dessus tout, il ne pouvait tolérer que sa progéniture s'amourache d'un vulgaire débardeur. Voulait-elle le punir de l'avoir abandonnée aux mains sales de cet ignoble écossais? Certes, il commit la malheureuse erreur de mal choisir son époux, mais cela ne permettait aucunement à sa fille de traîner son nom dans la boue. Qui sait quelles ignominies guidaient la vie de ce vaurien de débardeur?

Plus tard, Geneviève et George s'épousèrent et réussirent à se forger une vie raisonnablement heureuse, dans une petite résidence près du port. Moins d'un an après leur union, Dieu les bénit avec la naissance de leur enfant, un petit garçon qu'ils prénommèrent Robert. Grâce à lui, le bonheur entra par la grande porte dans la maison des Murphy.

Malgré les nombreuses lettres adressées à son père, Geneviève ne le revit jamais. Expulsée de son cœur et de sa maison, jamais elle ne parvint à influencer sa décision, encore moins avec ce fils de débardeur qu'elle tentait de lui imposer et qui pour lui, aristocrate et gentilhomme, constituait une honte totale.

Peu après la naissance de l'enfant, George fit une chute mortelle, laissant la nouvelle maman dans une situation précaire. La jeune veuve éplorée devait alors gagner sa vie et celle de son fils. Mais qui voudrait embaucher une jeune mère sans époux et sans qualification, vivant auparavant chez son père aristocrate, qui lui, eut certainement une bonne raison de la

chasser de sa maison?

Après maintes démarches, le charitable pasteur de sa petite paroisse réussit à la faire engager comme domestique chez des gens très bien, chez qui elle put élever son fils.

Jamais elle n'oublia Carl London, son premier et seul véritable amour. Souvent, elle se surprenait à regretter une vie maintenant impossible avec celui-ci.

— *Mais quelle triste histoire que la vôtre! fit Lily-Rose.*

— *Allons, allons... tu dois maintenant dormir; passe ta robe de nuit et mets-toi au lit. N'oublie pas de remercier le Seigneur pour cette belle journée et demande-lui de te pardonner de raconter toutes ces balivernes.*

L'air troublé, Granny Gen quitta alors la chambre. Véritablement, la seule vérité n'existait pas. Carl London vécut les tristes événements à sa façon, selon sa propre vérité, tandis que de son côté, Geneviève interprétait les mêmes événements selon sa perception à elle. Ainsi, chacun croyait en sa version de l'histoire. Comment Lily-Rose pourrait-elle remédier à cette malheureuse situation? La magie du ruban pouvait-elle réparer les vieux malentendus et rapprocher ces deux âmes sœurs?

Tout en réfléchissant, elle revêtit la robe de nuit immaculée et se mit au lit. Dans ses prières, elle demanda pardon au ruban pour toutes les fautes commises envers lui, tel qu'intimé par monsieur London. Mais elle ne songea guère plus longtemps aux nombreuses questions qui l'assaillaient, sombrant rapidement dans un profond sommeil, non sans se demander ce qui surviendrait le lendemain.

Chapitre 5

Le soleil bienfaisant chauffait ses paupières. Lily-Rose ouvrit lentement les yeux, éblouie par la lumière ardente du matin qui se levait. Passée la surprise de se retrouver dans son propre lit, dans sa chambre à elle, à son époque et non dans la chambre de la petite fille de Granny Gen, elle s'interrogea sur la véracité de cette expérience si extraordinaire qu'elle venait de vivre.

Elle porta une main tremblante à son abondante chevelure et le contact avec le ruban magique la rassura: la folie ne la gagnait pas. Son étrange voyage dans le temps et l'espace s'avérait bien réel, bien qu'elle ne connaisse absolument pas pourquoi et comment il fut possible.

La présence de ce joli ruban dans ses cheveux, qu'elle ne vit jamais avant que le vieux rubanier lui en fasse cadeau, éloignait la possibilité d'un rêve quelconque. Mais en même temps, quelle invraisemblable magie opérait ici?

Aussitôt eut-elle quitté la boutique enchantée, celle-ci, ainsi que son vieux propriétaire, disparurent, comme si quelqu'un ou quelque chose avait tout programmé pour son seul bénéfice.

Motivée par les doux parfums montant de la cuisine, la jeune femme s'empressa de s'habiller. Tous les samedis, son grand-père préparait des crêpes, son mets préféré. Elle descendit les marches deux à deux et entra dans la cuisine odorante de façon remarquée.

— *Bonjour, tout le monde; quelle belle journée, n'est-ce pas?*

— *Bon matin à toi, ma petite fleur. Effectivement, une très belle journée commence... après une bonne nuit et de beaux rêves, je l'espère, répliqua le grand-père.*

— *Je ne sais trop, Grand-père. Je me suis endormie dans la chambre de la petite fille de Granny Gen, pour me réveiller dans mon lit.*

— *Alors, espèce de demeurée, tu te promènes dans les mondes parallèles maintenant? lui lança son frère cadet William.*

— *Laisse-moi tranquille, face de boutons!*

Leur père levant les yeux de son journal, William et Lily-Rose comprirent qu'ils devaient cesser de se chamailler, pendant que leur mère observait la scène tout en remerciant le ciel pour cette belle famille en bonne santé et en harmonie, malgré ces petites rixes sans méchanceté entre ses deux enfants. Lise connaissait très bien tout l'amour que ceux-ci éprouvaient l'un pour l'autre.

Bien que les épaules de son grand-père sautillaient imperceptiblement, Lily-Rose perçut ces gentils soubresauts. Sentant qu'il l'observait, il ne faisait aucun doute qu'il entendait bientôt lui parler de quelque chose d'important. Pourrait-elle lui raconter son rêve étrange et si oui, qu'en penserait-il?

— *Beau ruban, petite fleur.*

— *Me... merci, grand-père.*

Après le somptueux repas, elle sortit rapidement de la maison familiale et alla s'asseoir sur le bout du vieux quai, les pieds pendant et effleurant à peine l'eau froide du matin. Le lac féérique miroitait le soleil tout juste levé, montant rapidement dans le ciel bleu sans nuages. Elle entendait les appels répétés du huard, chantant son amour profond pour sa fidèle compagne. Au loin, de l'autre côté du lac, elle devinait les silhouettes de la maman orignal et de son bébé, qu'elle initiait aux joies de l'eau. L'immense beauté et la divine tranquillité de la nature savaient calmer les cœurs les plus préoccupés.

Sous peu, la maman ramènerait son bébé sous le couvert de la forêt où vivaient, selon les légendes, les esprits maléfiques et celui de Gaïa, la mère terre, qui protégeait ses nombreux enfants de la forêt. Toutes les créatures s'en remettaient à elle pour assurer leur survie. Toutes

la respectaient et l'aimaient. Les Amérindiens lui témoignaient un amour et un respect tout particuliers, se disant ses vaillants protecteurs et ses humbles enfants.

Adorant cet endroit particulier, Lily-Rose y venait le plus souvent possible. Chaque fois, le paysage l'attirait à l'intérieur d'elle-même et outre une certaine force intérieure, elle ressentait une tranquillité qu'elle ne trouvait nulle part ailleurs.

Son grand-père affirmait que sa communion avec les esprits de la forêt deviendrait plus forte avec le temps, à condition qu'elle maintienne sa belle ouverture. Tout ce qu'elle savait, c'est qu'assise au bout de son quai, elle reconnaissait la beauté dans toute chose. Elle se sentait calme et surtout, tellement heureuse de faire partie de ce vaste paradis qui l'entourait.

Aux sons des pas sur le quai, elle devina que quelqu'un approchait derrière elle. Sans même se retourner, elle reconnut la voix de son grand-père, qui lui demanda pourquoi elle aimait tant venir ici, au bout du quai.

— *J'adore cet endroit depuis mon tout jeune âge, Grand-père, lui répondit-elle. Je crois que si je mérite d'aller au Paradis un jour, il ressemblera sans doute à ce lac, avec ces arbres, ces montagnes et tous les animaux qui y vivent. Comment une âme ne pourrait-elle pas connaître la sérénité dans un tel lieu?*

Son grand-père s'assit à côté d'elle. D'abord en silence, pour mieux boire la beauté de cet environnement privilégié. Puis il lui confia qu'il s'installa ici, sur ce bord de lac, dans ce petit coin de paradis, voilà déjà plusieurs années et qu'il ne connut jamais d'endroit plus céleste.

Il acheta ce terrain d'un très vieil Amérindien, pour un prix impossible à refuser et à la seule condition qu'il respecte la nature et son caractère sauvage. Il construisit alors la maison dans laquelle lui et feu son épouse élevèrent leurs enfants.

— *Grand-père, peut-on rêver à quelque chose d'une telle vraisemblance qui vous confondiez ce rêve à la réalité? Je veux dire, croyez-vous que les rêves peuvent se réaliser?*

— *Voilà, en réalité, deux questions distinctes, quoique complémentaires, mon enfant. Oui, je crois que les rêves peuvent se réaliser, si nous y croyons assez fort et si nous y travaillons ardemment. Toutefois, il faut toujours aider le destin à s'accomplir. Les rêves ne se réalisent pas d'eux-mêmes; il faut y mettre du sien. En réponse à ta deuxième question, effectivement, quelques-uns de mes rêves m'ont semblé tellement réels, que souvent, j'ai cru que je les vivais réellement.*

— *Mais alors, comment distinguer le rêve de la réalité?*

— *Dans certains cas, la réalité semble si invraisemblable, qu'on préfère l'interpréter autrement, quitte à la nier totalement et à l'ignorer. De temps à autre, il faut laisser de côté ce que dicte ta raison et te fier à ce que tu ressens au plus profond de ton âme. À ce moment, tu découvres TA réalité, celle qui compte vraiment pour toi.*

Citant son propre exemple, l'aïeul raconta que dans sa lointaine jeunesse, il rêvait continuellement de vivre dans la nature, sur le bord d'un lac, avec des animaux, de merveilleux arbres et de majestueuses montagnes. Il y crut tellement que lorsqu'il acheta cette propriété du vieil Amérindien, il se dit qu'il réalisait enfin ce grand rêve de jeunesse.

Depuis, chaque matin, il venait sur le quai, rêvant de vivre une autre journée magnifique. Encore aujourd'hui, il remerciait chaque coucher de soleil pour une autre journée merveilleuse; car dans son cœur, il vivait chaque jour son rêve d'enfant.

— *Mais je sais que pour toi, mon enfant, ta question revêt un tout autre contexte et que ce rêve que tu brûles de me raconter concerne autre chose qu'un simple fantasme de jeune fille; je me trompe?*

— *Non, Grand-père; il ne s'agit aucunement d'une lubie d'adolescente, mais de quelque chose d'assez important.*

Lily-Rose s'empressa alors de lui raconter son étrange aventure au pays de Carl London, en prenant bien soin de ne négliger aucun détail, aussi insignifiant fût-il. Au fond de son

jeune cœur, elle espérait que son grand-père adoré puisse la comprendre et la conseiller quant à la suite des événements.

Celui-ci passa son bras autour des épaules de sa petite fille et l'attira tout contre lui pour la réconforter.

— *Tu sais, ma petite fleur, dans la vie, il existe beaucoup de choses que personne ne peut expliquer. Par exemple, peux-tu m'assurer sans l'ombre d'un doute que les esprits n'existent pas, qu'ils n'existent que dans notre imagination?*

— À vrai dire, Grand-père, je n'en sais trop rien. D'aucuns affirment qu'ils n'existent pas, tandis que moi, je crois qu'ils existent, mais qu'ils ne nous veulent aucun mal.

— *Crois-tu alors qu'ils essaient de nous aider à vivre une meilleure vie et à nous protéger des multiples embûches que nous rencontrons sur notre chemin tout au long de notre vie?*

— *Certainement, Grand-père, mais comment associer ces esprits à ce rêve que j'ai fait et où je voyageais dans le temps? Voulez-vous me dire que mon imagination tordue a inventé toute cette curieuse histoire?*

— *Pas du tout, ma petite fleur. Par contre, toute réalité naît de l'imagination. Chaque invention, chaque élément de progrès et chaque avancée scientifique prennent racine dans l'imagination créative de quelqu'un. Alors, je te le demande encore une fois... Où se trouve la démarcation entre l'imaginaire et la réalité? Si étrange que puisse paraître ton histoire, je crois en sa véracité, parce que tu y crois. La réalité, vois-tu, consiste en ta propre vérité et tout le reste n'est qu'illusion. Laisse ton cœur te diriger dans ta quête, quelle qu'elle soit, et la vie te sourira.*

Sur ce, le vieil homme se leva et retourna à la maison d'un air songeur, laissant Lily-Rose seule, assise au bout du quai, à réfléchir à cette surprenante histoire. Pouvait-elle retourner voir Monsieur London et Madame de Lafontaine pour tenter de les réconcilier? Mais comment? Elle suivit son grand-père jusqu'à la maison et le rattrapa juste avant qu'il n'y rentre.

— *Grand-père, pouvez-vous répondre à une dernière question?*

— *Je crois connaître cette question, ma petite fleur, mais tout de même, vas-y et pose-la.*

— *Comment aider Monsieur London à conquérir le cœur de Madame de Lafontaine?*

Le grand-père prit la jeune femme dans ses vieux bras et la serra tendrement tout contre lui, regardant au loin de l'autre côté du lac, cherchant le noble esprit qui y habitait et qu'il ne revit pas depuis plusieurs années, voire depuis quelques décennies. Mais il savait qu'il s'y trouvait toujours et qu'il y resterait bien après que lui-même et les siens aient passé de vie à trépas.

— *Disons que tu te rends à l'école en autobus et que tu sais qu'un garçon t'attend à ton arrêt habituel afin de t'intimider; comment peux-tu t'en sortir?*

— *Je suppose que je pourrais descendre de l'autobus un arrêt avant et modifier mon chemin afin qu'il ne me voie pas.*

— *Exactement; je te savais très intelligente, ma petite fleur.*

Sur ce, il entra dans la maison, les yeux dans l'eau, laissant Lily-Rose digérer ses derniers propos. Pouvait-elle retourner là-bas et rencontrer Monsieur London plus tôt dans sa vie? Pourrait-elle s'assurer que Madame de Lafontaine accepte le ruban magique pour ensuite tomber follement amoureuse de Monsieur London? Elle devait tenter le tout pour le tout... et dès le soir même.

Lorsque son grand-père la vit entrer dans la maison et lui adresser son plus beau clin d'œil, il lui sourit à belles dents. N'ignorant pas que le père de Lily les dévisageait tous les deux d'un air sérieux, ils ne purent malgré tout retenir leurs rires complices.

Ce soir-là, quand Lily-Rose se mit au lit, une seule pensée hantait son esprit: retourner vers Monsieur London et l'aider à conquérir le cœur de la femme qu'il aimait, Madame de Lafontaine. Elle devait toutefois le rejoindre au moment où il donnait le ruban magique à Geneviève. Elle s'assura de la solidité dudit ruban dans ses cheveux bouclés, puis en prit un bout dans la main tout en réclamant son aide pour accomplir sa noble mission.

— *Ruban magique, je t'en conjure, permets-moi de réunir ces deux personnes qui s'aiment et qui méritent de se retrouver.*

Elle sombra alors dans un profond sommeil, son dernier souvenir conscient remontant à une mauvaise chute sur le bord d'une route, quelque part dans une brume de plus en plus épaisse.

— *Grand-père, aidez-moi et veillez sur moi. Je vous aime.*

— *Je veillerai éternellement sur toi, ma petite fleur; entendit-elle au fond de son cœur. Je t'aimerai toujours, au-delà de l'éternité.*

Chapitre 6

Lily-Rose entendit des pas légers, mais n'ouvrit pas les yeux tout de suite. Quelqu'un tirait les rideaux et à travers ses paupières toujours fermées, la lumière du jour pointait. Le lit dans lequel elle se trouvait caressait son corps encore endormi, mais bien reposé. Toutefois, elle savait ne pas se retrouver dans le sien. Les pas furtifs se firent entendre à nouveau et une lourde porte se ferma; puis, plus un son.

Elle risqua alors un coup d'œil discret autour d'elle et ce qu'elle vit confirma son impression à l'effet qu'elle se trouvait ailleurs que dans sa chambre, ailleurs que dans son lit et ailleurs qu'à son époque.

La grandeur démesurée de cette merveilleuse chambre l'impressionnait grandement. Jamais, auparavant, elle n'en vit une aussi grande. Même le lit s'imposait par sa taille immense. Elle s'y perdait tout simplement. Aux quatre coins s'élevaient un poteau tourné et des planches décoratives les reliant tous ensemble à leurs sommets, d'où pendaient, sur chaque côté et au pied du lit, de somptueuses dentelles des plus délicates, assurant l'intimité de la personne qui y dormait.

À sa droite, une série de trois doubles portes de jardin laissaient entrer un soleil radieux et les rideaux d'un velours de qualité exceptionnelle, tirés plus tôt, décoraient l'ensemble vitré.

Sur le mur en face de l'immense lit trônait un gigantesque foyer, surplombé d'un grand miroir reflétant les éclats de soleil que réfléchissait l'immense lustre de cristal pendu au plafond, l'ensemble décoré de magnifiques moulures d'un bois foncé à l'allure très luxueuse.

Assise dans le gigantesque lit, Lily-Rose contemplait son reflet dans le miroir. Vêtue d'une magnifique robe de nuit immaculée à collet et manchettes de dentelle fine, elle constata que son joli ruban magique décorait à merveille sa chevelure qui cascada dans son dos jusqu'à la taille. D'aucuns pouvaient la prendre pour une riche demoiselle victorienne.

Tout à coup, un léger mouvement sur la gauche attira son attention. Elle ne la remarqua pas avant, à cause de la dentelle qui retombait du baldaquin, mais lorsqu'elle se tourna dans sa direction, elle la vit enfin, se levant de sa chaise longue de velours bleu nuit, sur pattes de lion admirablement bien sculptées, dans un bois riche sans commune mesure.

Dans sa robe de nuit bleue pâle, enrubannée au collet, aux manchettes et à la taille, de divers tons de bleu foncé, la jeune étrangère s'approcha délicatement du lit. Ses pieds nus ne faisant aucun bruit sur la riche moquette, elle vint s'asseoir sur le bord du lit et la salua.

— *Le sommeil vous libère enfin, Mademoiselle. Comment vous sentez-vous?*

— *Je vais bien, merci. Comment se fait-il que je m'éveille dans un lieu aussi magnifique?*

— *Rien de si magnifique, voyons; seulement une chambre d'invités, rien de plus.*

Si cette pièce ne constituait qu'une simple chambre d'amis, Lily-Rose n'osait imaginer la chambre des maîtres. Mais quelle beauté, cette jeune femme, apparemment du même âge qu'elle. Maintenant qu'elle semblait arrivée dans le lieu et le temps souhaité, comment s'assurer du succès de sa mission?

— *Je me nomme Lily-Rose, se présenta-t-elle. Et vous, comment vous appelle-t-on?*

— *Je suis Lady Geneviève Bergeyre, fille de Félix-Antoine de Martigny, comte de La-fontaine. Vous pouvez m'appeler Geneviève, ou tout simplement Gen. Devant quiconque, toutefois, vous devrez m'appeler Lady Geneviève. L'étiquette, vous voyez...*

— *Mais dans quelle partie de la France nous trouvons-nous?*

Geneviève expliqua qu'elles se trouvaient dans la maison ancestrale de sa famille, dans la plus belle contrée de l'Angleterre, à moins de deux heures de route de Londres.

— *Alors, vous me perdez complètement. Vous affirmez vivre à deux heures de Londres, en Angleterre, alors que vous portez un nom on ne peut plus français...*

Geneviève raconta alors à sa nouvelle amie comment ses nobles ancêtres durent quitter la France lors de La Grande Terreur de 1692, où plus de quinze mille têtes tombèrent sous l'affreuse lame de monsieur Guillot. Tout comme eux, plusieurs aristocrates menacés durent fuir leur pays au moment de cette révolution historique. Grâce à des pots-de-vin bien distribués, les de Lafontaine réussirent, comme beaucoup d'autres vivant la même situation qu'eux, à s'embarquer pour l'Angleterre, où de bons amis les introduisirent à la cour londonienne.

La famille y vivait maintenant depuis plus de cinq générations et leur vaste domaine assurait le bien-être, la sécurité et la prospérité de nombreux habitants.

Geneviève y naquit et y vivrait jusqu'à son mariage qui ne saurait maintenant plus tarder, puisque son père accorda récemment sa main à un riche aristocrate écossais, lors d'un somptueux banquet.

— *Mais quelle merveilleuse nouvelle, lui dit Lily-Rose, pleine d'enthousiasme innocent. Vous devez anticiper ce grand jour avec un bonheur immense?*

— *Selon la volonté de mon père, ce sombre événement coïncidera avec mon vingtième anniversaire de naissance, soit dans trois mois à partir de ce jour.*

Monsieur de Lafontaine accorda la main de sa fille à un certain Brandon MacAdams, Lord of Roscommon, Laird of John O'Groates, un homme beaucoup plus âgé qu'elle n'aimait nullement. Partagé entre ses origines irlandaise et écossaise, ce grand propriétaire terrien, autant en Irlande que dans les Highlands écossaises, possédait depuis peu un riche domaine à moins d'une journée à cheval de Londres.

À l'interrogation de Lily-Rose portant sur la double noblesse de son fiancé, Geneviève lui expliqua que contrairement à la noblesse anglaise, les titres écossais et irlandais appartenaient à la propriété, et non à la personne ou à la famille. Dans les deux cas, si la propriété se vendait, le titre suivait. Le nouveau propriétaire devenait Lord ou Laird, selon que la propriété se situait en Irlande ou en Écosse.

Lily-Rose la questionna dans le but de savoir en quoi cela différait des titres anglais. À cela, Geneviève répondit que les titres anglais se rattachaient aux personnes et non aux biens, qu'ils suivaient la famille de génération en génération.

— *Seule héritière de mon père, comte Félix-Antoine de Lafontaine, je deviendrai, à son décès, la comtesse Geneviève de Lafontaine.*

— *Chouette! Je me lie à l'instant d'amitié avec une future comtesse.*

— *Pas si je prends mari, car le jour de mon mariage, je deviendrai Lady Geneviève MacAdams, alors que mon époux deviendra Brandon MacAdams, Comte de Lafontaine, Lord of Roscommon, Laird of John O'Groates.*

— *Alors là, il vous prendra même votre nom?*

— *Non seulement il me prendra mon nom, mais il me prendra également mon titre, ma propriété et la fortune familiale. Il deviendra mon maître absolu.*

— *Mais ses titres irlandais et écossais?*

— *N'oubliez pas que les titres se rattachent à la propriété et non à son propriétaire. Je deviendrai Lady of Roscommon et Lady of John O'Groates, sans pouvoirs aucuns.*

— *Chez moi, ça ne se passerait jamais comme ça.*

Geneviève voulut savoir ce que Lily-Rose entendait par cette dernière remarque, mais celle-ci réalisa rapidement qu'elle venait de dire une phrase de trop. Elle s'efforça rapidement de changer de sujet et raconta comment elle aboutit dans cette somptueuse résidence.

La veille, elle déambulait sur un vieux chemin de campagne, sous un canapé d'un vert indescriptible créé par les branches des arbres sans âge bordant les deux côtés de l'avenue qui se rejoignaient au-dessus du chemin.

Bien qu'au beau milieu d'une journée magnifique, le soleil ne parvenait pas entièrement à éclairer sous cette arche de verdure, elle contemplait ce merveilleux paysage, quand elle se sentit tout à coup étourdie. Puis elle s'évanouit. Un jeune homme se pencha alors sur elle et tenta de la réveiller en lui donnant un peu d'eau. Il la prit dans ses bras et la porta un certain temps avant de la déposer délicatement sur un perron et de

frapper à la grande porte. Tout au long du trajet, il fut poursuivi par ce grand aigle dont elle rêvait souvent, lequel semblait attendre que le Furet pèche par excès de confiance pour lui tomber dessus. C'est là tout ce dont elle se souvenait, du fait qu'elle perdit à nouveau conscience. Seule Geneviève connaissait la suite de l'histoire.

Lorsque le majordome ouvrit, quelle ne fut sa surprise de découvrir cette jeune femme, étendue par terre, inconsciente et trempée par la pluie. Il la prit dans ses bras et la transporta à l'intérieur. Le père de Geneviève, voyant apparaître Jeremy avec cette frêle personne dans les bras à même la bibliothèque où il prenait tranquillement un bon cognac de fin de soirée, ordonna immédiatement que l'on prenne soin d'elle.

Ne pouvant laisser cette étrangère seule, Geneviève suivit volontiers les instructions de son père. Le majordome étendit Lily-Rose, toujours inconsciente, sur le lit de la chambre d'invités et laissa à sa jeune maîtresse le soin de s'occuper de sa nouvelle protégée.

— *Jérémy, auriez-vous la gentillesse de demander à Catherine de venir, je vous prie? demanda cette dernière.*

— *Certainement, mademoiselle.*

Le majordome sortit et Geneviève resta là quelques secondes à contempler l'étrangère, non sans s'interroger sur le comment et le pourquoi de sa présence.

— *Que vous êtes belle, murmura-t-elle presque pour elle-même, mais quel malheur vous amène chez moi à cette heure tardive et dans une aussi affreuse condition?*

On frappa timidement à la porte et Catherine entra discrètement dans la chambre.

— *Vous m'avez fait demander, Mademoiselle?*

— *Oui, Catherine, venez m'aider. Cette jeune femme est inconsciente et toute trempée. Il nous faut lui retirer ses vêtements et la mettre au lit.*

Geneviève et sa dévouée femme de chambre firent vite de dévêtir Lily-Rose, afin qu'elle n'attrape pas froid. Elles entreprirent ensuite de lui passer une robe de nuit chaude et l'installèrent confortablement dans le lit, sous les couvertures. Catherine fit un bon feu dans la cheminée et sortit pour se rendre dans sa propre chambre, pendant que Geneviève s'endormit rapidement dans le fauteuil. Après quoi, elle se réveilla en même temps que Lily-Rose.

Depuis le décès tragique de sa mère, le comte refusait toujours que sa fille monte un cheval à la manière d'un homme, ce que Geneviève appréciait tout particulièrement. À califourchon, elle se sentait en meilleur contrôle de sa monture. L'équitation en amazone ne lui convenait pas du tout. Comment pouvait-elle contrôler un cheval, les deux jambes du même côté? Comment feue sa mère l'aurait-elle pu?

Mais celle-ci n'en faisant toujours qu'à sa tête, son père ni vit aucune autre alternative que de l'envoyer à Londres, dans une école pour jeunes filles. Il croyait fermement que sa fille bien-aimée lui reviendrait en parfaite lady londonienne, la fierté de tout père et de tout futur mari. Elle en voulut longtemps à son père de l'avoir ainsi éloignée, mais aujourd'hui, elle le remerciait sans cesse de lui avoir ouvert les yeux sur la science, les arts, les langues, etc. Et maintenant qu'il la promettait à un homme riche, elle s'attendait à ce que celui-ci lui fasse connaître le monde.

— *Racontez-moi, Lily-Rose, votre aventure jusqu'à notre demeure.*

— *Outre ce que j'ai mentionné tout à l'heure, je ne me souviens pas très bien comment je suis arrivée ici, mais dès que mon sauveur a actionné le heurtoir, je me suis à nouveau évanouie pour me réveiller ici, ce matin, en votre compagnie. Pardonnez-moi tous les ennuis que je vous cause sans doute.*

— *Ma pauvre amie, vous ne nous dérangez aucunement. Mon père partira pour la chasse dans l'heure qui suit et je resterai seule pour une bonne partie de la journée. Je pourrai donc entendre une autre voix que celles des domestiques et aussi, vous pourrez me raconter toute votre histoire dans ses plus succulents détails.*

— *Je crois que ceci s'avérera impossible, car je ne me souviens d'à peu près rien de mon voyage. Par contre, il me sera agréable de vous tenir compagnie pour quelque temps.*

Lily-Rose admit trouver malheureux que sa nouvelle amie doive épouser un homme qu'elle n'aimait guère. Geneviève lui confessa qu'elle aimait quelqu'un d'autre, mais que celui-ci semblait s'en fiche éperdument. Elle tenta à plusieurs reprises de s'approcher de lui, mais en vain. Alors puisqu'il ne lui portait aucune attention, elle épouserait MacAdams et voilà tout. Sans compter, de plus, qu'elle ne voulait pas déplaire à son père.

— *Mais comment cet homme peut-il ne pas vous aimer d'un amour aussi grand que le vôtre? s'enquit Lily-Rose. En aime-t-il une autre?*

— *Non, je ne le crois pas, sauf qu'il ne porte aucune attention à moi. Il parle constamment de ses fameux rubans et m'a même dit qu'il travaillait à la confection d'un ruban magique. Son père accuse un grand âge et du fait qu'il ne possède plus une très bonne santé, Carl, tel est son nom, va bientôt hériter de sa vieille boutique.*

En entendant cela, le cœur de Lily-Rose sauta un ou deux battements. Elle s'enquit donc du nom de cet homme et sans grande surprise, Geneviève lui confirma qu'il s'agissait bel et bien de Carl London, un jeune fabricant de rubans, œuvrant dans la boutique londonienne de son père.

Ils se rencontrèrent la première fois lorsqu'un jour, elle entra dans ladite boutique. Dès qu'elle vit Carl, elle en tomba follement amoureuse. Ils se revirent à plusieurs reprises et à chaque fois, elle l'aimait de plus en plus. Elle attendait qu'il lui avoue ses sentiments envers elle, mais il ne le fit jamais.

— *Alors, quand mon père m'a informée qu'il avait accordé ma main à cet irlandais... écossais ou je ne sais plus quoi, j'ai longuement pleuré, puis je me dis que si Carl ne me donnait aucun signe d'affection, cela signifiait qu'il ne m'aimait pas. Alors, je me suis fait une raison et ai accepté de me fiancer avec celui que mon père avait choisi pour moi.*

— *Alors, vous épouserez quelqu'un que vous n'aimez pas, parce que celui que vous aimez semble trop con pour vous avouer qu'il vous aime tout autant que vous?*

— *Je ne comprends pas ce mot «con»... que voulez-vous dire?*

— *D'où je viens, nous utilisons beaucoup cette expression-là; cela signifie que cet homme, tellement stupide, risque de vous perdre pour toujours, faute de changer d'attitude.*

— *Qu'est-ce qui vous fait croire qu'il m'aime? Le connaissez-vous? Est-ce lui qui vous envoie?*

Comment Lily-Rose pouvait-elle lui expliquer qu'effectivement, elle connaissait Carl London... mais dans le futur; comment lui dire qu'elle le savait follement amoureux du souvenir de la femme qu'il s'efforçait de perdre dans le présent?

Lily-Rose répondit que cela semblait faire partie de ces souvenirs qui lui échappaient pour l'instant, mais l'assura de sa conviction sur ce sujet. Peut-être accusait-il une grande timidité devant la femme qu'il aimait. Peut-être l'intimidait-elle?

— *J'aimerais tellement vous croire, Lily-Rose.*

— *Alors croyez-moi, car je vous garantis qu'il s'agit de la pure vérité. Carl London vous aime à la folie et sous peu, il vous offrira un ruban magique, avec lequel il compte conquérir votre cœur une bonne fois pour toutes.*

Chapitre 7

Lily-Rose devait surveiller ses propos, car elle venait encore une fois de l'échapper belle. Comment, à présent, expliquer à Geneviève que Carl London travaillait jour et nuit à mettre au point un ruban magique destiné à faire chavirer son cœur?

Heureusement, elle ne sembla pas capter sa dernière remarque, car elle n'en fit aucune allusion. La jeune femme resta donc coite sur le sujet, espérant pouvoir ne plus y revenir.

— *Vous savez, Lily-Rose, il ne nécessiterait d'aucune magie pour gagner mon cœur; il le possède déjà tout entier.*

— *Je sais bien, ce n'était qu'une figure de style. Que dit votre père sur le sujet?*

— *Mon père ignore entièrement mes sentiments pour Carl; il croit que j'approuve sa décision d'épouser Brandon MacAdams.*

De l'avis de Lily-Rose, Geneviève devait absolument faire comprendre à son père qu'il se trompait grossièrement. Il ne pouvait pas, il ne devait pas obliger sa fille à épouser un homme qu'elle n'aimait guère, qu'elle n'avait même encore jamais rencontré.

— *Mais ma pauvre Lily-Rose, il n'existe aucune autre pratique dans notre société. Les parents choisissent votre mari et vous vous y conformez; voilà tout.*

— *Je vous garantis que le temps venu, moi seule choisirai l'homme que j'épouserai.*

— *Que j'aimerais vivre dans votre monde et jouir de ces libertés que vous m'énoncez. Je vous envie, Lily-Rose.*

Devant l'impossibilité de pouvoir tout expliquer à Geneviève, Lily-Rose devrait l'aider à convaincre son père de son profond amour pour un autre que ce vieux Lord et que l'élue de son cœur constituait le meilleur parti pour elle. Du coup, elle lui promit de l'aider à faire entendre raison à son paternel. Il ne manquait plus qu'à trouver le moyen de respecter sa promesse.

De son côté, Geneviève refusait mordicus de tout raconter à son père; du moins, pour l'instant. Lily-Rose lui proposa alors d'aller visiter Carl, à Londres, ce à quoi l'autre répondit en lui expliquant que pour ce faire, elles devraient voyager une bonne demi-journée, sans compter que son père ne la laisserait jamais partir seule.

— *Mais vous ne voyagerez pas seule, j'irai avec vous, rétorqua Lily-Rose.*

— *Voyez-vous ça! Une jeune demoiselle de vingt ans, promise à un gentleman de haute stature sociale, s'en allant faire une petite virée à Londres, accompagnée de sa grande amie d'à peu près le même âge, et ce, sans chaperon.*

— *Alors demandez à votre mère de nous accompagner!*

— *Mais ma chère amie, ne vous ai-je pas dit, tout à l'heure, que ma mère quitta ce monde à la veille de mes seize ans, fit Geneviève en laissant les larmes inonder librement ses joues. Elle est morte à la suite d'un accident d'équitation.*

— *Quelle conne suis-je? Pardonnez-moi chère Geneviève, je ne me souvenais plus. Comment cela s'est-il passé?*

Geneviève et ses parents revenaient d'une randonnée quand tout à coup, un renard apeuré leur coupa le chemin, faisant cabrer leurs chevaux. La mère de Geneviève chuta lourdement, puis se frappa la tête sur une grosse pierre. Son père sauta immédiatement de cheval pour se précipiter vers elle, mais fit vite de réaliser son impossibilité de lui porter secours. Agenouillée près de sa mère, Geneviève pleurait amèrement tout en la secouant pour la forcer à se réveiller. Monsieur le comte la saisit alors par les épaules, l'aida à se relever et dans les bras l'un de l'autre, pleurèrent ensemble leur immense perte.

— *Mais quelle histoire atroce! s'exclama Lily-Rose. A-t-elle beaucoup souffert?*

— *Non, elle est morte sur le coup.*

— *Vous m'en voyez tellement désolée, Geneviève, j'ignorais tout.*

— *Mais comment auriez-vous pu savoir?*

Elles décidèrent donc de partir avec la femme de chambre. Considérant cette dernière davantage comme une amie que comme une domestique, Geneviève lui faisait entièrement confiance. Catherine tenterait l'impossible afin de plaire à sa jeune maîtresse.

Sans plus tarder, elles convoquèrent ladite Catherine dans la chambre et la mirent au parfum de leur plan. Après qu'elles lui eurent expliqué la raison de ce petit voyage, la dame s'effondra en larmes, comprenant mieux, maintenant, pourquoi Geneviève changeait tant depuis l'annonce de son éventuel mariage. Sans hésiter, elle promit de tout tenter pour l'aider à convaincre son père et conquérir le cœur de son stupide rubanier.

Ensemble, les trois passèrent une très belle journée. Le soleil leur chauffait la peau, les jardins débordaient de vie, les oiseaux chantaient les rengaines typiques à chacune de leurs espèces et les papillons virevoltaient parmi les fleurs odorantes. Dans le ruisseau qui dévalait sa pente, elles trempèrent leurs pieds dans ses eaux froides mais tellement bienfaisantes. Elles profitèrent de ce court moment pour élaborer un plan d'action visant à sauver le cœur de Geneviève.

Plus tard, avant de descendre pour le repas du soir, la jeune comtesse rappela à Lily-Rose qu'en tout temps, elle devait s'adresser à elle en l'appelant Lady Geneviève. Quant à son père, qui tenait beaucoup aux traditions et aux titres de noblesse; tous devaient l'appeler Monsieur le Comte. Seule Geneviève bénéficiait du rare privilège de l'appeler père.

Lily-Rose et Catherine aidèrent Geneviève à s'habiller pour le souper. Pour cet événement culminant de la journée, tous devaient revêtir leurs plus beaux atours. Une fois habillée, Geneviève jeta un coup d'œil en direction de Lily-Rose pour vite réaliser l'aspect très quelconque de cette dernière.

— *Dites-moi, Catherine, s'enquit-elle, ne pouvons-nous pas trouver quelque chose de convenable pour vêtir notre amie?*

— *Certainement, Mademoiselle. Je crois pouvoir trouver dans la garde-robe quelque chose qui lui irait très bien.*

— *Alors je me fie à vous pour bien préparer mademoiselle Lily-Rose pour le souper. Je descends rencontrer Monsieur le Comte, que j'ai entendu rentrer il y a peu de temps. Dès que notre amie sera prête, vous descendrez avec elle afin que je la présente à mon cher père.*

— *Je ne vous décevrai nullement, Mademoiselle.*

— *Je sais, Catherine, jamais je ne regretterai ma confiance en votre jugement.*

Sur ce, Geneviève sortit de la chambre et laissa Lily-Rose seule avec Catherine, qui s'empressa de trouver dans la garde-robe de sa maîtresse quelque chose à lui mettre sur le dos. Elle lui choisit une très belle robe en soie rose, décorée de rubans de velours de la même couleur. Lily enfila ladite robe, que l'on aurait crue taillée sur mesure, tellement elle lui saillait à merveille.

— *Voilà la plus belle robe que j'aie portée de toute ma vie, Catherine!*

Geneviève aimait tout particulièrement cette robe, qu'elle portait très souvent. Aussi, eut-elle beaucoup de peine à la laisser de côté, lorsqu'elle fut trop grande pour la porter.

— *Peut-être que je devrais me contenter de quelque chose qui rappellerait moins de souvenirs à Geneviève, ajouta-t-elle, qu'en pensez-vous Catherine?*

— *Certainement pas, Mademoiselle. Je connais suffisamment ma jeune maîtresse pour savoir qu'elle sera ravie de vous voir redonner vie à sa robe favorite.*

— *Très bien, alors, si vous le dites.*

Catherine s'affaira ensuite à lui brosser les cheveux, qu'elle décora d'un superbe ruban de velours, identique à ceux qui ornaient sa robe. Enfin prête à rencontrer Monsieur le Comte de Lafontaine et Catherine l'accompagnant, elle descendit le grand escalier.

Ce faisant, elle ne pouvait détacher les yeux de ce somptueux chandelier tout en cristal, suspendu au haut plafond. Pour un court instant, elle s'imaginait être une magnifique princesse

descendant vers la salle de bal.

Contemplant la grande richesse des lieux, elle suivit Catherine qui l'escorta jusqu'à la salle à manger, avant de lui indiquer la place qu'elle devait occuper à l'immense table où l'attendaient Geneviève et son père.

La voyant se joindre à eux dans la magnifique pièce où il devait faire bon manger et discuter en famille, le père de Geneviève se leva pour dire :

— *Nous vous souhaitons la bienvenue dans notre humble demeure, chère demoiselle. Vous semblez vous sentir mieux qu'hier soir, quand Jeremy vous a trouvée sur le porche principal.*

— *Je vous remercie infiniment, cher comte, de m'accueillir dans votre merveilleuse maison. Je vous assure que je vais beaucoup mieux.*

Geneviève implora son père de permettre à Lily-Rose de demeurer chez eux pour un temps, persuadée que sa mémoire défaillante lui reviendrait certainement sous peu. Elle s'ennuyait tellement depuis le départ de sa pauvre mère, qu'il lui ferait un bien immense de parler avec quelqu'un de son âge.

— *Certainement, mon enfant. J'espère même que Lily-Rose et toi deviendrez de bonnes amies.*

À la demande de Monsieur le Comte, Lily-Rose s'efforça de leur raconter comment, ayant senti une faiblesse soudaine, elle s'évanouit sur le perron de sa résidence. À nouveau, elle feignit une amnésie totale des événements précédant son arrivée chez lui. Toutefois, elle leur raconta sa rencontre avec cet étrange jeune homme qui se transforma en furet avant de disparaître dans la nature.

— *Un furet, dites-vous ? questionna le comte. Quelle imagination fertile !*

— *N'est-ce pas, père, le nom qu'affublent les gens à ce jeune hors-la-loi que ces incompetents de gendarmes recherchent depuis peu ?*

Les autorités rêvaient effectivement de mettre la main au collet de ce jeune brigand, mais il ne s'agissait ici que de l'imagination d'une jeune femme en difficulté, sans rien de plus. C'est du moins ce que croyait le comte.

— *Père, reprit Geneviève, pourrions-nous, Lily-Rose et moi, aller en ville, demain, afin d'y acheter de nouveaux rubans ?*

— *Vous voulez aller à Londres juste pour acheter des rubans ?*

— *J'aimerais emmener Lily-Rose visiter la boutique de Monsieur London. Il fabrique de si jolies choses.*

— *Tu sais, ma fille, que je n'aime pas tu ailles seule en ville ; surtout si ce furet hante les chemins entre ici et Londres, répliqua le comte, tout sourire.*

Du tac au tac, Geneviève répliqua que Catherine pourrait les accompagner. Aussi, partiraient-elles très tôt pour s'assurer de revenir avant la tombée du jour. Enfin, ne serait-ce que pour rassurer son père, elle ajouta qu'elle ne croyait guère que ce jeune hors-la-loi songe à s'attaquer à de jolies jeunes femmes comme elles.

— *Très bien, alors ; Catherine, vous accompagnerez ces deux jeunes demoiselles à Londres et vous les ramènerez à temps pour le thé. Je peux compter sur vous ?*

— *Certainement, Monsieur le Comte. J'accompagnerai Mademoiselle Geneviève et Mademoiselle Lily-Rose. Avec Lucas, nous assurerons leur sécurité.*

Le sort en était jeté. Elles iraient à Londres le lendemain. Une fois là-bas, Geneviève devait conquérir le cœur de Carl London. Sachant que chacun aimait l'autre profondément, Lily-Rose se dit qu'il ne leur restait qu'à se l'avouer. Elle brûlait d'envie d'en savoir davantage au sujet de ce fameux furet dont tout le monde parlait et qu'elle voyait de plus en plus souvent dans ses rêves. Qui était donc cet étrange personnage et que lui voulait ce fameux aigle qui le pourchassait constamment ?

Le souper se déroula sous le signe de la joie. Geneviève et monsieur le comte inclurent Lily-Rose dans leurs conversations, comme si celle-ci faisait partie de la famille. Catherine, qui se tenait quelque peu en retrait mais toujours prête à intervenir au besoin, attendait qu'on lui adresse la parole, n'hésitant nullement à répondre aux interrogations et à donner son humble avis, lorsque demandé.

Geneviève affichait un air très joyeux pendant que son père souriait à pleines dents, sans doute heureux de revoir le bonheur dans les yeux de sa fille adorée grâce à la présence de Lily-Rose.

— *Qui est ce fameux Furet? chercha à savoir cette dernière.*

— *Ma chère amie, de répondre Geneviève, le Furet est l'homme le plus séduisant de toute l'Angleterre. Il est jeune, beau et toutes les jeunes femmes tombent à ses pieds.*

De son côté, Monsieur le Comte confessa qu'en vérité, il ne s'agissait que d'un vulgaire petit brigand, maître du vol à la tire, qui ne respectait nullement les convenances. La rumeur voulait qu'il soit le fils d'un gentilhomme. Révolté contre son héritage et sa naissance, il épousa les mauvaises manières et l'absence de morale des classes inférieures de leur noble ville.

— *Mon père, contesta Geneviève, comment pouvez-vous le condamner ainsi, sans même l'avoir rencontré?*

— *Je n'ai point rencontré Jack l'Éventreur, mais je connais quand même ses ignobles crimes.*

Se sentant mal d'avoir plongé le père et la fille dans un tel désaccord, Lily-Rose s'en excusa prestement.

— *Vous n'êtes guère responsable de la tournure de cette discussion, ma chère amie. Mon père a des idées très arrêtées lorsqu'il s'agit de malheureux qui ne se plient pas aux exigences de notre classe sociale.*

Monsieur le comte reconnut que sa fille avait raison. La politesse l'obligeait à demander pardon à Lily-Rose pour ses remarques déplacées et son absence de charité chrétienne. Les trois levèrent alors leur verre et terminèrent la soirée en discussions plus légères et joyeuses.

Le lendemain, le jour à peine levé, Geneviève, Catherine et Lily-Rose prirent place dans la calèche de Monsieur le Comte, avec Lucas, le conducteur, et entreprirent leur court périple vers Londres, à la conquête du cœur de Carl.

Il faisait un soleil radieux, dans un ciel exempt de tout nuage. Déjà à cette heure précoce de la journée, l'astre du jour les gratifiait de sa chaleur bienfaisante.

— *Lucas, fit Geneviève, avant de nous mettre en route pour Londres, j'aimerais effectuer un court arrêt.*

— *Mais, Mademoiselle, je promis à votre père, Monsieur le Comte, de vous conduire directement à votre destination, sans aucun détour.*

— *Je comprends, Lucas, mais j'aimerais réellement rendre visite à ma mère, la Comtesse.*

Comprenant le bien-fondé de la demande, le chauffeur accepta d'effectuer le détour, affirmant que le Comte ne pourrait certes s'y opposer.

— *Merci, Lucas, de votre aimable compréhension.*

Lucas dirigea alors la calèche vers le cimetière où reposaient les ancêtres de la famille de Lafontaine. Depuis plusieurs générations, leurs descendants venaient se recueillir sur les tombes de leurs parents disparus.

Sur les lieux, un très vieux chêne imposait le respect par sa gigantesque taille, tout en étendant son ombre généreuse sur quiconque désirait se protéger des rayons ardents du soleil. Les nombreuses pierres tombales de tous âges s'en éloignaient, en cercles concentriques.

Quelque peu à l'écart, Geneviève et Catherine s'agenouillèrent au pied d'un énorme

monument de pierre et prièrent Lily-Rose de les imiter. Surmontant le monument, un grand ange de marbre blanc, les ailes déployées et brandissant une énorme épée d'une main, étendait l'autre de façon protectrice. La tête inclinée, il semblait regarder les trois jeunes âmes pleines d'espoir et les rassurer à l'effet que nul danger ne pouvait les atteindre en ces lieux saints.

Sur la face principale du monument se trouvait l'inscription:

*À la mémoire de ma douce épouse
Florence Bergeyres, Comtesse de Lafontaine,
Née le 7 janvier 1817,
Rappelée auprès de Dieu
ce 2 septembre 1853.
Nulle épouse, nulle mère ne fut autant aimée.*

Elles se recueillirent toutes trois quelques minutes puis, au signal de Geneviève, se relevèrent afin de retourner dans la calèche. Ceci fait, Lucas commanda au cheval de reprendre le chemin conduisant à Londres.

Durant tout ce temps, personne ne remarqua la présence du jeune homme qui les observait, tapis derrière une pierre tombale de granit noir, non loin d'où les trois filles priaient. Au départ de la calèche, l'individu abandonna sa cachette pour retrouver sa monture fouguese attachée à l'un des nombreux arbres bordant le chemin, puis décida de les suivre. Qui étaient donc ces charmantes jeunes femmes? Son cœur fiévreux battant la chamade, il devait provoquer une rencontre avec elles. Il suivit donc leur calèche, tout en respectant une certaine distance pour ne point se faire remarquer.

Tout le long trajet, Lily-Rose s'interrogeait à savoir comment se déroulerait la rencontre entre Geneviève et Monsieur London. Elle craignait terriblement la non-réciprocité de leurs sentiments, ce qui serait fâcheux, car elle ne pouvait guère intervenir dans le déroulement des événements.

Quand enfin elles arrivèrent à destination, le soleil approchait déjà de son apogée et aucun nuage ne venait gâcher le bleu du ciel. Geneviève et Lily-Rose descendirent de la calèche, tandis que Catherine et Lucas y demeurèrent pour les attendre.

Non loin de là, au tournant de la rue, le Furet descendit de son cheval et se contenta d'observer la suite des événements.

Et l'histoire se répéta. Lily-Rose se retrouvait une fois de plus devant la vieille boutique de Monsieur London, fabricant de rubans.

Chapitre 8

Lily-Rose fit tinter la clochette au-dessus de la vieille porte lorsqu'elle entra timidement dans le mystérieux domaine du ruban magique. Curieusement, l'antique boutique demeurerait inchangée depuis sa dernière visite. Toujours aussi vieux, aussi poussiéreux et envahi d'autant de boîtes de rubans, l'endroit ne semblait aucunement subir l'emprise du temps. Toutefois, un changement subtil s'opérait. Elle ne pouvait dire pourquoi, mais elle n'entrait pas tout à fait dans la même boutique que lors de sa première visite.

Du sommet du vieil escalier, une voix chevrotante leur parvint; une voix qui semblait familière à Lily-Rose, mais pas tout à fait connue. Les deux jeunes femmes levèrent les yeux vers l'endroit d'où provenait la voix et aperçurent un vieil homme tout courbé.

— *Bonjour, mesdemoiselles; comment puis-je vous aider?*

— *Cette magnifique boutique vous appartient-elle? questionna Lily-Rose.*

— *En effet, mon enfant; Hilbert London à votre humble service. Je fabrique les plus beaux rubans de Londres, et ce, depuis déjà plus de cinquante ans.*

— *Je vous présente Lady Geneviève de Lafontaine. Quant à moi, vous pouvez m'appeler Lily-Rose.*

— *Vous me voyez très enchanté de rencontrer d'aussi jolies jeunes femmes que vous.*

Hilbert London descendit laborieusement l'escalier tortueux pour se lancer à la rencontre des deux amies. Sous une vieille redingote usée à la corde, un dos voûté et des jambes arquées qui le faisaient horriblement souffrir, le vieillard tenait à la main un vieux mouchoir de dentelle avec lequel il s'épongeait le front. Il transpirait abondamment et avec raison, compte tenu de la chaleur étouffante qu'il faisait dans la boutique.

L'homme ressemblait étrangement au malheureux personnage de Moses Fagin, dans le roman «Oliver Twist» de Charles Dickens. Toutefois, ses manières raffinées surpassaient celles du malheureux Fagin. Il s'approcha péniblement de Geneviève et lui fit un baisemain des plus délicats, puis répéta le geste à l'endroit de Lily-Rose.

— *Que puis-je faire pour d'aussi charmantes demoiselles?*

— *On nous recommande fortement la beauté et la qualité de vos rubans, Monsieur London, dit Geneviève. Pourriez-vous nous en montrer quelques-uns?*

Voyant là une occasion unique d'exhiber ses petits trésors, le marchand répliqua en disant:

— *Deux si belles et gentilles jeunes femmes tendraient certainement une oreille attentive aux propos de ce vieil homme si seul que je suis depuis fort longtemps, bien malgré la présence pleine d'amour et d'attentions de mon fils adoré.*

— *Vous fabriquez vous même tous ces rubans? lui demanda Lily-Rose.*

— *Oh non, plus maintenant; mon fils me donne un bon coup de main. Celui-ci possède un talent inouï. Il prétend travailler à la confection d'un ruban magique. Bien que farfelue, je crois que son idée pourrait se réaliser, tellement il y travaille fort.*

Effectivement, le jeune Carl ne quittait plus son atelier, tellement la fabrication de ce ruban magique dont lui seul connaissait la raison et le but de sa conception lui tenait tant à cœur.

— *Mais en quoi consisterait la magie de ce fameux ruban? questionna Geneviève.*

— *Je ne saurais vous le dire, Mademoiselle; seul mon fils pourrait vous répondre.*

— *Justement, Monsieur London, pourrions-nous parler à Carl? s'enquit Lily-Rose.*

— *Il devait s'absenter afin de rencontrer une vieille cliente qui malheureusement, ne peut plus se déplacer, compte tenu de son grand âge et de ses lourdes infirmités. Mais comment connaissez-vous mon fils, mademoiselle? Jamais je ne vous ai vue auparavant... et je n'oublie jamais un si beau visage.*

Comment Lily-Rose pouvait-elle expliquer à Hilbert London qu'elle rencontrerait son fils unique plusieurs décennies plus tard, alors lui-même un pauvre vieillard malheureux.

— *Mais voyons, Monsieur London, vous avez mentionné son prénom plus tôt.*

— *Non, mademoiselle. Jamais encore je ne vous ai dévoilé le prénom de mon garçon. Vous venez de le mentionner pour la première fois depuis votre arrivée. De toute façon, Carl peut bien fréquenter les jeunes femmes de son choix, n'est-ce pas?*

De façon méfiante, Geneviève dévisagea Lily-Rose, laquelle comprit immédiatement qu'elle devrait s'expliquer plus tard. Elles réglèrent la note pour les rubans choisis et s'apprêtaient à sortir de la boutique, lorsque tinta la clochette de cuivre patinée au-dessus de la porte, prévenant de l'arrivée d'un nouveau client.

Tous trois se retournèrent vers la porte pour apercevoir un grand jeune homme tout maigre et boutonneux, dont le regard timide allait de Geneviève à Monsieur London, avant de s'arrêter sur la personne de Lily-Rose. Pendant plusieurs secondes, il la fixa, ce qui ne fut pas sans la gêner. Leur hôte s'en apercevant, dit au jeune homme visiblement très intimidé:

— *Aurais-tu oublié tes bonnes manières dans la rue, jeune homme? Dis bonjour à ces deux charmantes demoiselles que voici. Ici, Lady Geneviève de Lafontaine, et ici, sa compagne, la demoiselle Lily-Rose. Mesdemoiselles, je vous présente mon fils, quelque peu luna-tique, Carl.*

— *Bonjour, mesdemoiselles, bonjour Père.*

Carl s'approcha lentement de Lily-Rose, lui saisit délicatement la main et y déposa un baiser des plus légers. Ses yeux ne se détachaient pas de ceux de la jolie jeune femme qui elle, sentait la colère dans le regard que Geneviève posait sur eux. Du coin de l'œil, elle voyait le visage de son amie s'empourprer. Nul doute que plus tard, elle allait devoir lui fournir de bonnes explications.

— *Carl, je vous présente ma bonne amie, Lady Geneviève de Lafontaine.*

— *Bonjour, Lady Geneviève. Comment allez-vous, aujourd'hui? dit Carl en lui prenant la main et l'effleurant du baiser le plus timide qui soit.*

— *J'allais très bien jusqu'à ce moment, Carl!*

Sur ce, une Geneviève bouillante tourna précipitamment les talons et sortit prestement de la boutique. Profondément gênée, Lily-Rose s'excusa auprès de leurs hôtes et s'empressa de suivre sa copine à l'extérieur de la boutique. Déjà assise dans la calèche, Geneviève lui laissa à peine le temps d'y monter avant d'ordonner au chauffeur, de façon fort autoritaire, de les ramener à la maison.

Alors qu'ils s'apprêtaient à partir, quelque chose, de l'autre côté de la rue, attira l'attention de Lily-Rose. Elle ne savait ce qui intriguait son esprit de la sorte, mais elle subissait un profond inconfort. Elle se sentait observée, sans toutefois trouver la source de cette sensation dérangeante. Elle reporta alors son attention sur Geneviève, qui semblait sévèrement contrariée.

De l'autre côté de la rue, un homme sortit de sa cachette et enfourcha sa monture, entreprenant de suivre les trois femmes jusqu'à leur destination.

Pendant ce temps, Carl, qui les suivit discrètement à l'extérieur de la boutique, remarqua les agissements douteux du jeune cavalier. Ne pouvant rien y faire, il retourna dans le magasin et ferma la lourde porte derrière lui.

Durant le long chemin du retour, Geneviève n'adressa pas la moindre parole à Lily-Rose. Une fois au manoir, elle s'empressa de descendre de la calèche, d'entrer à l'intérieur et de monter à sa chambre, ignorant totalement les mots de bienvenue du majordome.

Voyant Lily-Rose entrer à son tour, l'employé s'enquit auprès d'elle de l'issue de leur visite à Londres. Après que Lily-Rose lui eut répondu que sa jeune maîtresse ne se sentait pas très bien, il lui annonça que le dîner serait servi sous peu. Son interlocutrice l'assura qu'elles seraient prêtes à l'heure et monta à son tour. Le cœur lourd, elle ferma la porte de sa chambre derrière elle et entendit Geneviève

qui pleurait à chaudes larmes. Refusant de laisser les choses telles quelles, elle alla frapper discrètement à la porte de son amie, mais cette dernière ne lui répondit pas. Elle persista et frappa à nouveau.

— *Geneviève, c'est moi, Lily-Rose; ouvrez-moi, je vous en prie.*

— *Allez-vous-en; je ne veux plus jamais vous revoir! Je me suis confiée à vous et comme une sale opportuniste, vous m'avez joué dans le dos. Vous savez que j'aime Carl et jamais je ne pardonnerai votre trahison.*

— *Mais Geneviève, je veux vous aider. Laissez-moi entrer pour que je puisse vous expliquer; je vous en supplie.*

Lily-Rose entendit alors la clé tourner dans la serrure et la porte s'entrouvrit. Elle la poussa légèrement et pénétra dans la chambre. Voyant Geneviève s'étendre sur son lit afin de se remettre à pleurer de plus belle, elle s'en approcha pour la prendre dans ses bras, mais l'autre lui résista. Elle insista, jusqu'à ce que Geneviève cède enfin et se réfugie contre elle pour évacuer sa peine. Elle finit par s'assoupir, laissant à Lily-Rose un peu de temps pour remettre ses idées en ordre et trouver ce qu'elle allait lui dire à son réveil.

Lentement, Geneviève sortit de son sommeil et se dégagea des bras de sa copine. Reprenant lentement ses esprits, elle se redressa, regarda Lily-Rose droit dans les yeux et lui demanda:

— *Je vous croyais une amie sincère et je vous faisais totalement confiance; pourquoi une telle tromperie?*

— *En vérité, chère amie, je ne veux que votre bonheur. Vous devez me croire.*

— *D'où connaissez-vous Carl?*

— *Je crains que cela ne fasse sans doute partie de mon passé oublié.*

— *Encore ces histoires d'amnésie, Lily-Rose?*

— *Geneviève, je ne peux vous en dire plus. De mes souvenirs les plus lointains, je ne connaissais pas cet homme jusqu'à aujourd'hui.*

— *Vous mentez, je le sais! Jamais il ne m'a contemplée avec les mêmes yeux qu'il a posés sur vous aujourd'hui. Quelle passion vous lie tous les deux et pourquoi me trompez-vous avec autant de méchanceté... moi qui vous ai accueillie dans la maison de mon père sans la moindre question et qui vous fais déjà une place immense dans mon cœur?*

En effet, l'attitude de Carl ne fut pas sans surprendre Lily-Rose au plus haut point. Pourquoi agit-il de la sorte? Vu les sentiments de Carl à l'endroit de Geneviève, pourquoi s'attarder à elle plutôt qu'à celle qu'il aimait à en perdre la raison?

— *Geneviève, jamais je n'ai voulu vous faire du mal. Jamais je n'ai vu Carl avant aujourd'hui et je ferai tout en mon possible pour que la lumière se fasse dans ses yeux et dans son cœur. Je vous demande, non... je vous implore de me faire confiance. J'ai promis de vous aider et je le ferai.*

— *Mais il vous a contemplée avec un regard amoureux. Comment puis-je faire, maintenant, pour le conquérir?*

— *Geneviève, je crois que sa timidité le fait agir de la sorte.*

Geneviève pouvait-elle vraiment considérer Lily-Rose comme une rivale? Croyait-elle vraiment que Carl puisse tomber amoureux avec sa copine? S'il se montrait timide au point de fuir vers une autre que l'élue de son cœur, cela signifiait sans aucun doute que celle-ci l'intimidait.

— *Il se sent tout simplement terrorisé en votre compagnie, Geneviève. Votre présence lui fait perdre tous ses moyens. Par ses agissements inhabiles d'aujourd'hui, il veut inconsciemment vous montrer ce qu'il peut ressentir pour vous, sans pouvoir vous le témoigner en votre unique présence.*

— *Mon esprit admet difficilement ce que vous dites, mais mon cœur me convainc de*

votre bonne foi. Que faire, maintenant?

— *Premièrement, redevenons de bonnes amies et faites-moi à nouveau confiance.*

— *Certainement, comment pourrais-je faire autrement?*

— *Très bien. Demain, je retournerai discuter avec Carl à la boutique de son père et tenterai de lui faire entendre raison.*

— *Très bien, Lily-Rose, je vous fais entièrement confiance. Mais ne trahissez pas ma foi en vous, car ma profonde peine dépassera ce que je suis à même de pouvoir endurer depuis le départ de ma pauvre mère.*

Au même moment, Jeremy frappa légèrement à la porte de la chambre, pour annoncer l'heure du dîner. Du coup, elles accélérèrent leurs préparatifs. Leur bonne humeur reprenait le dessus et quelques minutes plus tard, alors qu'elles s'apprêtaient à entrer dans la salle à manger où le père de Geneviève les attendait, le bonheur et la joie habitaient à nouveau leurs cœurs.

Monsieur le Comte les interrogeant sur leur voyage à Londres, Geneviève lui raconta avec émerveillement les événements heureux de leur journée. Elle lui décrivit la vieille boutique de Monsieur London, Hilbert London lui-même, ainsi que Carl et la fantastique journée passée en compagnie de son amie Lily-Rose.

— *Luca me dit que tu l'as fait dévier de l'itinéraire convenu, fit le père de Geneviève.*

— *Oui, père, en effet. Luca a volontiers accepté de passer par le cimetière afin que nous puissions prier sur la tombe de maman. Cela vous pose-t-il un problème?*

— *Non, bien sûr que non, mon enfant. Comment te sens-tu face au décès de ta mère?*

— *Vous savez, père, le deuil dure un certain temps. Mais je vais bien, maintenant; je vais mieux.*

— *Je suis vraiment heureux d'entendre ça, Geneviève. Seul le profond chagrin de voir sa fille adorée pleurer sa mère disparue surpasse la peine que ressent un homme suite à la perte de la femme qu'il aime.*

Geneviève se leva de sa chaise et vint retrouver son père pour déposer un baiser rempli d'amour sur sa joue.

— *Merci, père. Aucune jeune femme n'a un père aussi merveilleux que le mien.*

Monsieur le Comte connut jadis Monsieur London, car la mère de Geneviève se procurait souvent de très beaux rubans chez le vieil artisan. Se souvenant de la boutique, pour y être allé une première fois avec sa mère lorsque tout jeune garçon, il demanda à Geneviève et Lily-Rose si le désordre et la poussière y régnaient toujours. D'aussi loin qu'il pouvait se souvenir, toujours il perçut Hilbert London comme un vieillard infirme. Des uns croyaient que cet homme ne connut jamais la jeunesse.

— *Quand je l'ai vu aujourd'hui, répondit Lily-Rose, il me faisait malheureusement penser au vieux Fagen.*

— *Le Fagen de monsieur Dickens?*

— *En effet, Monsieur le Comte, il me fait l'effet de ce pauvre personnage.*

— *Mais voyons, ma pauvre enfant, votre fourbe personnage de Fagen entraîne de pauvres garçons sans famille à quêter et voler les innocentes gens. D'ailleurs, si je me souviens bien, ce même Fagen fut pendu pour ses nombreux crimes.*

Ce disant, Monsieur le Comte ne se trompait que partiellement. Auteur alors en vogue dans toute l'Angleterre, Charles Dickens dépeignait ses personnages nécessaires en leur faisant défendre les droits des enfants abandonnés, l'éducation pour tous, la condition féminine et de nombreuses autres nobles causes, dont celle des orphelins et des prostituées. Plus qu'un simple romancier, Charles Dickens œuvrait très fort pour améliorer la qualité de vie de la classe ouvrière.

Réalisant que sa curieuse amie allait surenchérir, Geneviève lui adressa un regard sévère, l'instruisant de cesser. Puis tous s'employèrent à faire honneur aux bons plats de madame

Florence, la cuisinière attitrée de Monsieur le Comte.

Après le copieux repas, celui-ci se retira dans sa bibliothèque dont il était si fier, pendant que les deux jeunes femmes prirent le chemin du petit boudoir totalement aménagé et décoré par feu Madame la Comtesse, afin d'y prendre le dessert et le thé.

— *Dites-moi, Lily-Rose, d'où vous viennent ces idées saugrenues au sujet de Monsieur Dickens et de ses préoccupations quelconques au sujet de la société londonienne?*

— *Mais voyons, Geneviève, il suffit d'étudier attentivement ses romans pour percevoir la profonde détresse des gens qu'il dépeint si bien.*

— *Mais ses invraisemblables histoires sortent tout droit de son imagination tordue dans le but évident de déranger les esprits fragiles et de faire un peu d'argent.*

— *Pauvre Geneviève... vous ne comprenez rien. Retirez vos œillères, regardez autour de vous et vous réaliserez que les gens souffrent. Tous ne naissent pas avec une proverbiale cuillère d'argent dans la bouche. Juste pour survivre, la plus grande partie du peuple doit travailler très fort, pendant que les fortunés, qui ne constituent qu'une infime minorité, détiennent toute la richesse.*

Loin de Lily-Rose l'idée de convaincre Geneviève. Tout ce qu'elle voulait, c'est que cette dernière ouvre les yeux sur la triste réalité de cette époque victorienne.

D'un côté, les aristocrates vivaient des revenus que leur procuraient leurs titres de noblesse et leurs domaines ancestraux. Soir après soir, ils se recevaient les uns chez les autres; les soupers gargantuesques succédaient aux nombreuses fêtes, aux salons à potins, aux récitals intimes, aux soirées d'opéra, à la chasse à courre et autres activités mondaines, alors que leurs employés et domestiques entretenaient leurs domaines et faisaient fructifier leurs immenses fortunes.

Pendant ce temps, les gens du peuple travaillaient au-delà de seize heures par jour, sept jours par semaine, juste pour survivre. Le taux de mortalité ne cessait d'augmenter, en particulier chez les enfants, en raison de la sévère malnutrition, l'absence totale d'hygiène et les coûts exorbitants des soins médicaux, lorsque disponibles. Les fortunés considéraient malheureusement le pauvre peuple comme une entité négligeable, un mal nécessaire.

— *Mais voyons, Lily-Rose, d'où sortez-vous ces idées atroces? Vous devriez cesser immédiatement de lire les histoires de ce pervers auteur; il vous tourne la tête.*

— *Au contraire, Geneviève, c'est plutôt vous qui devriez lire ses livres. Sachez que Charles Dickens est connu mondialement pour son exposition crue du vrai visage de cette mesquine société victorienne.*

— *Cette conversation irréaliste m'agace sérieusement; alors, cessons, voulez-vous! Que faisons-nous maintenant?*

— *Tôt demain matin, Lucas m'accompagnera à Londres. J'irai voir Carl et tenterai d'arranger les choses.*

Sur ces derniers mots, elles montèrent chacune à leur chambre, où le sommeil bien mérité ne se fit guère attendre. Le lendemain, Lily-Rose devait faire comprendre à Carl qu'il s'apprêtait à commettre la plus grave erreur de sa vie, laquelle lui ferait perdre l'amour de sa vie et toute chance de connaître une vie heureuse.

Ce soir-là, elle s'endormit rapidement, mais d'un sommeil troublé. Et voilà qu'à nouveau, il revint hanter ses rêves. Le malheureux furet traversait une fois de plus le même chemin qu'elle. S'arrêtant devant elle et se levant sur ses pattes arrière, il semblait l'implorer de l'aider à fuir le grand aigle qui dessinait encore des cercles au-dessus de leurs têtes. Après que celui-ci eut émis un cri menaçant, le furet lui jeta un dernier regard effrayé, se sauva dans les herbes hautes bordant l'étroit chemin, puis disparut dans la forêt aussi vite que ses courtes pattes le lui permettaient.

Que se passait-il? Que signifiait cet affreux rêve récurant? Comment demain se passerait-il? Comment Carl allait-il réagir durant leur nouvelle rencontre? Comment lui ouvrir les yeux sur l'amour sincère et sans bornes que lui portait Geneviève et surtout, comment lui faire admettre qu'il aimait la jeune Lady, plutôt qu'elle-même?

Chapitre 9

Lily-Rose marchait d'un pas assuré sur cet antique pavage de briques qu'elle découvrit lors de sa première visite en ces lieux. Elle quitta Luca et la calèche, garée à quelque distance de la boutique du vieux rubanier, instruisant le chauffeur de l'y rejoindre plus tard. Cette fois-ci, elle ne craignait rien ni personne, encore moins cet étranger émacié, tout de noir vêtu, qui l'effraya tant la première fois.

Le Carl London qu'elle cherchait maintenant ne pouvait guère lui inspirer la même crainte que lors de leur première rencontre. Plus rien de ce lieu ne pouvait l'effrayer. Ce jour-là, elle s'y retrouvait de son plein gré, en toute connaissance de cause, sûre de trouver ce qu'elle cherchait.

Les gens de la rue allaient et venaient, affichant divers habits, divers styles, diverses fortunes. Les plus opulents adoptaient des airs des plus hautains, tandis que les plus pauvres baissaient les yeux, de peur d'être reconnus. Soudain, Lily-Rose aperçut un jeune garçon d'à peine dix ans partir avec la lourde bourse d'un gentilhomme, pendant que celui-ci hurlait sa profonde indignation. La dame plus qu'ordinaire agrippée à la vie à la mort à son bras s'emporta, donnant l'impression de souffrir de sévères palpitations à la vue du terrible méfait.

Elle s'affaissa totalement et son malheureux compagnon la soutint juste à temps pour lui éviter de s'écrouler de tout son long sur le pavé. Tout de suite, une foule de curieux s'agglutina autour du couple éprouvé, l'homme demandant aux gens de se retirer afin de laisser un peu d'air à sa compagne affligée.

La première réaction de Lily-Rose, qui fut de rire intérieurement, céda rapidement la place à une totale désolation. Qui, en effet, pouvait condamner ce jeune garçon qui ne mangeait certainement pas à sa faim de tenter de se procurer sa pauvre pitance, et cela, même si sa façon d'y arriver ne respectait pas les règles établies? Nul doute que dans ses romans, Charles Dickens dépeignait drôlement bien la sombre époque d'Oliver Twist.

Là, devant la vieille porte de la boutique de Monsieur London, tout lui semblait tellement magique. Peu de temps auparavant, elle entra dans cette même boutique et rencontrait un vieux monsieur, totalement brisé par le chagrin de l'amour refusé par une malheureuse créature qui sans doute, croyait-il, vivait un chagrin aussi énorme que lui. Et voilà que son pouvoir de voyager dans le temps lui permettait de visiter à nouveau cet homme, mais cinquante ans plus tôt.

La façade de la boutique ne présentait aucun changement, et rien n'allait changer. La vieille vitrine accusant la même saleté, impossible de voir à l'intérieur. La lourde porte, toujours aussi sale et patinée qu'à l'époque, mais néanmoins invitante, attirait autant les gens. Même si d'aucuns ne voulaient y entrer de son plein gré, tous se sentaient obligés d'en franchir le seuil.

Une fois à l'intérieur, Lily-Rose se retrouva dans ce magnifique sanctuaire de la magie, cette antichambre du temps, obscur temple de la profonde tristesse et de l'immense regret. Les boîtes remplies de magnifiques rubans occupaient toujours l'espace poussiéreux, lequel respirait le merveilleux mélange de magie, de vaste sagesse et de temps immobile. Assurément, rien de banal ne pouvait survenir à l'intérieur de cette enceinte sacrée.

— *Vous venez voir mon père, Lily-Rose? s'enquit Carl London. Oh, pardonnez-moi, mademoiselle... Ma mauvaise habitude de m'adresser aux gens par leurs prénoms me déshonore.*

— *Je vous assure que je n'y vois aucune offense; vous pouvez m'appeler par mon prénom, à la condition que je puisse faire de même.*

— *Alors nous nous entendons. Moi, je me nomme Carl.*

— *Je connais déjà votre prénom, Carl. Votre père nous a présenté l'un à l'autre pas plus tard qu'hier; ne vous en souvenez-vous pas?*

— *Oui, bien sûr; mais vous m'intimidez tant.*

— *Voilà justement la raison pour laquelle je tenais à vous rencontrer.*

Cela dit, Lily-Rose s'efforça de lui faire comprendre qu'entre eux, il ne pouvait exister qu'une cordiale amitié. En ce qui la concernait, aucun autre sentiment envers lui ne l'animait. Si ses intentions à lui différaient, il devrait alors y renoncer.

Elle lui dit connaître ses véritables sentiments et savoir envers qui son cœur penchait. Bien qu'elle frappait dans le mille, Carl, tout en rougissant, tentait tant bien que mal de nier l'exactitude de ce qu'elle avançait.

— *Mon amour de la demoiselle Geneviève me rend fou, confessa-t-il, mais elle ne cesse de me repousser. Chaque fois que je lui adresse la parole en public, elle me ridiculise et me fait paraître comme le dernier des derniers.*

— *Et si elle ressentait des sentiments identiques aux vôtres et que tout comme vous, elle n'arrivait pas à vous les avouer, qu'en diriez-vous?*

— *Je ne crois pas. Depuis peu, elle devient si hautaine, si imbue d'elle-même...*

— *Et si elle voulait se construire une carapace afin de mieux supporter votre absence?*

— *Mais au contraire, ce que je veux le plus au monde, c'est de l'aimer et qu'elle me laisse l'aimer.*

— *Alors, aimez-la! Vous devez la conquérir une bonne fois pour toutes.*

Puis Lily-Rose tenta d'expliquer à Carl que Geneviève espérait tellement qu'il l'aime et qu'il la délivre de ce frauduleux univers de façades et de faux semblants. Appartenant à une famille noble, la pauvre craignait la réaction négative de son père si elle devait lui avouer son profond amour pour un simple roturier. Elle désirait ardemment qu'un homme fort la soutienne devant les multiples obstacles de la vie, en attaquant les opinions préconçues de son paternel, toutefois si doux et si aimant.

Hautement intimidé par l'intraitable père de Geneviève, Carl ne se sentait nullement la force de l'affronter. Il bafouillait rien qu'à y penser. Jamais il ne pourrait trouver le courage pour accomplir la gigantesque tâche qu'elle lui imposait.

— *Mais je ne vous impose rien du tout! se défendit Lily-Rose. Si vous voulez passer le reste de votre pauvre vie à regretter de ne pas avoir tout tenté pour gagner le cœur de celle que vous aimez plus que tout au monde, eh bien alors... vous ne la méritez aucunement. En fait, vous n'en méritez aucune, car nulle ne pourra aimer une poule mouillée de votre triste espèce.*

— *Vous vous trompez quand vous me qualifiez de poule mouillée.*

— *Eh bien prouvez-le-moi et allez de ce pas chez le père de Geneviève pour lui demander la main de sa fille.*

— *Je ne peux pas.*

— *Bon sang! Vous l'aimez ou pas? Restez donc là à pleurnicher tout seul dans votre coin. Vous n'en valez pas la peine. Soyez assuré que j'en informerai Geneviève. Mais dans vos vieux jours, lorsque vous serez seul et malheureux, ne vous plaignez pas sur votre sort pleinement mérité!*

Sur ces derniers mots, Lily-Rose sortit précipitamment de la boutique. Elle n'en pouvait plus de cette pauvre mauviette sans courage. Il affirmait aimer Geneviève, mais n'osait rien faire pour la conquérir. Croyait-il qu'elle lui tomberait dans les bras sans qu'il n'ait rien à faire? Il la rendait tellement furieuse qu'elle songea à retourner chez elle et le laisser se débrouiller seul. Après tout, cette histoire ne la concernait pas.

Tout à coup, il lui vint une brillante idée. Sachant qu'elle le regretterait probablement, et ce, plus tôt que tard, elle voulut tout de même tenter un dernier essai. Prenant son courage à deux mains, elle tourna les talons et retourna dans la boutique. Se campant solidement devant Carl, les bras croisés, elle lui livra son coup de masse.

— *Vous revenez m'insulter à nouveau, Lily-Rose? Eh bien... vous avez raison, un misérable lâche comme moi ne mérite pas Geneviève.*

— *Vous ouvrez enfin les yeux sur la réalité, Carl. Par contre, je vous aiderai quand même, mais ne me demandez pas pourquoi, car je l'ignore totalement. Mon cœur trop charitable insiste pour que je vous aide, pendant que ma raison me conseille de retourner chez moi.*

— *Ne gaspillez pas vos forces, Lily-Rose, je n'en vaut pas la peine. Vous ne voyez devant vous qu'un minable couard.*

— *Ça, je vous l'accorde sans hésiter. Écoutez... cessez de travailler sur ce stupide ruban magique, car il ne fonctionnera pas.*

— *Quoi? Que savez-vous du ruban magique? Et comment savez-vous ce que tout le monde ignore?*

— *Si vous ne changez rien aujourd'hui, dans une cinquantaine d'années vous me raconterez cette triste histoire.*

Lily-Rose lui raconta alors tout de leur première rencontre, datant de cinquante ans plus tard. Elle lui décrivit sa triste allure de grand oiseau noir quand il la suivit jusqu'à sa ténébreuse boutique et lui rapporta la longue conversation qu'ils y eurent. Puis elle lui répéta ses propres propos, lorsqu'il remit le ruban magique à Geneviève, avant de lui parler de la misérable vie qu'ils vécurent chacun de leur côté.

— *Pour une histoire abracadabrante, répliqua Carl, je vous offre mes félicitations. Même votre sombre monsieur Dickens ne réussirait guère à en inventer une plus invraisemblable.*

— *Je savais que vous ne croiriez pas un traître mot de ce que je vous dirais, mais il s'agit pourtant de la pure vérité.*

— *Vous racontez des histoires de plus en plus hilarantes, mon amie.*

— *Quelqu'un a-t-il déjà vu ce ruban magique sur lequel vous travaillez?*

— *Personne, pas même mon père. Et personne ne le verra jamais, jusqu'à ce qu'il soit prêt.*

— *Même pas Drago, le roi gitan?*

— *D'où connaissez-vous le nom de cet affreux criminel?*

— *Je vous répète que vous m'avez raconté tout ça vous-même, dans le futur.*

— *Impossible, personne ne peut visiter le futur.*

Lily-Rose lui confia alors que si la magie de son ruban ne forcerait personne à l'aimer, elle lui permettrait toutefois de voyager dans le temps et de la rencontrer afin qu'elle lui fasse réaliser que le cœur de Geneviève lui appartenait et que leur bonheur à tous les deux ne dépendait que de lui.

— *Mais alors, si comme vous l'affirmez j'ai remis le ruban à Geneviève, comment se fait-il que vous reveniez dans le passé grâce à sa magie? Décidément, votre histoire ne tient pas la route.*

— *Plusieurs années après que vous ayez remis le ruban à Geneviève, il vous fut rendu, non sans avoir causé beaucoup de peine jusque-là. Puis, lors de notre entretien, vous m'en avez fait cadeau.*

— *Donc, vous voyagez dans le temps avec ce que je voulais être un philtre d'amour?*

— *Nul besoin de philtre d'amour, Carl, car l'élue de votre cœur vous aime déjà à en perdre la raison. Il faut juste que vous fassiez un homme de vous et que vous ailliez cueillir votre rose avant qu'elle ne flétrisse et meure. Aucun besoin de ce ruban bleu.*

Carl ne put que de la croire sur parole. Sur ce, il prit les deux mains de son interlocutrice entre les siennes et lui promit de faire tout ce qu'il pourrait pour vaincre son horrible timidité et vivre pleinement cette belle histoire d'amour qui s'offrait lui.

Satisfaite, Lily-Rose l'embrassa sur les deux joues et prit congé de lui, persuadée que cette triste histoire connaîtrait dorénavant un heureux dénouement.

À titre de seule personne capable modifier le destin, Carl devait agir rapidement, car Lily-Rose ne pouvait plus rien faire. L'avenir des deux amoureux leur appartenait et nul ne pourrait plus influencer leur destinée.

Lorsqu'elle sortit de la boutique des London, la jeune femme se retrouva face à face avec cet étrange jeune homme entrevu quelques fois déjà.

— *Pardonnez mon immense audace et mes mauvaises manières, mademoiselle, lui dit-il, mais je dois m'entretenir avec vous de toute urgence.*

— *Mais qui êtes-vous, monsieur, et de quel sujet voulez-vous m'entretenir?*

— *Je dois vous parler sérieusement de votre charmante amie, la demoiselle de Lafontaine.*

— *Et qu'est-ce qui vous fait croire, monsieur, que ce que vous avez à dire pourrait nous intéresser, mon amie et moi?*

— *Il s'agit de renseignements vitaux pouvant influencer de façon tragique la vie entière de votre amie. Si vous l'aimez véritablement, rencontrez-moi de ce pas à la taverne des Trois Couronnes, au coin de la rue.*

Lily-Rose n'eut guère le temps de répondre que le mystérieux et entreprenant individu disparut dans la dense foule. Puisque l'heure du rendez-vous avec Luca était encore loin, elle se dirigea en toute hâte vers l'endroit convenu.

Au-dessus de la porte massive de la taverne, le vieil écriteau de bois fatigué, sculpté de trois couronnes, lui indiquait qu'elle entrait au bon endroit.

Elle n'appréciait guère la façon dont l'étranger l'avait si cavalièrement abordée dans la rue, de même qu'elle ignorait pourquoi elle avait consenti à le rencontrer dans un établissement aussi sombre. Mais la curiosité l'emportant sur la raison, elle ouvrit la lourde porte de bois patiné et pénétra à l'intérieur de cet infâme lieu de rencontre des éléments les plus douteux de la société victorienne.

— *Monsieur Dickens, quelle sombre surprise me réservez-vous en cet endroit typique de vos ténébreuses évocations de la misère humaine? lâcha-t-elle à sa propre intention.*

Chapitre 10

Son jeune cœur innocent battant à tout rompre, Lily-Rose jeta un rapide coup d'œil à la ronde et réalisa à quel point ce lieu ne convenait pas à une jeune femme respectable. Fort bruyante et remplie d'odeurs des plus déplaisantes de transpiration, de mauvaise bière, de viandes avariées et de vomissures, la sombre taverne accueillait une faune très particulière d'ivrognes, de femmes légères et de joueurs invétérés. Rien pour se sentir en sécurité.

Chopes de bière à la main et vêtu d'un vieux tablier n'ayant eu un quelconque contact avec une eau savonneuse depuis fort longtemps, un géant s'avança soudainement vers elle. L'homme dégageait une odeur rance et très déplaisante, soit un amalgame de tous les parfums de cet établissement. Nul doute qu'il accusait un urgent besoin de prendre un bon bain, mais il n'appartenait guère à Lily-Rose de le lui suggérer.

Arrivé à la hauteur de cette dernière, il lui cracha sa chique de tabac aux pieds avant d'oser lui adresser la parole.

— *Salut la petite, fit-il. Le furet t'attend dans le coin.*

Ce disant, il lui indiqua d'une main gigantesque une table située dans le fond de la grande pièce. Levant les yeux dans la direction indiquée, Lily-Rose aperçut le mystérieux jeune homme qui lui signifiait urgemment de l'y rejoindre. Ce qu'elle fit à contrecœur, se demandant bien qui était ce jeune effronté pour oser donner rendez-vous à une jeune femme aussi bien mise qu'elle dans un tel repaire de malfaiteurs? Mais... le géant ne lui avait-il pas dit que «le Furet» l'attendait? Allait-elle enfin rencontrer ce mystérieux hors-la-loi?

Arrivée à la hauteur de la table de l'individu, celui-ci se leva pour la saluer plus que respectueusement, allant même jusqu'à lui faire un baisemain très délicat, empreint de bonnes manières

— *Il me fait grand plaisir de vous revoir, mademoiselle. Voulez-vous, je vous en prie, prendre place à mon humble table?*

— *Je ne sais, cher monsieur, si je devrais m'asseoir à votre table, ou m'enfuir séance tenante, ce lieu de rendez-vous ne convenant guère à une jeune femme de bonne réputation.*

— *Je vous comprends très bien, mais justement, je n'ose rencontrer qui que ce soit en dehors de cet endroit, où tous se lèveraient sur-le-champ pour assurer ma défense.*

Sur ce, Lily-Rose prit place sur la chaise chambranlante que lui tira le furet et attendit patiemment la suite. Face à elle, de l'autre côté de la table remplie de choppes de mauvaise bière, d'assiettes à moitié pleines des restes de viande figée dans sa graisse, de légumes méconnaissables, de quignons de pain ranci et même, de crachats de tabac et de mégots de cigares, un des convives crasseux et tout simplement dégoûtant dormait le visage enfoui dans son assiette. Le furet fit signe de la main au géant porcin, qui arriva immédiatement avec une chope de bière pour lui et une autre pour son invitée.

— Ça va, le Furet? s'enquit-il. Tu as une nouvelle poule à ton bras, à ce que je vois?

— *Tu veux vraiment insulter mon invitée, Bruno? À ta place, mon cher ami, je m'excuserais auprès de cette charmante demoiselle qui est bien au-dessus de ta taverne minable, rétorqua le Furet en sortant de nulle part un couteau qu'il enfonça sans cérémonie et sans scrupule dans la table.*

Du coup, plus personne n'osa parler. Tellement, qu'on aurait entendu voler une mouche. D'ailleurs, on en entendait plusieurs, car l'endroit malodorant en était infesté. Plusieurs taupins aussi dégoûtants et dangereux les uns que les autres se levèrent, certains allant jusqu'à s'approcher de la table, une main sur les couteaux retenus à leurs ceintures. À la vue de ces sordides individus, le géant humilié se confondit en profondes excuses.

— *Pardon, le Furet.*

Non, Bruno, c'est à la jeune dame que tu dois des excuses. Alors, force-toi et fais en

sorte que celles-ci lui plaisent, car comme tu vois, plusieurs couteaux n'attendent que la chance de se retrouver dans ton immense panse.

— *Laissez tomber, s'interposa Lily-Rose; ça n'en vaut pas la peine.*

— *Au contraire, mademoiselle, par ma faute, vous vous retrouvez dans cet établissement infâme et loin de moi l'idée de laisser ce gros porc vous insulter de la sorte. Alors, soit il s'excuse auprès de vous, soit je le dépèce comme un gros cochon avec l'aide de mes charmants amis ici présents.*

— *C'est bon, le Furet. Mademoiselle, soyez assez gentille pour accepter mes plus humbles et profondes excuses suite à ma conduite impardonnable envers vous. Très respectueusement, je vous demande pardon.*

— *J'accepte vos nobles excuses, monsieur Bruno. Et sachez que je ne vous en veux aucunement, répliqua Lily-Rose.*

Bruno salua très bas les deux jeunes gens et s'éloigna prestement de leur table, jetant son dévolu sur le pauvre ivrogne qui dormait paisiblement dans le gras figé de son assiette. Accompagné des taupins immondes qui le menaçaient quelques secondes auparavant, il jeta le malheureux individu à la rue, lequel ne sut jamais ce qu'il lui arrivait. Encore une partie de journée dont il ne se souviendrait pas.

Pendant ce temps, le furet récupéra son couteau et le replaça dans son fourreau. La courte distraction ayant pris fin, chacun retourna à ses occupations.

— *Maintenant que vous m'avez montré combien vous étiez brave avec un couteau et un groupe de fiers-à-bras prêts à se battre à votre place, allez-vous enfin me dire pourquoi je suis ici? chercha à savoir Lily-Rose. Mais tout d'abord, qui êtes-vous?*

Assis de chaque côté de la table, les deux jeunes gens se regardaient intensément. Lui, ne sachant par où commencer; elle, impatiente de découvrir ce qu'il lui voulait.

— *Laissez-moi me présenter. Je suis Thierry de Furence, fils du comte Réjean Artoue de Furence et de Dame Marie-Louise Caussignac de Reims. Mais les gens d'ici me surnomment le furet.*

— *Quel drôle de surnom! Pour ma part, vous pouvez m'appeler Lily-Rose. Alors pourquoi suis-je ici, dans ce lieu perfide, assise en face d'un petit brigand portant un nom d'aristocrate français?*

— *J'avais soigneusement préparé mon sombre récit, mais maintenant, je ne sais par où commencer.*

— *Par le début serait une bonne idée, ironisa Lily-Rose.*

À l'instar de plusieurs familles aristocrates, les malheureux ancêtres de Thierry fuirent la Révolution française et la guillotine pour venir se réfugier en Angleterre. La Couronne britannique les accueillit et la société londonienne parvint assez rapidement à les apprécier.

— *Jusqu'à maintenant, constata Lily-Rose, votre triste histoire ressemble étrangement à celle de plusieurs familles françaises établies en Angleterre. Alors en quoi cela concerne-t-il la Dame Geneviève de Lafontaine?*

— *Justement, mademoiselle Lily-Rose, j'y arrive, répondit Thierry.*

Celui-ci lui raconta alors qu'encore enfant, il rencontra un homme qui devint l'ami de son défunt père. Cet homme perfide lui faisait constamment peur et jamais il ne put lui témoigner la moindre confiance.

Recevant souvent cet ami surnois à la maison, le comte de Furence et Dame Marie-Louise croyaient voir en lui un gentilhomme honnête et digne de confiance. Durant tout le temps qu'ils fréquentèrent ce sombre individu, celui-ci en profitait pour leur extirper des sommes faramineuses pour, disait-il, rembourser des dettes familiales et effectuer différents placements judicieux.

— Évidemment, de poursuivre Thierry, mes parents n'ont jamais pu jouir des éventuels profits

engendrés par leurs mises de fonds, elles-mêmes dilapidées sans vergogne.

Monsieur le Comte, son père, avait de moins en moins confiance en cet homme plutôt louche qu'il comptait bien confronter, quand un huissier lui signifia un ordre de la cour le sommant de rembourser les montants dus par son ami, en son nom. À défaut de s'exécuter dans les trente jours suivant cette mise en demeure, la cour entreprendrait contre lui des procédures judiciaires.

Mais la proverbiale goutte qui fit déborder le vase fut lorsque le père de Thierry vit le sombre personnage en train de déshonorer sa malheureuse épouse dans les jardins odorants du manoir ancestral. Courant au secours de sa bien-aimée, il lança le gant à la figure du malfrat. Celui-ci le ramassa, signifiant ainsi qu'il acceptait le défi, et quitta prestement les lieux, non sans afficher une confiance plus qu'arrogante.

— *Quelle terrible histoire que celle-ci! laisse entendre Lily-Rose.*

— *Oui, mais combien véridique.*

— *Mais il s'agissait d'une provocation en duel?*

— *En effet, afin de réparer l'affront envers ma pauvre mère et l'insulte à l'égard de notre famille, mon père a jeté son gant au visage de ce misérable individu.*

— *Que s'est-il passé, ensuite?*

À l'aube du deuxième jour, les deux hommes s'affrontèrent sur le champ d'honneur. Ne connaissant à peu près rien aux armes à feu, le comte choisit l'épée et le duel commença. Malheureusement, le pauvre n'arrivait pas à la cheville de son opposant, un escrimeur de talent. L'engagement ne dura que quelques courtes minutes et le comte de Furence périt, touché au cœur.

Mis au parfum de ce duel, les policiers accoururent, mais beaucoup trop tard. Les duels étant interdits depuis déjà quelques années, ils entendaient se saisir de l'assassin, mais celui-ci avait déjà fui.

— *Alors ce sombre criminel s'en est sorti? s'indigna Lily-Rose.*

— *Jusqu'à ce jour, oui. Mais je me vengerai. Je vengerai mon malheureux père et l'honneur de ma famille.*

— *Mais comment le retrouver? Est-ce que vous comptez vous rendre justice vous-même?*

— *Le retrouver ne pose aucune difficulté, puisque depuis peu, il vit ici à Londres. Je le livrerai à la justice, qui elle s'en occupera.*

— *Mais quel lien existe-t-il entre votre histoire et moi?*

— *J'aurais cru qu'à présent, vous l'auriez deviné.*

— *Je ne vois aucunement le rapport, Thierry.*

— *L'assassin de mon père n'est nul autre que Brandon MacAdams, le promis de Dame Geneviève de Lafontaine.*

— *Vous n'êtes pas sérieux, j'espère?*

— *Malheureusement, mademoiselle Lily-Rose, je suis très sérieux. Il est sur le point de partir avec votre chère amie, la déshonorer, ainsi que son père, et mettre la main sur la fortune familiale.*

— *Mais nous devons l'en empêcher!*

— *Je sais, mademoiselle, et n'ayez crainte, je m'en occupe. Retournez auprès de votre amie et feignez l'ignorance. Vous ne devez sous aucun prétexte vous mêler de cette histoire. Ce sombre individu tombera avant de faire plus de mal; je vous en donne ma parole.*

— *Je vous fais confiance, Thierry, mais faites vite.*

Se levant prestement de sa chaise, Lily-Rose offrit sa main à Thierry, qui se leva à son tour pour la prendre délicatement, y apposa un léger baiser, et la saluer en inclinant la tête.

Sans plus tarder, la jeune femme sortit de l'établissement et aidée de Luca, grimpa à bord de la calèche. Après quoi, les deux retournèrent au manoir Lafontaine.

Cet entretien avec Thierry troublait grandement Lily-Rose. Elle venait de discuter avec un malfaiteur, fils de noble famille cherchant à venger le déshonneur de sa mère et le meurtre sordide de son père. Aussi, tout en la prévenant des dangers qui menaçaient son amie, il lui

fit promettre de ne rien dire, allant jusqu'à l'implorer de lui faire entièrement confiance. Du coup, elle ne pouvait s'empêcher de se remémorer son rêve récurant au cours duquel le furet se voyait menacer par le grand aigle. Pouvait-il s'agir de ce sombre MacAdams?

Satisfaite de son entretien avec Carl, mais préoccupée et apeurée par celui avec Thierry, elle se demanda quels malheurs les guettaient. Ne pouvant plus tergiverser, elle se devait de précipiter les événements et agir dès le dîner.

Chapitre 11

Après ce qui lui parut une éternité, Lily-Rose rentra enfin au manoir ancestral. Lui ouvrant l'énorme porte, Jérémy la toisa de la tête aux pieds, ne se gênant point d'afficher son profond déplaisir en voyant ses vêtements et ses cheveux tout détrempés.

Elle ne semblait toutefois ni humiliée ni gênée de sa triste apparence. Elle avait rempli sa difficile mission et c'est tout ce qui comptait, même si son cœur battait au rythme d'un certain désarroi, du fait qu'elle n'entrevoyait aucun dénouement heureux à cette triste histoire.

Après avoir pris le temps de changer ses vêtements et sécher sa chevelure, elle s'empressa de tout raconter à Geneviève, hormis son voyage dans le futur et les surprenantes confidences de Thierry. Après l'avoir écoutée, Geneviève l'attira dans ses bras pour la serrer de toutes ses forces contre son cœur.

— *Lily-Rose, vous êtes la meilleure amie que je n'ai jamais eue, lui lança-t-elle. Comment pourrais-je un jour vous remercier pour tout ce que vous avez fait pour moi?*

— *Holà! Pas si vite, rien n'est encore gagné. J'ai parlé à Carl, il m'a écoutée et m'a promis d'agir. Mais avant de nous emballer, attendons la suite.*

Et la suite ne se fit guère attendre. Lorsqu'elles descendirent pour le dîner, bras dessus bras dessous, elles trouvèrent le compte en train de discuter avec Jérémy au sujet de son emploi du temps du lendemain. À la vue des deux filles, le majordome se retira, les laissant seules avec le maître des lieux.

Après le premier service et des discussions puériles sur le temps qu'il faisait, les nouveaux habits de monsieur Untel et les nouvelles robes de madame unetelle, Lily-Rose sentit venir le moment d'aborder le véritable sujet du jour.

— *Mademoiselle Geneviève a un amoureux, lança-t-elle à brûle-pourpoint.*

Sur le coup, Geneviève s'étouffa avec une bouchée de viande, tandis que son père renversa sa coupe de vin sur la nappe en dentelle jusque-là d'un blanc immaculé. Son beau visage devenu aussi rouge que la nappe, la Lady jeta à son amie un œil féroce, alors que le comte fit venir Florence en catastrophe pour la prier de nettoyer l'affreux dégât. Ceci fait, il lança un regard empourpré en direction de Lily-Rose, avant de fixer Geneviève, qui elle, ne savait trop où poser ses yeux inondés. Tout autant que le regard de son père, cette dernière fuyait celui de son amie, ne redoutant que trop bien ses prochaines paroles.

— *Dois-je comprendre, Geneviève, à ta réaction, qu'il ne s'agit guère, ici, de Lord MacAdams? questionna le comte.*

— *En effet, père, il s'agit d'un autre homme.*

— *Et de qui s'agit-il, je te prie?*

C'est le moment précis que choisit Jérémy pour ouvrir les portes doubles et annoncer:

— *Pardonnez-moi, monsieur le Comte, mesdemoiselles...*

— *Qu'y a-t-il, Jérémy?*

— *Il y a ici un monsieur Carl London qui demande à voir monsieur le Comte.*

En entendant cela, Lily-Rose et Geneviève eurent un haut-le-cœur. Les deux se regardèrent puis tournèrent les yeux en direction du comte qui comprit immédiatement leur étonnement.

— *D'accord, Jérémy, faites attendre ce monsieur London dans la bibliothèque. Je l'y rejoindrai sans délai.*

— *Très bien, monsieur le comte.*

Le majordome se retira en fermant les doubles portes derrière lui. Bien qu'elle sentait

sur elle le regard réprobateur de son hôte, Lily-Rose, tête baissée, ne pouvait s'empêcher d'émettre un léger sourire. Puis elle releva légèrement la tête pour mieux voir les yeux qu'il posa ensuite sur Geneviève. Tellement d'amour émanait de son regard pourtant sévère. Mais ce regard, Geneviève n'osa l'affronter, tant elle craignait la réaction de son paternel. À la place, elle se contenta de fixer ses mains jointes sur le bord de la table.

— *Dois-je croire, mon enfant, que voici celui que ton cœur a choisi?*

— *En effet père, c'est lui.*

— *Très bien. Je vais le rencontrer. Mais n'oublie pas que tu es promise à un autre et que ton père, mon enfant, n'a qu'une parole.*

Puis sans attendre de réponse, le comte sortit de la pièce.

— *Pourquoi avez-vous parlé, Lily-Rose, et pourquoi Carl s'est-il pointé ici ce soir, avant même que j'en aie discuté avec mon père? Était-ce entendu entre vous?*

— *Non, absolument pas. Je ne connaissais nullement ses intentions immédiates. Par contre, j'ai décidé de sortir le chat du sac, car je trouvais que nous avions déjà perdu beaucoup trop de temps.*

— *Puisque mon père n'aime ni les surprises ni les manigances, je suis persuadée qu'il renverra Carl et que je ne le reverrai jamais.*

— *De toute façon, croyez-moi, ma chère amie, ce MacAdams n'est pas un bon parti pour vous. On m'a entretenu à son sujet et je vous assure que tout sera entrepris dans le but de vous éviter cet affreux cauchemar. Mais ne me posez pas de questions maintenant, car je ne pourrai vous répondre. Faites-moi confiance, je vous en conjure.*

Sur ces paroles, Geneviève sortit de la pièce en larmes et monta à sa chambre, escaladant les marches deux à deux.

Lily-Rose la suivit prestement jusqu'à sa porte qui pour la première fois, lui fut interdite. Geneviève lui en voulait énormément d'avoir trompé sa confiance et révélé son terrible secret. Ne voulant guère plus attendre, Lily-Rose entreprit dès lors de forcer le destin.

Chapitre 12

Dans l'imposante bibliothèque, Carl transpirait abondamment, à en croire sa chemise immaculée toute détrempée sous sa veste. Le pauvre appréhendait la réaction du père de Geneviève. Recevrait-il sa demande chaleureusement, ou allait-il le chasser manu militari en lui interdisant de revoir sa fille? Les mains moites et la bouche sèche, il ne parvenait plus à saliver et son cœur battait à tout rompre.

Néanmoins, il restait là à attendre nerveusement, se disant qu'il se devait de faire un homme de lui, car désormais, il ne pouvait plus envisager de vivre sans Geneviève. De ce fait, le comte ne pouvait lui refuser la main de cette dernière. Du moins, l'espérait-il.

Puis les doubles portes s'ouvrirent. Le maître des lieux entra dans la luxueuse pièce, jeta un coup d'œil plutôt dur sur celui qui voulait lui enlever sa fille unique, lui tourna le dos et referma les portes. Ceci fait, il effectua un cent quatre-vingts degrés et avança vers l'inconnu, maintenant sur le point de tourner de l'œil. Il le fixa droit dans les yeux pendant ce qui parut une éternité, mais qui ne dura guère plus que deux ou trois secondes. Puis il saisit la main moite et tremblante que Carl lui tendait.

— *Bonsoir, monsieur le Comte, je suis Carl London et je suis devant vous aujourd'hui afin de...*

— *Je sais qui vous êtes, monsieur London, ma fille vient tout juste de me prévenir de votre visite imminente. J'aurais apprécié qu'elle me parle de vous avant aujourd'hui, mais ce ne fut malheureusement pas le cas. Voyez-vous, monsieur London, je n'aime guère qu'on me mette devant le fait accompli.*

Les deux hommes demeurèrent en tête à tête pendant de longues minutes, pendant que Geneviève et Lily-Rose n'en pouvaient plus d'attendre l'issue de cette rencontre. Tout à coup, les portes s'ouvrirent brusquement. Sortant le premier, Carl, les joues empourprées, jeta un regard furtif vers Geneviève et s'empressa de quitter la maison en claquant la porte derrière lui et en prenant soin d'adresser une dernière remarque acerbe au paternel de sa bien-aimée.

— *Vous devriez, monsieur le Comte, mieux choisir les prétendants de votre fille, car il en va de sa vie. Jamais vous ne vous pardonnerez de l'avoir abandonnée à celui qui ne l'épousera que pour votre fortune.*

Lorsque les yeux de Geneviève se posèrent sur son père, elle croyait sa vie terminée.

— *Je le dirai une seule fois et n'accepterai jamais de revenir sur le sujet, l'entendit-elle lui dire. Tu ne verras plus ce jeune homme. Non seulement n'est-il pas de ton rang, mais il n'a aucun avenir, aucune fortune et ne pourra jamais te rendre heureuse. Ce n'est qu'un pauvre petit commerçant et toi, ma fille, tu mérites mieux; beaucoup mieux.*

— *Mais père...*

— *La discussion est close et nous n'y reviendrons pas.*

Sur ce, le comte retourna dans la bibliothèque en refermant les portes derrière lui. Le cœur brisé, Geneviève monta à sa chambre pour y pleurer toutes les larmes de son corps. Estomaquée par la tournure des événements, Lily-Rose monta également, non sans s'interroger sur la suite des choses.

Seul dans la bibliothèque, le comte de Lafontaine se versa un verre et s'alluma un cigare. Ce faisant, il se remémora la conversation avec le jeune London, de même qu'il revoyait dans sa tête les larmes qui inondaient les yeux de sa chère fille.

Carl London semblait un jeune homme sérieux, mais quel avenir espérait-il pour lui-même et Geneviève? Il ne pouvait envisager, pour celle-ci, un sombre avenir de femme de petit commerçant. Marchand de rubans, quand même. Non, cette union importune ne devait pas avoir lieu. Ne pouvant rien refuser à sa fille, il aurait beaucoup de mal à l'empêcher de réaliser

son souhait, mais pour son propre bien, il devait maintenir sa décision. Il aimait trop Geneviève pour la voir malheureuse, ce qui finirait forcément par arriver si elle épousait cet homme. Il devait lui causer du chagrin maintenant, afin qu'elle n'en ait point plus tard. Quel rôle difficile que celui de père!

Les dernières paroles du jeune Carl l'avaient toutefois beaucoup troublé. Aussi, se renseignerait-il plus à fond sur le futur époux de sa fille adorée.

Dans sa chambre, Geneviève pleurait amèrement. Tout son univers s'effondrait. Pour quoi son père agissait-il de la sorte? Pourquoi ne pouvait-il pas voir tout l'amour qu'elle et Carl ressentait l'un pour l'autre? Était-il si insensible au point de ne pas voir l'immense chagrin qu'il leur causait à tous les deux? Finalement, après un certain temps et à bout de larmes, elle sombra dans un sommeil agité.

N'en pouvant plus, Lily-Rose quitta son lit, recouvrit sa robe de nuit d'un ample peignoir et sortit de sa chambre sur la pointe des pieds, de façon à ce que Geneviève ne l'entende pas. Elle descendit le grand escalier et frappa délicatement dans l'une des portes de la bibliothèque.

— *Entrez, entendit-elle.*

Elle ouvrit, entra et referma derrière elle, pendant que le comte demeurait assis dans son fauteuil favori, un verre ambré à la main. L'apercevant, il quitta sa position et se dirigea vers le guéridon pour remplir son verre, puis retourna s'asseoir. Le voyant lever des yeux humides vers elle, Lily-Rose lui demanda:

— *Vous avez pleuré, monsieur le comte?*

— *Que dites-vous là, Lily-Rose? Vous rêvez, ma foi!*

— *Je ne crois pas, monsieur. Vous aimez votre fille plus que tout au monde et vous êtes partagé entre son bonheur et votre parole donnée à cet écossais opportuniste.*

— *Vous parlez de choses dont vous ignorez tout, petite! Ce Carl London n'est personne. Juste un petit commerçant sans envergure et sans avenir. Je ne peux consentir à lui donner ma fille, car il ne pourra jamais s'en occuper adéquatement.*

— *Je suis aussi convaincue que Carl ne pourra jamais s'occuper de Geneviève comme vous l'entendez; mais vous êtes son père et il est son amoureux.*

— *Pauvre petite, vous êtes tellement naïve. Qu'est-ce que l'amour?*

— *L'amour, c'est tenir à une personne au point de vouloir passer sa vie entière à ses côtés, quoi qu'il advienne. Monsieur le Comte, Geneviève et Carl s'aiment vraiment. Je vous en prie, ne condamnez pas leur amour!*

— *Lily-Rose, ma fille est promise à un noble écossais qui saura très bien prendre soin d'elle.*

Consciente de son ignorance en la matière et de l'innocence de sa jeunesse, Lily-Rose savait toutefois apprendre rapidement. Elle rappela à son interlocuteur que l'homme discutable auquel Geneviève était promise jouissait de la noblesse de ses terres et non d'une noblesse familiale. Tout ce que cet imposteur attendait de sa future épouse, c'était son imposante dot et l'immense héritage qui l'attendait un jour. Il se servirait d'elle pour assurer sa descendance.

— *Voyons, Lily-Rose... Lord MacAdams est un parfait gentilhomme et jouit de tout mon respect.*

Poursuivant sa lancée, Lily-Rose lui suggéra alors d'effectuer une enquête plus minutieuse sur cet homme, faisant de son mieux pour le convaincre que celui-ci n'était qu'un ivrogne immonde, détesté par tous ceux qui le connaissaient. De plus, d'aucuns lui prêtaient une réputation douteuse de joueur invétéré, d'ivrogne incorrigible et de coureur de jupons sans scrupules, accumulant tant de dettes, que sa vie dépendait de ses créanciers, tous moins chrétiens les uns que les autres. À moins que ce ne soit la justice qui lui mette enfin la main au collet! Sachant cela, permettrait-il que sa fille bien-aimée ait un jour à regarder son époux se balancer au bout d'une corde? Car telle était la juste condamnation prévue pour ses nombreux crimes.

Aux mains de cet individu sans honneur, Geneviève allait souffrir, tant physiquement

que psychologiquement. Quand enfin il décéderait aux mains de ses nombreux créanciers, et ce, à la joie de tous habitants de la région, Geneviève serait abandonnée à son triste sort.

— *Mais...*

— *Bonne nuit, monsieur le Comte. Faites de beaux rêves, car bientôt, ceux-ci laisseront la place à d'amers souvenirs lorsqu'il s'agira de votre pauvre fille.*

Cette nuit-là, Geneviève fit un horrible cauchemar, dans lequel son père déshonoré la faisait entrer dans un couvent lointain afin de mettre un point final à sa relation avec Carl London. Ce dernier tentait de la faire sortir pour qu'ils puissent fuir ensemble, mais alors qu'ils allaient mettre leur plan à exécution, le comte les rejoignit, retourna sa fille dans le sombre endroit et fit arrêter Carl pour tentative d'enlèvement. Quand le bourreau, tout de noir vêtu et cagoulé, passa la corde autour du cou de son malheureux bien-aimé, Geneviève s'éveilla subitement, non sans pousser un cri d'horreur capable d'éveiller la maisonnée entière.

Tirée violemment de son profond sommeil, Lily-Rose sortit de sa chambre en catastrophe, courut au chevet de sa copine, toujours couchée dans son immense lit et tremblant de froid dans sa chemise de nuit toute trempée. Lily-Rose la prit dans ses bras pour tenter de la consoler du mieux qu'elle pouvait, mais la pauvre ne donnait guère l'impression de vouloir mettre fin à ses pleurs.

À bout de souffle, le comte entra à son tour dans la pièce pour aussitôt se précipiter auprès de sa fille. Lily-Rose lui laissa la place et se retira au pied du lit. Geneviève se réfugia alors dans les bras puissants de son paternel, jusqu'à ce que cessent ses sanglots. Il la serrait tout contre lui, pendant que les larmes qu'elle déversait allaient se cacher dans son épaisse moustache.

— *Père, pourquoi me faites-vous autant de peine?*

— *Loin de moi l'idée de vouloir te chagriner, mon enfant. Ne sais-tu pas à quel point je t'aime?*

— *Mais j'aime Carl et il m'aime.*

— *Ma pauvre fille, tout ce que je veux, c'est ton bonheur. Voilà pourquoi je ne peux permettre une telle union, car celle-ci est vouée à l'échec.*

— *Mais nous nous aimons!*

Le comte tentait tant bien que mal de convaincre sa fille en lui disant qu'en plus de ne guère nourrir, l'amour n'apportait aucune sécurité. Il comblerait un besoin pendant un certain temps, mais finirait par faire très mal.

— *Mais père, vous avez aimé maman, n'est-ce pas?*

— *En effet, j'ai aimé ta mère à n'en plus voir clair. Mais je n'ai jamais eu aussi mal qu'à son décès. Je voulais mourir à mon tour, car sans elle, la vie n'avait plus de sens.*

Ils discutèrent ainsi durant un certain temps, tant et si bien qu'ils ne virent même pas Lily-Rose s'éclipser. Celle-ci retourna dans sa chambre et se remit au lit.

Chapitre 13

La grandeur d'âme et l'empathie sincère de Thierry l'honoraient. Aidant tous ceux et celles qu'il pouvait, il s'élevait contre toute forme d'injustice et d'iniquité, ce qui lui attirait souvent des ennuis. Mais rapide, il distançait aisément ses poursuivants dépités qui pour le châtier, devaient d'abord l'attraper; ce qui n'arrivait jamais, d'où son surnom, le Furet.

Le jeune fouineur possédait de nombreux talents, dont une étonnante rapidité d'exécution. Dans toute la contrée, nul voleur à la tire ne le surpassait. Mais pour sa part, il ne détroussait que les bourses des gens fortunés. Il vivait selon une philosophie toute simple: «si ta bourse déborde, tu dois la partager». Malheureusement, tous ne souscrivaient pas à ce raisonnement louable; surtout pas ceux possédant une bourse bien gavée.

Cette fois, il s'en prit à une très grosse pointure, qu'il ne reconnut que trop tard. En fait, il ne s'agissait de nulle autre que le premier magistrat. Dès que ce dernier sentit le contact inhabituel avec le jeune homme, il porta instinctivement la main à sa bourse avant d'en constater l'absence.

— *Au voleur!, cria-t-il, arrêtez ce jeune délinquant; il s'enfuit avec ma bourse!*

Au même moment, de nombreux sifflets stridents se firent entendre et les agents de l'ordre, arrivant de toutes parts, engagèrent la chasse. La forte densité de la foule ainsi que sa connaissance indubitable de ce quartier malfamé permirent au Furet d'échapper promptement à ses traqueurs.

— *Je regrette, votre noble seigneurie, mais l'effronté gredin nous a échappé, annonça un agent à l'aristocrate.*

— *Bande de vils incompetents! vociféra celui-ci. Vous ne pourriez même pas attraper une vieille femme en béquilles.*

— *Mais Votre Seigneurie, que pouvons-nous contre l'intense popularité du Furet et de la profonde sympathie que cette foule famélique lui porte?*

Le magistrat questionna alors son second dévoué sur la pertinence d'abdiquer lamentablement devant l'immense popularité de certains criminels auprès de la foule de badauds et de poursuivre uniquement ceux que ces derniers n'appréciaient pas, avant de le sommer, lui et ses hommes, d'exécuter le travail incombant à leur noble charge, de façon à maintenir un semblant d'ordre social.

— *Nous reconnaissons votre immense sagesse en la matière, Votre Seigneurie, sauf que la populace ne nous facilite pas la tâche. Les gens l'aident par tous les moyens possibles afin qu'il nous échappe.*

— *Alors, nous devons faire comprendre à cette sale racaille qu'elle ne peut porter secours à cette fripouille de hors-la-loi sans s'exposer à une juste condamnation.*

Lord Reginald Sholmes, comte de Tavernier et Premier Magistrat de la ville, jouissait d'une autorité incontestée sur ses sujets. Il appliquait la loi à la lettre et imposait des châtiements sans faire preuve de la moindre compassion. Il devait maintenir l'ordre au sein de la populace pour protéger les intérêts de l'élite ploutocrate, ayant toujours à l'esprit la certitude que son poste ne tenait qu'au fil de la satisfaction de la petite noblesse régionale.

Aussi, comptait-il bien, par tous les moyens possibles, appréhender ce Furet une fois pour toutes, histoire de convaincre les autorités impériales qu'il méritait le titre de Grand Magistrat Impérial, resté vacant suite au récent assassinat de son titulaire antérieur. Se considérant comme un homme honnête et intègre, respectueux de la loi et intarissable dans son application, il croyait fermement que le titre convoité lui revenait de plein droit. S'adressant à l'agent de l'ordre posté à sa gauche, il dit:

— *Capitaine, je vous ordonne de vous saisir de cette pimbêche qui émerge de la ruelle,*

là-bas, ainsi que de la fillette qui l'accompagne.

— Mais, Votre Seigneurie, sous quelle accusation?

— Nous les accuserons de vol et les condamnerons à mort lors d'un procès expéditif.

— Mais quel vol, Votre Seigneurie?

— Le vol de ma bourse, naturellement!

— Mais je ne vois pas...

— Je sais, capitaine, vous ne voyez jamais rien! Croyez-vous que la racaille acceptera que le Furet laisse des innocentes payer pour ses mauvais coups? Je ne crois pas. De plus, celui-ci tentera certainement de libérer les deux malheureuses et c'est ainsi que nous le coincerons.

— En ce cas, je m'incline devant l'immense génie de Votre Seigneurie.

— Assez parlé! Appréhendez-moi ces deux oripeaux et pressez-vous avant qu'elles ne vous échappent elles aussi. N'oubliez pas d'exposer le motif de leur arrestation, soit la fauche de ma bourse, afin que tous vous entendent clairement. Si nous ne pouvons trouver le Furet, le Furet nous trouvera assurément.

Sur ce, le capitaine et trois de ses hommes s'empressèrent de se saisir de la femme et de sa jeune fille, les accusèrent du vol de la bourse du Premier Magistrat, et les amenèrent manu militari.

Ignorant tout de l'arrestation de Madeleine et de la petite Sophie, Thierry se frayait un chemin dans les ruelles étroites et bondées de gens, les bras chargés d'emplettes. Sentant en son for intérieur que quelqu'un le poursuivait toujours et qu'il ne pouvait le semer, il pénétra dans la taverne déjà remplie de buveurs. Connaissant bien l'endroit, il se dirigea prestement au fond de la grande salle et s'assit à une grande table déjà occupée par trois jolies jeunes femmes de sa connaissance. Lorsque l'une d'elles se précipita lascivement vers lui, il la prit dans ses bras et l'embrassa passionnément.

— Salut, le Furet, as-tu fini de courir sans raison?

— C'est toi, Baptiste, fit Thierry en relâchant son étreinte sur la jeune femme pour saluer son ami.

— De qui te sauves-tu ainsi?

— De notre Premier Magistrat préféré. Ses stupides sbires me poursuivent encore.

— Non, ils ont abandonné la chasse. Il paraît que quelqu'un lui aurait subtilisé sa maudite bourse.

Sur ce, Thierry sortit de sa chemise la fameuse bourse et la déposa sur la table devant lui.

— Tu sais que tu cours à ta perte, petit Furet?

— Lorsque je l'ai reconnu, il était trop tard; sa petite fortune se trouvait déjà dans ma main. Je ne pouvais tout de même pas lui remettre en m'excusant de m'être tout bêtement trompé de victime.

— Mais il ne peut s'agir de la bourse de ce grand escogriffe, car la police détient déjà les fautifs, ou devrais-je dire... les fautives.

— Tu veux rire? C'est pourtant bien sa bourse que voici. Qui a été arrêté?

— Madeleine et de la petite Sophie.

— Tu dis des bêtises, voyons!

— Dès que les agents les ont aperçues, ils se sont empressés de s'en saisir, en espérant que tu te rendes pour les sauver.

Chapitre 14

Thierry se laissa tomber lourdement sur un banc et s'enfouit la tête entre les mains. Puis une grande tristesse l'envahit. C'était une chose que de narguer les autorités et même, les couvrir de ridicule, mais là, c'en était trop.

Le premier magistrat l'avertissait très clairement. Il devait se rendre, moyennant les pauvres vies des deux innocentes. Sa décision prise, il se leva brusquement et annonça :

— *Baptiste, mon ami, prends cette bourse et remets-la à Madeleine dès que tu la verras. Cet argent est pour elle et la petite Sophie, de la part de Lord Sholmes.*

— *Mais que vas-tu faire?*

— *Je n'ai pas le choix. Je dois me rendre et faire face à la justice hypocrite des riches et puissants. Si ma condition sociale différait et si ma fortune le permettait, jamais je n'aurais à affronter cette persécution.*

— *Mais tu n'y penses pas! reprit Baptiste. Ce grand corbeau veut ta perte et tu lui donnes ta pauvre tête sur un plateau d'argent?*

— *Quelle autre alternative vois-tu, Baptiste? Tu sais très bien que si je ne me rends pas, il exécutera ces deux malheureuses. Je ne puis souffrir d'avoir une telle injustice sur la conscience.*

Sur ces dernières paroles, Thierry traversa la grande pièce, salua les gens sur son passage, sortit de la taverne et posa le pied sur la rue, où nul ne connaissait ses intentions.

À peine quelques secondes plus tard, Baptiste sortit à la suite de son presque demi-frère, juste à temps pour le voir se rendre à un officier de police qui passait par là. Ce dernier siffla et en très peu de temps, trois autres constables se joignirent à lui pour escorter le prisonnier menotté jusqu'à la geôle la plus près.

Un tout jeune garçon s'adressa à Baptiste pour lui demander ce qui se passait; pourquoi le Furet venait-il de se rendre à la police?

— *Il s'est fait prisonnier pour sauver deux innocentes, répondit Baptiste.*

— *Nous ne pouvons pas le laisser aller comme ça. Nous devons l'aider.*

— *Mais comment?*

Le bambin expliqua alors que le Furet connaissait le marchand de rubans, lequel pourrait sans doute les aider.

— *Comment est-ce que le vieux marchand de rubans pourrait-il aider Thierry?*

— *Non, je parle de son fils Carl. Il connaît personnellement Harry King, le fils de l'enquêteur de la Nouvelle Scotland Yard.*

— *Tu es certain de ce que tu avances?*

— *Sûr et certain. Alors... tu viens avec moi rencontrer Carl London, ou y vais-je seul?*

— *Montre le chemin, petit, je te suis.*

Chapitre 15

Carl sortit du manoir des LaFontaine en claquant la porte, abandonnant tout espoir d'épouser un jour la seule femme qu'il ne pourrait jamais aimer. Durant le retour vers Londres, il pleura amèrement, avant de sommeiller légèrement. Il ne s'éveilla que lorsqu'il entendit la calèche s'arrêter et le conducteur lui dire.

— *Vous voici à destination, Monsieur.*

— *Je vous remercie.*

— *Vous allez bien, Monsieur?*

— *Pas vraiment, mais vous n'y pouvez rien. Merci encore*

Il descendit de la calèche puis la regarda s'éloigner durant plusieurs minutes dans le vide de la nuit. Une fois ressaisi, il se mit en marche, sans but précis, dans l'air humide de la nuit.

Errant depuis il ne savait pas trop combien de temps, il réalisa qu'il arrivait dans Cock Lane où, selon les rumeurs, apparaissait fréquemment le fantôme de Fanny Lynes, assassinée quelque soixante-quinze ans auparavant.

Devant lui, la rue sombre n'augurait rien de bon. Dans ce quartier qu'il connaissait très peu, les pires couches de la société londonienne se donnaient rendez-vous à la Taverne des Deux Roses, juste à l'entrée de Cock Lane.

Sise au rez-de-chaussée d'une construction de trois étages, le nom de l'établissement faisait allusion à la fameuse guerre des deux roses, opposant les familles royales des Lancaster et des York, entre les années 1445 et 1485.

Au-dessus de l'entrée de la taverne, un vieil écriteau de bois à armature de fer rouillé représentait une rose rouge et une rose blanche, quelque peu délavées par le manque d'entretien et les intempéries des dernières décennies.

Les deux étages supérieurs abritaient des chambres délabrées qui hébergeaient les clients de la taverne désirant un logement pour la nuit. Les voyageurs repus d'un repas bien arrosé de bière profitaient des prix plus que raisonnables du tavernier-hôtelier, ainsi que des faveurs intimes un peu plus onéreuses des habituées féminines de l'endroit. Tous y trouvaient finalement leur compte.

Carl se demandait bien ce qu'il faisait dans un lieu aussi malfamé que Cock Lane, face à la Taverne des Deux Roses. Il ne se souvenait aucunement comment il put arriver là, mais maintenant qu'il s'y trouvait, il se dit que la soif qui le travaillait justifiait de pénétrer dans ce lieu de mauvaise réputation et qu'une fois à l'intérieur, il pourrait juger par lui-même de la véracité de cette prétention.

Poussant la lourde porte, il pénétra à l'intérieur de ce lieu totalement inconnu, du fait que jusque-là, jamais il ne ressentit le besoin de fréquenter un tel endroit. Ce qu'il y vit le laissa pantois.

À peine fut-il entré, que déjà, il se sentit assailli par tous ces visages tournés dans sa direction, l'air de se demander qui osait venir perturber l'ambiance de la taverne. Qui osait laisser entrer le froid et la noirceur de cette nuit humide et venir troubler l'esprit de fête qui régnait ici?

Les multiples bruits, cris, pleurs et conversations à tue-tête agressaient les oreilles sensibles du nouveau visiteur, sans compter les airs de musique cacophoniques qui provenaient de tous les recoins de la taverne.

Au centre du plancher, les gens dansaient sur plusieurs airs en même temps. La ronde prenait de plus en plus de vitesse, pendant qu'en son centre, un couple s'enlaçait. Beaucoup plus jeune que son compagnon, la femme enlaçait ce dernier par le cou pendant qu'il l'embrassait à pleine bouche, non sans lui pétrir avidement le postérieur.

Atablée un peu sur la droite, une femme plutôt rondelette donnait le sein à son enfant. Levant les yeux vers Carl, elle lui adressa un large sourire plein de sous-entendus, pendant que le pauvre rougissait en détournant ses yeux pudiques.

Assis à la même table que la madone et son enfant, un vieillard fumait sa vieille pipe

en se passant à lui-même une multitude d'observations toutes plus grivoises les unes que les autres au sujet de l'opulente poitrine de sa voisine de table. Sa pilosité migrait de sa tête vers son menton fuyant, alors qu'une abondante barbe grise souillée de toutes sortes de saletés, restes de table plus ou moins récents et de bière ornait son visage.

Des odeurs de transpiration, de corps jamais lavés, de bière, de viandes mal cuites et de vomissures abandonnées un peu partout par des individus trop ivres pour s'en préoccuper agressaient violemment l'odorat de Carl, tandis que l'abondante fumée de la cheminée et du tabac attaquaient ses yeux, laissant à quiconque l'impression qu'il cuvait une immense tristesse; ce qui ne constituait pas vraiment un mensonge, ni même une exagération.

Soudain, quelqu'un lui asséna un puissant coup dans le dos, le faisant presque tomber à la renverse.

— *Carl, Carl London?*

Reprenant son équilibre, Carl reconnut son ami Harry King qui lui demanda:

— *Que fais-tu dans ces bas-fonds, mon ami?*

— *Je ne sais trop, Harry... Disons qu'une solitude totale m'assaille et que je ne sais plus quoi faire.*

— *Ma foi, je crois que tu as besoin d'un bon ami, ce soir, et surtout, d'une bonne bière.*

— *Non merci, Harry, je ne crois pas que ce serait une bonne chose. En fait, je pense que je n'aurais pas dû venir jusqu'ici; je m'en vais.*

— *Il n'en est pas question, mon ami. Si tu es venu jusqu'ici, c'est que ça ne va pas bien du tout dans ta vie et que tu as besoin d'une bonne oreille attentive. Alors, je te prête les deux miennes.*

Sur ce, les deux comparses prirent place à une table libre, dans un coin un peu plus isolé. Une fois bien assis, Harry fit un signe de la main pour commander de la bière pour lui et Carl.

— *Alors, mon vieux... nous voici au chaud, nous pouvons boire toute la bière que nous voulons, manger une nourriture presque comestible et nous amuser avec toutes les femmes que nous désirons! Alors, vas-y et vide ton sac. Qu'est-ce qui ne va pas, dis-moi?*

La bière aidant, Carl se décida de tout raconter à son ami, qu'il s'agisse de sa relation avec la belle Geneviève, de sa timidité malade envers elle et de sa conversation avec Lily-Rose. En fait, tout ce qu'il omit de préciser se limitait aux voyages dans le temps que cette dernière prétendait faire et son affrontement colérique avec le comte.

— *Ce qui t'arrive m'attriste infiniment, mon cher Carl. Tu sais que je t'aime comme un frère. Ce que tu me racontes me fait beaucoup de peine*

— *Ce qui me rend si triste, c'est que le comte a promis Geneviève à un aristocrate écossais ou irlandais... je ne sais plus très bien... même que je me demande si monsieur le comte lui-même le sait.*

— *Tu veux dire que le père de celle que tu aimes veut l'épouser à un pur étranger?*

— *Et en plus, ce type est assez vieux pour être lui-même son père.*

— *Mais qui est cet écossais ou irlandais en question?*

— *Il s'agit d'un certain MacAdams.*

Harry faillit s'étouffer avec sa bière, non sans cracher une bonne gorgée au visage de son ami.

— *Eh! Mais fais attention! Qu'est-ce qui te prend, tout à coup?*

— *Je m'excuse, Carl, mais répète-moi ce nom.*

— *MacAdams. Brandon MacAdams.*

Harry King n'en revenait tout simplement pas. La surprise que Carl lisait sur son visage le déconcertait totalement. Décidément, le nom de Brandon MacAdams sonnait des cloches dans l'esprit de son ami; de grosses cloches, même.

— *Harry, tu peux me dire ce qui se passe? Ton visage est tellement pâle, on dirait que tu es mort avant-hier.*

— *Carl, je crois connaître ton écossais irlandais. Crois-moi, c'est une bonne nouvelle pour toi, mais une très mauvaise pour monsieur le Comte.*

— *Tu me fais peur, Harry. D'où connais-tu ce type? Je t'en prie, raconte-moi!*

Fils d'un célèbre enquêteur pour la New Scotland Yard, Harry, qui aimerait suivre les traces de son père, aimait jouer les détectives privés. Régulièrement, il se prenait pour Auguste Depin, personnage créé par Edgar Allan Poe dans son roman récemment paru: «Double meurtre dans la rue Morgue».

Depuis plusieurs mois déjà, Harry enquêtait sur MacAdams et accumulait de plus en plus de preuves contre cet escroc de bas étage; assez, croyait-il, pour le faire pendre. Il ne lui restait plus qu'à convaincre son illustre père de retirer ce criminel de la circulation.

De plus, son bon ami Thierry lui avait parlé en long et en large de ce sombre individu, confirmant toutes les preuves accumulées. Si son paternel, bien sûr, n'accorderait que très peu de crédibilité au témoignage du Furet, il ne pourrait que s'incliner devant les nombreuses preuves qui accablaient MacAdams.

— *Viens, Carl, nous partons! fit Harry en se levant précipitamment et en tirant son ami par la manche de sa chemise.*

— *Mais où allons-nous?*

— *Nous allons voir mon père. Assez, c'est assez!*

— *Mais ton père dort certainement à cette heure tardive.*

— *Alors nous le réveillerons!*

Les deux quittèrent la Taverne des Deux Roses et ensemble, se rendirent à la résidence paternelle de Harry. Celui-ci allait enfin prouver à son père que la pomme ne tombait jamais très loin de l'arbre. Mais nul ne savait encore que le Furet avait été arrêté.

Chapitre 16

Une franche amitié des plus puissantes liait Baptiste à Thierry. Chacun aurait volontiers sacrifié sa propre vie pour l'autre. D'aucuns auraient pu les comparer à des frères, tant ils accusaient des sentiments forts l'un envers l'autre.

Thierry agit trop rapidement pour que son ami Baptiste puisse réagir et l'empêcher de se rendre aux policiers. Il manquait de cette conscience un peu trop sentimentale de Thierry, celle qui faisait de lui un meilleur juge des situations dangereuses.

À de multiples reprises, le brigand lui fit entendre raison afin de l'empêcher de commettre des erreurs qui auraient pu lui coûter la vie ou à tout le moins, la liberté. Mais cette fois-ci, le Furet l'avait pris de court en se jetant tête première dans l'ancre du dragon.

Baptiste connaissait bien le premier magistrat et ses manigances malhonnêtes. Il savait que celui-ci refuserait de perdre la face devant la populace. De ce fait, que Thierry se rende ou pas, les malheureuses périraient.

Il lui vint à l'idée l'unique façon de sauver son malheureux ami du gibet consistait à quérir l'aide de Harry King. Celui-ci aurait, espérait-il, suffisamment d'influence sur son père et le New Scotland Yard pour empêcher le pire.

C'est alors qu'il se mit en route vers la somptueuse résidence de son ami Harry, située dans l'un des quartiers les plus cossus de la ville. Il ne pouvait se permettre d'échouer.

Pour se rendre là-bas, il savait qu'il devait traverser Trafalgar Square, sauf que jusque-là, jamais il ne lui fut permis de s'aventurer dans ce secteur de la ville. Il fut tellement impressionné par la grande beauté et l'aspect majestueux de l'endroit, qu'il en oublia presque son urgente mission.

En ce lieu, l'illustre histoire de l'Empire britannique se racontait. À preuve, la colonne de Nelson, laquelle célébrait la victoire posthume de ce grand général sur les imposantes flottes espagnole et française de Napoléon. Victoire posthume, car le grand homme y perdit la vie. Au pied de ladite colonne, quatre lions de pierre surveillent les alentours tout en imposant le respect.

Ce n'est qu'après s'être renseigné auprès de plusieurs personnes que Baptiste découvrit enfin où demeurait Harry. À croire que la chance lui souriait, car la maison ne se trouvait qu'à quelques rues. Dans ce quartier habitaient nombre de fortunés, nobles de naissance ou roturiers, marchands ou professionnels.

Le jeune homme ne prisait guère la façon hautaine dont les gens qu'il croisait le regardaient. Aussi, eut-il le réflexe de les mépriser tous, sachant trop bien que plusieurs de ces parvenus devaient leurs conditions sociales et leurs fortunes à toutes sortes de tergiversations plus tordues et immorales les unes que les autres, et bien souvent, sur le dos des pauvres gens.

À l'instar du Furet et de quelques autres individus, il avait à cœur de tenter de réparer certaines des nombreuses injustices perpétrées à l'encontre de ces pauvres gens, lesquelles allaient jusqu'aux fausses accusations occasionnant la saisie de leurs biens et souvent, des peines de prison, la pendaison et même, leur déportation dans la colonie pénale d'Australie, d'où personne ne revenait.

Enfin parvenu devant la somptueuse résidence des King, Baptiste ne put que s'imaginer l'immense fortune requise pour posséder et entretenir un tel domaine. Il gravit les quelques marches menant à la grande porte d'un bois fort luxueux dont il ignorait l'essence. Il se saisit du heurtoir et l'actionna par trois fois. La porte s'ouvrit sur un majordome d'une stature aussi imposante qu'élégante, ce qui témoignait de la grande classe de l'individu et des gens pour qui il travaillait.

— *Que puis-je pour vous, jeune homme? fit la voix basse et profonde de l'homme en queue de pie.*

— *Bonjour, répondit le visiteur intimidé malgré lui, je suis Baptiste Garfield. J'aimerais voir Monsieur Harry King, je vous prie.*

— *Je regrette, Monsieur Garfield, mais messieurs King père et fils sont absents pour*

la soirée. Je dirai à Monsieur Harry que vous êtes passé. Désirez-vous toutefois prendre rendez-vous afin de revenir le voir?

— Non, je dois absolument voir Monsieur Harry. Il s'agit d'une question de vie ou de mort.

— Je regrette de ne rien pouvoir faire pour vous, cher monsieur; alors, bonne soirée.

Alors que le majordome allait refermer la porte, Baptiste se permit d'insister en lui demandant où il pouvait rejoindre son ami, non sans lui rappeler une fois de plus qu'il devait absolument le voir.

— Encore une fois, monsieur, je regrette de ne pouvoir vous aider.

— Mais dites-moi seulement où je peux trouver votre jeune maître, car je suis certain qu'il acceptera de me recevoir. Je vous le répète, mon cher monsieur, il s'agit ici d'une question de vie ou de mort.

— Vous me voyez devant une situation très délicate, jeune homme. Je voudrais bien vous aider, car je crois en votre bonne foi, mais en même temps, s'il fallait que je perde mon emploi...

— Je vous assure que vous ne risquez rien... au contraire, votre jeune maître reconnaîtra votre bon jugement.

— Très bien, je veux bien vous aider, en espérant que le ciel ne me tombera pas sur la tête. Messieurs King père et fils sont à l'instant chez Monsieur le Comte de Lafontaine, et ce, à la demande du jeune Monsieur London, l'ami de Lady Geneviève, fille de Monsieur le Comte.

— Je vous remercie du fond du cœur. Bonne soirée, monsieur.

— Bonne soirée à vous également, monsieur, et bonne chance dans votre quête.

Chapitre 17

Par la fenêtre panoramique de sa bibliothèque, le comte de Lafontaine observait la pluie diluvienne qui, combinée à cette nuit sans lune, lui cachait la somptueuse beauté des jardins séculaires aménagés et entretenus par des générations de jardiniers experts, sous les judicieuses directives des maîtres successifs du manoir.

Il porta le verre à sa bouche et goûta encore une fois à ce merveilleux scotch qu'il importait d'Écosse, grâce à un très bon et très vieil ami de la famille. Quel avenir attendait la famille des Lafontaine qui habitait ce domaine depuis maintenant plusieurs générations?

Sa ravissante fille Geneviève, promise au Laird Brandon MacAdams, hériterait des riches propriétés ancestrales, assurant une noble succession pour ce joyau britannique que constituait le domaine des Lafontaine. Car même s'il ignorait à peu près tout des origines de ce gentilhomme, Brandon MacAdams possédait ses lettres de noblesse.

Toutefois, Geneviève se refusait à cette union imposée, car elle maintenait que son cœur appartenait à un autre, ce petit marchand de rubans, installé dans cette petite boutique miteuse, dans un quartier de réputation quelconque de Londres.

Le comte vénérait sa fille de tout son être et c'est pour cette raison qu'il s'opposait à cette union discutable avec Carl London, petit commerçant sans envergure, sans noblesse et sans avenir. Il voulait le meilleur, pour Geneviève, et malheureusement, Carl ne pourrait jamais la rendre heureuse. Certainement qu'au début, ils vivraient une belle histoire d'amour, mais une fois le feu de la passion quelque peu retombé, que resterait-il?

Il devait faire comprendre à sa progéniture que Brandon MacAdams représentait définitivement le meilleur parti pour elle. Sûrement qu'avec le temps, l'amour viendrait.

Par contre, il n'aimait guère savoir sa fille malheureuse, encore moins par sa faute. Qu'est-ce qui poussait Geneviève à idolâtrer ce pauvre homme si différent d'elle? C'est alors qu'il se souvint comment lui-même chérissait feu son épouse.

Élizabeth Bergeyres assistait son frère Félix-Antoine dans la saine gestion de l'entreprise familiale de vins et spiritueux d'une qualité supérieure et d'une richesse peu commune. Depuis le jour de son heureuse rencontre avec elle, il ne négocia qu'avec cet importateur spécialisé et d'une grande expertise. Encore aujourd'hui, il se fiait entièrement à lui pour tous ses achats de vins et spiritueux, dont, entre autres, ce magnifique scotch qu'il appréciait tout particulièrement.

Ce fut le coup de foudre entre Élizabéth et lui et les deux durent convaincre Félix-Antoine que lui, comte de Lafontaine, constituait le meilleur parti pour sa jeune sœur. Après le décès de leurs parents, suite à une fièvre, le jeune homme devait prendre soin d'elle et décider du meilleur parti pour elle. Rapidement, il se lia d'amitié avec le prétendant de sa cadette et par la suite, n'hésita guère longtemps avant de lui accorder sa main.

Les deux tourtereaux s'épousèrent puis connurent une vie magnifique. Lorsque la petite Geneviève naquit, leur amour atteignit un niveau que personne ne pouvait imaginer. Jamais de dispute ne s'entendait à l'intérieur la demeure familiale. Seul l'amour total et entier y habitait. À tout le moins, jusqu'à ce bête accident qui coûta la vie à Élizabéth. Dès lors, il ne souhaita plus que mourir pour rejoindre sa belle.

Puis, un soir, il entra dans la chambre de sa fille adorée. Observant le calme de son sommeil et la confiance totale en l'avenir qui se lisait dans son visage serein et innocent, il ne put s'empêcher de pleurer l'immense perte de son épouse et en même temps, le merveilleux cadeau que la vie lui offrait: l'amour inconditionnel de sa petite Geneviève.

Il continuait à regarder par la grande fenêtre de sa bibliothèque, d'où il ne voyait toujours rien, non seulement en raison de la pluie et de la noirceur de cette nuit sans lune, mais également en raison de ses yeux inondés des larmes qui coulaient maintenant sans retenue.

Comment ferait-il pour mettre fin à la peine injuste qu'il causait à sa pauvre fille? Comment lui faire comprendre le bien-fondé de sa décision? Comment lui faire entendre que sa seule et unique motivation se résumait à son bonheur et à sa sécurité?

Alors qu'il implorait Dieu de lui venir en aide, il perçut des bruits inusités pour cette heure de la soirée. Il essuya les quelques larmes qui s'accrochaient encore et reprit sur lui. Les bruits sourds et des voix feutrées qu'il entendait provenaient de l'extérieur de la bibliothèque. Il tourna le dos à la pluie et à la noirceur pour faire face aux doubles portes, puis attendit que quelqu'un s'annonce.

On frappa trois coups discrets et les portes s'entrouvrirent juste assez pour laisser passer le majordome, qui tout en se confondant en excuses pour oser déranger son maître à une heure si tardive, informa ce dernier que trois gentilshommes désiraient une audience de toute urgence.

— *Mais quel genre de personne ose importuner les gens à une pareille heure, Jérémy?*

— *J'ai bien tenté, monsieur le Comte, de renvoyer ces poltrons, mais ils insistent pour s'entretenir avec vous. Ils prétendent détenir des renseignements qui nécessitent impérativement votre attention.*

— *N'ont-ils pas mentionné la nature de ces renseignements si importants?*

— *Il semblerait que cela concerne mademoiselle Geneviève, monsieur le Comte.*

— *Mais qui me réclame cette audience?*

— *Il s'agit du jeune monsieur Carl London, accompagné de deux autres gentilshommes, monsieur le Comte.*

— *Alors, faites-les entrer, Jérémy, et qu'on en finisse. Cette sombre soirée m'ennuie.*

Le majordome introduisit alors Carl, Harry et le père de celui-ci dans la bibliothèque. La ténébreuse expression dans les visages de ces visiteurs tardifs interdisait au comte de ne pas prendre la situation au sérieux.

Les trois hommes bien intentionnés se présentèrent à leur hôte qui les accueillit et leur offrit un verre de scotch, ce que chacun déclina, compte tenu de l'heure tardive et de l'urgence de la situation.

— *Messieurs, que me vaut cette visite plutôt impromptue?*

— *Ces deux jeunes gens, commença monsieur King père, ont récemment porté à mon attention que vous avez, monsieur le Comte, accordé la main de votre charmante fille, la demoiselle Geneviève, à un certain Brandon MacAdams, est-ce exact?*

— *Effectivement, ma fille épousera prochainement ce gentilhomme.*

— *Alors, en ce cas, monsieur le Comte, nous devons vite discuter de cette situation qui ne profitera qu'à ce triste personnage que nous devons qualifier de tout, sauf de gentilhomme.*

Monsieur King s'empressa alors de transmettre au comte les détails scabreux de son enquête minutieuse sur Brandon MacAdams, ainsi que les preuves accumulées par son fils Harry et l'ami de celui-ci, lesquelles venaient étoffer le dossier de ce délictueux individu, en plus de suffire à le faire condamner pour ses nombreux crimes.

Cette nuit-là, le comte ne put trouver le sommeil, les surprenantes révélations de ses visiteurs l'affectant au plus haut point. Jamais il n'aurait cru l'être humain aussi vil, aussi profiteux. Comment pouvait-on ainsi recourir aux pires manigances pour extorquer le bien d'autrui?

Au petit matin, par l'entremise de son majordome, il fit parvenir un cordial message à Brandon MacAdams, dans lequel il l'invitait à souper au manoir le soir même, tout en le priant de signifier la confirmation de sa présence à son employé.

Dès que Jérémy revint avec la réponse affirmative, le comte fit confirmer à monsieur King père la mise en branle de l'habile plan élaboré la veille. Nul doute que MacAdams connaîtrait un souper fort désagréable...

Chapitre 18

Heureusement, le manoir des Lafontaine ne se situait qu'à quelques minutes de marche à peine. Plus il approchait, plus Baptiste sentait que son pauvre cœur allait lui sortir de la poitrine. Ses amis l'aideraient-ils à sauver Thierry, le Furet?

Arrivé devant l'imposante résidence, il repoussa l'énorme portière en fer forgé qui fermait le petit jardin de façade et laissa celle-ci reprendre sa position originelle. Il gravit les quelques marches menant à la porte principale, saisit le heurtoir et l'actionna à trois reprises. La porte s'ouvrit sur l'imposant majordome qui d'une voix tout aussi imposante, chercha à connaître le but de sa visite.

— *Je vous prie de prévenir vos maîtres que Baptiste Garfield désire les rencontrer, lui et ses distingués invités.*

— *Je regrette, jeune homme, mais je ne peux les déranger sous aucun prétexte.*

— *Je vous comprends entièrement, mais il s'agit d'une question de vie ou de mort.*

Après y avoir réfléchi pendant quelques secondes et voyant l'immense inquiétude du visiteur, le fidèle domestique s'écarta et lui fit signe d'entrer.

— *Veuillez, je vous prie, attendre ici. Je vais prévenir mes patrons de votre présence.*

— *Certainement. Je vous remercie.*

À la vue du majordome qui entra respectueusement dans la salle à manger, monsieur le Comte déposa ses ustensiles et lui demanda:

— *Qui a-t-il, Jérémy?*

— *Pardonnez cette intrusion, mais quelqu'un insiste pour parler à Monsieur le Comte.*

— *De qui s'agit-il? Qui ose encore nous déranger à une heure aussi tardive?*

— *Le jeune homme se fait appeler Baptiste Garfield, Monsieur, et selon ses prétentions, il s'agirait d'une question de vie ou de mort.*

En entendant le nom du visiteur, les yeux surpris firent le tour de la table. Prenant la parole, Harry King suggéra fortement à son hôte de laisser l'intrus se joindre eux.

— *Vous avez entendu notre cher ami, Jérémy, faites entrer monsieur Garfield, fit Geneviève.*

— *Certainement, Mademoiselle, répliqua le majordome en se retirant.*

— Puis il revint aussitôt, accompagné du nouveau venu.

Monsieur Baptiste Garfield, annonça le domestique avant de s'éclipser.

Carl fut le premier à se lever pour présenter une main amicale au visiteur, lequel fit ensuite le tour de la table pour saluer chaleureusement les autres, non sans débiter en baisant la main tendue par Geneviève. Puis, après avoir salué respectueusement le maître des lieux, il se tourna vers Harry King pour le serrer dans ses bras. Heureux de se revoir, les deux s'échangèrent des sourires complices, signe d'une amitié profonde.

— *Je suis heureux de te revoir, mon bon ami, lança Harry. Tu te souviens certainement de mon père?*

— *Évidemment. Il me fait grand plaisir de vous revoir, monsieur King.*

— *Le plaisir est pour moi, jeune homme*

Une fois les salutations terminées, le comte pria ses invités de prendre place et demanda au nouveau venu de lui expliquer les raisons qui l'amenaient chez lui.

Baptiste entreprit alors de raconter à son auditoire totalement captivé le récit sordide de la capture de son ami Thierry, autrement connu sous le nom du Furet.

— *Je trouve, jeune homme, que vous vous avancez sur un terrain des plus glissants en venant nous raconter les prouesses de votre ami le Furet, un vulgaire criminel recherché dans tout Londres. Vous savez qui je suis?*

— *Je sais parfaitement qui vous êtes, monsieur King, et j'aimerais que votre statut à la New Scotland Yard puisse contribuer à sauver mon ami d'une condamnation injuste.*

— *Mais à qui ce scélérat a-t-il subtilisé la bourse? s'enquit le comte.*

— *En toute ignorance de l'identité de sa victime, il s'est attaqué au comte de Tavernier.*

— *Nul autre que le Premier Magistrat! s'exclama monsieur King.*

L'inspecteur-chef connaissait bien cet arrogant et inflexible individu, entièrement dévoué à l'avancement de sa carrière et méprisant tous ceux qui lui bloquaient le chemin.

Baptiste ajouta que même après que Thierry de Furence se fut rendu, Lord Sholmes refusa de libérer les deux malheureuses, souhaitant en faire des exemples pour tous ceux qui voudraient venir en aide à des criminels recherchés.

Monsieur King tenta alors d'expliquer que ses pouvoirs limités ne suffiraient guère à faire libérer le Furet, pas plus, d'ailleurs, qu'il ne lui permettaient de faire relaxer les deux misérables.

Lorsque Baptiste eut terminé sa plaidoirie, le comte fit servir un cognac aux hommes et un Sherry à la tendre Geneviève, toute bouleversée par cette sordide histoire.

À la fin de la soirée, les invités remercièrent leurs hôtes de leur charmante hospitalité et prirent congé tout en promettant de réfléchir à la situation de Thierry de Furence.

— *Père, s'inquiéta Geneviève, comment allons-nous contourner les plans de Lord Sholmes?*

— *Ne craignez rien, jeunes gens, je sais parfaitement comment neutraliser les plans de notre premier magistrat.*

— *Mais comment? questionna Baptiste.*

— *Laissez-moi m'occuper de ces petits détails, jeune homme. Je vous assure que les problèmes judiciaires de votre ami Thierry ne seront très bientôt qu'un mauvais souvenir.*

Chapitre 19

Jardin de toute l'Écosse, Thirlestane abritait la famille Hartland depuis plusieurs générations. Les habitants de la contrée aimaient et respectaient le duc de Lauderdale, considéré comme un homme juste et magnanime, mais sévère. Un homme de principes et un fervent croyant.

Son vaste domaine employait beaucoup de braves gens et plusieurs domestiques habitaient son château.

Parmi ces fidèles domestiques, Annie Cole, la femme de chambre de madame la duchesse, bénéficiait de l'entière confiance de cette dernière. Du moins, jusqu'à ce qu'elle découvre que cette chère Annie s'absentait souvent la nuit, afin de vaquer à des occupations beaucoup moins honorables que celles qui l'accaparaient au château. Aussi, l'employée se présentait-elle souvent à la Taverne des Sangliers, située tout près, dans le petit village de Lauderdale, où elle faisait profiter les clients de ses charmes non négligeables.

C'est ainsi qu'elle rencontra Rob MacAdams, lequel louait une certaine parcelle de ses vastes terres de la famille Hartland. L'homme fréquentait assidument la Taverne des Sangliers, où il fit vite de remarquer Annie. Dès la première rencontre, il s'offrit les services de la jeune femme, qui en devint rapidement amoureuse.

Jamais Annie ne parla de cette liaison douteuse au Château de Thirlestane, sachant que ses maîtres n'auraient guère approuvé que leur femme de chambre fréquente un pauvre type comme Rob MacAdams, un homme qui de surcroît, n'offrait qu'un piètre rendement de la riche terre qu'ils lui louaient. Outre cela, il buvait et jouait les bénéfices de ses labeurs, en plus d'accuser sans cesse du retard dans l'acquittement de son loyer.

Peu de temps après le début de son aventure avec Rob MacAdams, Annie dut admettre sa grossesse devenue apparente à madame la duchesse, non sans devoir tout raconter au sujet de ses sorties nocturnes et révéler l'identité de son amant.

La duchesse décida alors de la renvoyer, du fait qu'elle constituait désormais le déshonneur du Château de Thirlestane. À vingt-quatre heures d'avis, Annie dut quitter les lieux, sans espoir de références.

Le lendemain, suite à la visite de Rob MacAdams, le duc de Lauderdale, sous la menace de déshonneur public, consentit à dédommager le couple Cole – MacAdams afin de leur permettre de s'installer confortablement. Le vil chantage dura plusieurs années au cours desquelles le duc dut rembourser toutes les dettes accumulées par le couple. Le tout prit fin lorsqu'on emprisonna Rob MacAdams pour divers crimes. Après quoi, celui-ci tomba sous la lame du couteau rouillé d'un codétenu floué.

De l'union de Rob MacAdams et Annie Cole naquirent trois enfants: Sean, Cattie et Brandon qui, à l'instar de leurs parents, vécurent en marge des règles de la société. Cattie apprit très jeune que ses charmes naissants pouvaient rapporter beaucoup, même s'ils lui occasionnaient bien souvent des mauvais traitements de la part de clients peu délicats. Voyant cela, et moyennant une rétribution pécuniaire, Sean et Brandon devinrent alors ses protecteurs.

Quand, une nuit sans lune, un jeune coq décida de faire un mauvais parti à Cattie, les deux frères lui tombèrent dessus, non sans le rouer de coups et le laisser pour mort.

Pris de panique, Sean disparut et nul ne le revit jamais. Quant à Cattie, le chemin du pardon s'ouvrit devant elle et aussi, prit-elle le voile. Pour ce qui est de Brandon, il quitta la région et commença une nouvelle vie en Irlande, où il acquit terres et titres grâce à ses talents de joueur et de maître-chanteur.

Récemment, il réapparut en Angleterre et devant son urgent besoin de liquidités, imagina une façon de mettre rapidement la main sur une fortune à marier.

C'est ainsi qu'il amadoua le comte de Lafontaine, de façon à ce que celui-ci lui accorde la main de son unique fille. Son plan consistait à se saisir de la généreuse dot de cette dernière

et, suite à un malheureux accident quelconque, des titres, propriétés et fortune de son futur beau-père.

Mais même dans le pire des scénarios imaginés, jamais il ne lui vint à l'esprit que Carl London et son ami Harry King puissent découvrir son plan machiavélique.

Chapitre 20

Lily-Rose descendit pour déjeuner, se demandant dans quel état désespéré elle allait retrouver sa pauvre amie, suite aux fâcheux événements de la veille. Elle s'attendait vraiment au pire. À mesure qu'elle descendait timidement les marches de l'escalier, non seulement reconnaissait-elle les voix qui montaient de la salle à manger, mais les rires et le bonheur remplaçaient les pleurs qu'elle redoutait. Que s'était-il donc passé pendant qu'elle dormait?

Dès qu'elle l'aperçut, Geneviève accourut vers elle pour se jeter dans ses bras. Alors là, elle n'y comprenait plus rien. Où se cachaient la peine, le découragement, les larmes et la colère?

— *Lily-Rose... Tu ne devineras jamais.*

— *Mais qu'y a-t-il Geneviève? Je ne comprends plus...*

— *C'est très simple, chère Lily-Rose... enchaîne le comte.*

Sa fille adorée devenant une merveilleuse jeune femme, il fut permis à ce dernier d'enfin réaliser que rien ne devait s'opposer à l'amour sacré entre un homme et une femme. De plus, certaines informations de dernière minute lui firent comprendre que finalement, Carl London représentait le meilleur parti pour sa fille.

— *Dès que nous aurons terminé de déjeuner, reprit Geneviève, nous irons retrouver Carl à sa boutique pour lui annoncer la bonne nouvelle.*

— *Cette bonne nouvelle étant? demanda Lily-Rose.*

— *Que j'accepte de lui accorder la main de ma fille, lui répondit le comte en lui adressant un clin d'œil complice.*

— *Mais voilà une excellente nouvelle! s'exclama Lily-Rose.*

Puis en compagnie de Geneviève, elle partit peu de temps après en direction de Londres. Le temps était radieux, les oiseaux chantaient et les cœurs dansaient la chamade. C'était le bonheur total.

Lorsqu'elles arrivèrent devant la boutique des London, les deux ne parvenaient qu'avec peine à contenir leur enthousiasme débordant. Tout à coup, la vieille devanture semblait moins délabrée, les briques moins sales, la grande vitrine moins opaque et l'écriteau moins miteux. Geneviève ouvrit la porte et les deux entrèrent dans la plus belle boutique de Londres.

Les apercevant, monsieur London père descendit l'escalier en colimaçon pour les accueillir. Quand Geneviève lui demanda si elle pouvait parler à Carl, il fut au regret de lui confier que celui-ci n'était pas rentré depuis la veille et que cela l'inquiétait vivement, d'autant que cela ne lui était jamais arrivé par le passé. Bien sûr, le vieillard ignorait tout des derniers développements, ainsi que de la visite impromptue de son fils et de ses deux amis chez monsieur le comte.

Soudain, Geneviève se sentit mal et n'eut été de la rapide intervention de monsieur London, nul doute qu'elle se serait effondrée au sol. Il lui approcha une chaise sur laquelle elle se laissa lourdement tomber. Elle semblait dévastée.

— *Je crois que je sais pourquoi Carl n'est pas rentré, monsieur London, se permit de dire Lily-Rose.*

— *J'aimerais beaucoup comprendre, mademoiselle.*

Celle-ci s'empressa de lui raconter le bref entretien entre Carl et le père de Geneviève, non sans omettre de lui préciser que Carl était sorti en claquant la porte.

Là, Hilbert London commençait à comprendre. La veille, alors qu'il s'apprêtait à partir après avoir revêtu ses plus beaux habits, il ne vint jamais à l'esprit de son fils de lui confier la nature de sa mystérieuse sortie. Mais maintenant, il comprenait mieux son attitude. Lorsqu'il s'aperçut, au petit matin, que son fils n'était pas rentré, il s'en inquiéta. Carl avait beau être un

homme, jamais il n'avait agi de la sorte dans la passé.

— *Monsieur London, avez-vous une idée de l'endroit où il pourrait bien se trouver?*

— *Carl ne sort jamais, sauf pour rencontrer mademoiselle Geneviève.* Il ne fréquente ni les tavernes, ni les maisons de plaisir, ni les maisons de jeu. Son cœur se partage entre mademoiselle Geneviève et son métier. L'inquiétude me ronge...

Les trois sortirent de la boutique et partirent dans des directions différentes, à la recherche de Carl.

Lorsqu'en fin d'après-midi, ils se retrouvèrent à nouveau à la boutique, nul n'avait vu le jeune homme. Ils décidèrent donc que si celui-ci n'était pas de retour le lendemain, ils contacteraient la police. C'est le cœur très lourd que Geneviève et Lily-Rose retournèrent au manoir. Où se trouvait Carl? Que lui était-il arrivé?

Le trajet de retour sembla terriblement long et la nuit tombait lorsqu'elles arrivèrent à destination. Le majordome leur ouvrit la porte et les dirigea vers la bibliothèque, où le comte les attendait. Avec un immense sourire aux lèvres, il leur ouvrit les portes et s'effaça pour les laisser entrer.

Ni l'une ni l'autre ne put prévoir ce qui les attendait. Le père de Geneviève discutait calmement en compagnie de Carl et de deux autres gentilshommes, chacun fumant un cigare et buvant un verre de scotch.

— *Que se passe-t-il ici? s'exclama Geneviève. Carl, où étais-tu?*

Les hommes se levèrent, posèrent leurs verres et se lancèrent à rencontre des deux jeunes femmes complètement paniquées. Carl prit Geneviève dans ses bras, pendant que le comte adressa un nouveau clin d'œil à Lily-Rose. Alors qu'elle lui répondit à l'aide d'un large sourire, il l'attira dans ses bras, la serra contre lui et murmura à son oreille:

— *Comment pourrai-je un jour vous remercier, Lily-Rose?*

— *Mais vous l'avez déjà fait, monsieur le Comte.*

— *Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire?*

— *La meilleure preuve de votre amour pour Geneviève, c'est de reconnaître le fait qu'elle est amoureuse de Carl et d'accepter celui-ci à titre de futur gendre.*

— *Vous savez bien, chère enfant, que jamais je ne pourrais voir ma fille malheureuse, surtout pas par ma faute.*

Puis, s'adressant à tous, il dit:

— *Mesdemoiselles, messieurs, il nous reste une besogne à terminer.*

S'adressant aux deux femmes qui ignoraient tout des développements survenus au cours des dernières heures, il leur raconta ce qu'ils savaient dorénavant au sujet de Brandon MacAdams et comment ils prévoyaient arrêter ce dangereux malfrat.

À peine eut-il terminé ses explications, que Jérémy ouvrit les portes pour annoncer l'arrivée du malandrin.

— *Voilà que notre invité arrive à point! Très bien, Jérémy, faites entrer monsieur MacAdams.*

— *Très bien, monsieur le Comte, répliqua le majordome, non sans une pointe de dédain.*

Ce dernier s'effaça pour permettre à Brandon MacAdams d'entrer dans la bibliothèque, avec toute l'arrogance que le comte lui connaissait. Notant la présence d'invités dont il ignorait l'identité, MacAdams afficha tout de même un sourire qu'il voulait confiant.

— *Monsieur MacAdams, je vous souhaite la bienvenue, laissa entendre le comte en s'avançant vers le nouvel arrivant pour lui tendre la main.*

— *Il me surprend, monsieur le comte, que vous n'appliquiez guère l'étiquette élémentaire d'énoncer les titres de vos invités lorsque vous les saluez.*

— *Pardonnez-moi ce léger accroc aux bonnes manières, mon cher monsieur, mas je*

croirais quelque peu déplacé de vous affubler d'un titre tel que voleur, malfrat, escroc ou autre, avant de vous présenter à mes autres invités ci-présents.

Avant que MacAdams eut le temps de réagir, le comte s'empressa de lui présenter Carl London, fiancé de sa fille Geneviève, Harry King, meilleur ami dudit Carl, ainsi que monsieur King père, inspecteur-chef à la New Scotland Yard, lequel se mourrait de le rencontrer.

— *Mais que signifie cette plaisanterie de mauvais goût, Comte?*

— *Alors là, MacAdams, vous vous écarterez à votre tour de la politesse élémentaire. C'est... monsieur le Comte!*

— *Je n'ai certainement aucune leçon à recevoir d'un petit noble autosuffisant tel que vous!*

— À votre place, mon cher monsieur MacAdams, dit monsieur King père, je retrouverais un semblant de politesse élémentaire, considérant le trouble dans lequel vous vous trouvez.

L'air déconfit qui animait le visage de Brandon MacAdams confirma qu'il comprenait très bien la situation plus que précaire dans laquelle il se trouvait. Il fit un subit mouvement de recul, comme pour se soustraire à ses accusateurs, quand il se heurta à deux policiers, entrés dans la pièce à son insu. Ceux-ci l'empoignèrent si solidement, que leur échapper s'avérait impossible.

— *Monsieur Brandon MacAdams, vous nous accompagnerez, mes hommes et moi-même, jusqu'au poste de police, où vous devrez faire face à plusieurs accusations criminelles, signifia l'inspecteur-chef. Messieurs, emmenez-le-moi.*

Sur ce, les deux policiers sortirent avec le prisonnier, puis s'empressèrent de le menotter et de le faire monter dans la voiture grillagée qui les attendait à l'extérieur.

Ceci fait, Geneviève se jeta dans les bras de son cher Carl, sous les yeux approbateurs des témoins de la scène. Lorsqu'ils se séparèrent, Carl prit les mains de sa belle entre les siennes et la regarda droit dans les yeux. Lorsqu'elle lui adressa un signe de la tête que lui seul put voir, ils se tournèrent tous les deux vers le comte.

— *Je crois que vous avez une question très importante à me poser, n'est-ce pas mon garçon?*

— *En effet, monsieur le Comte.*

Les yeux pleins d'espoir, mais tout de même sur le bord de la panique, Geneviève et Lily-Rose se regardèrent, puis dévisagèrent les deux hommes. Puis, Carl se lança.

— *Monsieur le Comte, j'ai l'immense honneur de vous demander la main de votre fille Geneviève, ici présente, en mariage. Je jure devant Dieu de l'aimer et de prendre bien soin d'elle toute ma vie durant.*

— *Mais il en a du toupet, ce jeune homme! s'exclama le comte en feignant exagérément d'être outré. Après que j'aie refusé votre requête une première fois, vous quittez ma maison de façon très impolie en claquant la porte, et maintenant, voilà que vous vous présentez à nouveau devant moi, sale comme un gueux, que vous buvez mon scotch, que vous fumez un de mes meilleurs cigares et que vous me demandez une deuxième fois en vingt-quatre heures la main de ma fille!*

— *Oui, monsieur le Comte. J'aime votre fille et je veux vivre ma vie avec elle.*

Pendant les quelques secondes qui suivirent, les yeux de Geneviève, rivés sur ceux de son père, témoignèrent de tout l'amour que son jeune cœur pouvait contenir. Lançant un clin d'œil à Lily-Rose le comte s'adressa maintenant à sa fille.

— *Geneviève, tu sais à quel point je t'aime et que tout ce que je désire dans la vie, c'est ton bonheur. Tu sais également que j'ai donné ma parole à un homme que je croyais gentil-homme à l'effet qu'il pourrait t'épouser et que je ne reviens jamais sur ma parole. Par contre, au grand soulagement de tous, ce malheureux individu a maintenant disparu de nos vies.*

Puis, le maître de la maison, que jusque-là Lily-Rose ne vit jamais aussi colérique, fondit devant les yeux implorants de sa fille adorée.

— *Alors, comment voudrais-tu que je m'oppose à cet amour que vous vous portez l'un pour l'autre? Carl, c'est avec une immense joie que devant ces témoins, je t'accorde la main de ma fille.*

Prenant les mains des futurs époux dans les siennes, il ajouta:

— *Mes enfants, je bénis cette union et je vous souhaite de tout cœur d'être heureux. Quant à vous, Lily-Rose, vous avez rendu heureux trois cœurs jadis égarés et maintenant comblés. Pour cela, acceptez mon éternelle reconnaissance.*

Sur cette belle note, les deux messieurs King applaudirent le jeune couple tout en leur offrant leurs meilleurs vœux, puis entreprirent de se retirer.

— *Je crois, Monsieur King, que nous devons régler une dernière situation malheureuse, dit le comte.*

— *Vous avez tout à fait raison, monsieur le comte.*

Celui-ci appela alors Jérémy qui ouvrit les portes pour laisser entrer Baptiste et Thierry le Furet. Les deux hommes se présentèrent devant le comte et le remercièrent du fond du cœur.

— *Mais je ne mérite nul remerciement, je vous l'assure, les arrêta le comte. Il s'agit de l'œuvre de Monsieur King père, ci-présent.*

S'étant entendus à l'effet qu'ils devaient tout entreprendre pour faire libérer Thierry et sauver les deux pauvres victimes du premier magistrat, les King avaient sans peine trouvé de quoi accabler le fonctionnaire et ainsi, le priver de cette promotion qu'il convoitait tant. Outre cela, ils lui firent comprendre qu'il pourrait bien se retrouver du même côté des barreaux que ceux qu'il avait fait condamner depuis qu'il occupait ses fonctions.

— *En ce moment même, poursuit monsieur King père, le pauvre se prépare à s'embarquer pour les colonies australes, où il assumera la charge d'adjoint au directeur de la prison de Freemantel, en remplacement de l'adjoint précédent, récemment emprisonné.*

S'adressant maintenant à Thierry, il ajouta:

— *Ceci signifie, mon garçon, que vous êtes absout de toute accusation. Cela dit, j'espère de tout cœur ne plus jamais entendre parler du Furet. Me suis-je bien fait bien comprendre?*

Il s'en suivit un souper très joyeux. Longtemps après la fin du repas, tous demeurèrent assis autour de la table, discutant, riant, la bonne humeur franchement à la fête.

À la fin de la soirée, après que tous eurent quitté, Geneviève et Lily-Rose prirent congé du comte et montèrent s'offrir une nuit de sommeil bien mérité. Une fois dans la chambre de Geneviève, celle-ci prit son amie dans ses bras et l'étreignit à lui en rompre les côtes.

— *Comment pourrais-je vous remercier pour tout ce que vous avez fait, Lily-Rose? Je veux que vous demeuriez à jamais avec moi, telle une sœur. Si vous le désirez, je demanderai à mon père de vous adopter. De cette façon, vous deviendrez sa fille et donc, ma sœur légitime. Qu'en dites-vous, Lily-Rose?*

— *Chère Geneviève, s'il n'en tenait qu'à moi, je sauterais sur cette offre. Mais, je ne peux accepter, car je dois retourner chez moi.*

— *Vous voulez dire que vous devez retourner à votre époque, n'est-ce pas?*

— *Mais que voulez-vous dire?*

Carl avait tout raconté à Geneviève. Au début, elle ne pouvait y croire, persuadée que nul ne peut voyager dans le temps. Mais dans le fond de son cœur, elle savait qu'il disait vrai. Lorsqu'elle remercia à nouveau Lily-Rose de son aide précieuse, cette dernière confessa:

— *La première fois que je vous ai rencontrés, Carl et vous, vous étiez si malheureux,*

chacun de votre côté, que je me suis dit que je devais absolument tenter le tout pour le tout.

— Et je vous remercie encore une fois. Mais nous reverrons-nous un jour?

— Cela sera impossible, je le crains.

— Mais vous êtes ici, devant moi... Ne pouvez-vous pas invoquer la même magie pour nous rendre visite à nouveau?

— J'ai peur que non, car ma mission se termine ici. Ainsi, la magie qui m'a transportée ici n'a plus sa raison d'être. Je partirai et ne pourrai plus revenir.

— Alors nous devons faire nos adieux ici et maintenant? Quand partirez-vous?

— Il est grand temps que nous allions dormir. Demain commencera une nouvelle vie pour vous et l'homme que vous aimez. Quant à moi, je retourne à ma propre vie, ainsi qu'aux gens qui la partagent et que j'aime.

— Regardez, chère amie, ce que Carl m'a donné. N'est-ce pas le plus beau ruban du monde?

Sur ces mots, elles s'embrassèrent et sachant qu'elles ne se reverraient jamais, versèrent quelques larmes. Lily-Rose était néanmoins heureuse d'avoir accompli sa mission. Ce soir-là, elle s'endormit rapidement et aucun rêve ne vint déranger son sommeil.

Chapitre 21

La lumière du jour naissant s'infiltrait sous ses paupières. Lily-Rose s'étira de façon à prendre tout l'espace dans son lit douillet. S'éveillant tranquillement, elle faisait de son mieux pour repousser à la limite l'instant de son réveil complet. Elle ouvrit lentement les yeux. À travers la fenêtre, le soleil envahissait sa chambre, qu'elle retrouvait avec bonheur. Qu'il faisait bon de se retrouver à nouveau dans ses affaires, auprès des siens.

Toute cette merveilleuse aventure ne fut-elle qu'un rêve, ou la vécut-elle réellement? Elle porta la main à sa chevelure en broussaille, à la recherche du ruban magique, et sans grande surprise, ne le trouva point. Sa mission remplie, il était retourné au monde de l'espoir, là où les rêves prennent naissance et où l'imaginaire devient réalité.

Elle s'habilla en vitesse et dévala l'escalier en catastrophe. De la salle à manger montait le doux parfum de crêpes et de sirop d'érable. Encore une fois, son grand-père préparait son déjeuner préféré et une faim immense la torturait.

— *Bonjour tout le monde! lança-t-elle avant d'ajouter le plus joyeusement du monde à l'intention de son frère William: «Bonjour face de boutons!»*

— *Bonjour, petite fleur, répliqua son grand-père. J'ai pensé que tu aurais très faim, ce matin; me suis-je trompé?*

— *Vous savez bien que non, Grand-père. Vos succulentes crêpes me font toujours saliver. Même que ce matin, j'en mangerais jusqu'à m'en rendre malade.*

— *C'est dans la tête que tu es malade. À part ça, tu as les jambes croches, se moqua William.*

— *Essaie tant que tu voudras, face de boutons, tu ne réussiras pas à me mettre de mauvaise humeur, ce matin.*

— *Cela suffit, les enfants! se fâcha leur père, mettant ainsi fin à une autre partie de qui mettra l'autre de mauvaise humeur le premier.*

— *Dis-moi, petite fleur, reprit le grand-père, comment va Lady Geneviève, ces temps-ci?*

Lily-Rose faillit s'étouffer avec sa propre salive. Comment son grand-père pouvait-il être au courant de sa surprenante aventure? Voyant le visage de sa fille perdre toute couleur, Daniel lui demanda si elle se sentait mal, ce à quoi elle répondit avec grande difficulté qu'au contraire, elle allait parfaitement bien. Ne quittant pas son grand-père des yeux, le sourire en coin qu'il lui adressa lui confirma qu'il savait tout.

— *Est-ce que le Furet hante toujours tes rêves? renchérit-il.*

Lily-Rose se promettait d'avoir une sérieuse discussion avec lui très bientôt. Comment pouvait-il savoir? Car il savait tout, elle en était convaincue. Mais comment cela pouvait-il être possible?

- FIN DU TOME 1 -

